
La Bibliothèque publique d'information Bilan d'une expérience culturelle

BASSY, Alain-Marie

1979

Provenance du document : Service Études et recherche, Bibliothèque publique d'information
Document déposé dans la bibliothèque numérique de l'Enssib
Couverture réalisée par l'Enssib pour les besoins de la numérisation le 3 novembre 2016



Le titulaire des droits autorise l'utilisation de l'œuvre originale à des fins non commerciales, mais n'autorise pas la création d'œuvres dérivées.

LA BIBLIOTHÈQUE PUBLIQUE D'INFORMATION

BILAN D'UNE EXPÉRIENCE CULTURELLE

(1979)

- + L'utilisation des dispositifs autres que livres et périodiques susceptibles de favoriser la vulgarisation scientifique et technique mis en place à la Bpi. Mars (1978)
- + Résultats et commentaires du questionnaire d'enquête diffusé à l'exposition Bpi " Du livre à l'audiovisuel " (Avril 1977)
- + Analyse du dépouillement automatisé des questionnaires d'enquête retournés à la Bpi entre le 15 juin et le 15 août 1977.
(Décembre 1977)

LA BIBLIOTHEQUE PUBLIQUE
D'INFORMATION

BILAN D'UNE EXPERIENCE CULTURELLE

Alain-Marie BASSY

S O M M A I R E

- Introductionp. 3
- Chapitre I : LES BIBLIOTHEQUES AU PIED DU MURp. 4
 - 1. La place des bibliothèques dans le circuit de la production et de la diffusion
 - 2. La fonction des bibliothèques publiques
 - 3. L'image des bibliothèques publiques.
- Chapitre II : UNE HISTOIRE SANS PASSE : LA CREATION DE LA BPI ...p. 15
 - 1. Les origines : un précédent, des besoins, des modèles
 - 2. Les étapes de la réalisation
 - 3. Projets, rêves et réalités.
- Chapitre III : BEAUBOURG : ILLUSION A TROIS DIMENSIONSp. 1
 - 1. La dimension du nombre et l'illusion libérale
 - 2. La dimension de l'espace et l'illusion topographique
 - 3. La dimension du temps et l'illusion de la "nouvelle culture"
- Chapitre IV : ANATOMIE D'UN PUBLICp. 2
 - 1. La composition du public
 - 2. Les modes d'appréhension et d'utilisation de la BPI
 - 3. Les pratiques culturelles des utilisateurs
- Chapitre V : PSYCHOLOGIE D'UN PUBLIC : DETOURS ET STRATEGIES.... p. 28
 - 1. Les trois familles de comportements
 - 2. Appropriation et représentation de l'espace culturel
 - 3. Les stratégies de lecture.
- Chapitre VI : L'AUDIOVISUEL : DU FAUX PROBLEME AUX VRAIS PROBLEMES..... p. 3
 - 1. Les frères ennemis ou la double contradiction
 - 2. Les conditions d'accès à l'information audiovisuelle
 - 3. Objets de savoir et stratégies de l'objet : de l'improvisation à la formalisation.
- Conclusion..... p. 4

INTRODUCTION

Les réflexions développées ci-après ont pour base

- les observations menées pendant trois ans à la Bibliothèque Publique d'Information et dans le Centre Georges Pompidou
- l'enquête nationale, effectuée en collaboration avec la Direction du Livre, sur l'image de la Bibliothèque chez les Français"
- les enquêtes de fréquentation effectuées en 1978 à la Bibliothèque Publique d'Information
- les études psycho-sociologiques sur le comportement des lecteurs réalisées dans la BPI.



LES BIBLIOTHEQUES AU PIED DU MUR

Introduction

-1. La fréquentation des bibliothèques publiques.

La fréquentation des bibliothèques publiques paraît être en augmentation, notamment depuis l'enquête sur les pratiques culturelles des Français en 1973 (Passage de 8,8 % à près de 10 % pour les bibliothèques municipales en milieu urbain). Toutefois

- les taux de fréquentation en France restent très inférieurs à ce qu'ils sont dans les pays anglo-saxons ou dans les pays scandinaves.
- le taux de fréquentation des bibliothèques publiques augmente bien plus lentement que les pourcentages d'équipement en biens culturels (télévision, photo, cinéma et même acquisition de livres), et que la production de livres.

-2. La politique culturelle.

La politique culturelle du gouvernement, depuis le Ministère Malraux, a été orientée essentiellement vers l'animation culturelle, et à ce titre vers le spectacle dramatique. La politique culturelle nationale ne s'est pas développée, comme elle aurait pu le faire, et comme c'est le cas en Angleterre, autour du réseau des bibliothèques publiques, mais autour des Maisons de la Culture et des Centres d'Animation Culturelle. (avec plus ou moins de succès d'ailleurs).

-3. La notion de bibliothèque.

Alors que les pratiques de lecture ont incontestablement évolué depuis la seconde guerre mondiale (les modifications de la production en sont un signe probant), que les modes de vie, les "styles de vie", et le rapport à la culture se sont transformés, la notion de bibliothèque n'a pas été remise en cause. Nulle analyse de la notion même, des significations qu'elle recouvre, de la finalité qui est celle des bibliothèques publiques. Les transformations "fonctionnelles" (introduction de l'audio-visuel, modernisation des installations, etc...) ne doivent pas cacher le problème de fond : à qui, à quoi, et comment servent-elles ?

Toute réflexion sur la notion de Bibliothèque Publique passe en fait par l'examen des trois caractères qui la définissent :

- la place de la bibliothèque dans le circuit mi-économique, mi-culturel de la production et de la diffusion (de livres, essentiellement, mais aussi des autres médias audio-visuels)
- la fonction de la bibliothèque dans l'univers social.
- l'image de la bibliothèque, aussi bien dans l'esprit de ceux qui la fréquentent que dans l'esprit de ceux qui ne la fréquentent pas.

I. LA PLACE DE LA BIBLIOTHEQUE DANS LE CIRCUIT DE LA PRODUCTION ET DE LA DIFFUSION.

La bibliothèque n'est pas aperçue en France comme l'un des pôles du circuit du livre (cf. les débats à l'occasion du festival du livre de Nice; cf. le discours éditorial). La bibliothèque, comme lieu de diffusion, est oubliée, ou simplement marginalisée. Elle apparaît comme la "5e roue du carrosse du livre". Cette marginalisation repose à la fois sur un vrai et sur un faux procès que lui font le monde de l'édition et celui de la librairie.

1. Problème 1 : l'emprunt et l'achat.

Les éditeurs français reprochent aux bibliothèques de leur "voler" leurs clients : un livre emprunté par 100 personnes représente pour l'éditeur une perte de 100 ouvrages vendus.

Mauvais procès : l'enquête menée par la BPI et la Direction du livre prouve clairement que les personnes qui fréquentent les bibliothèques publiques sont par ailleurs celles qui achètent et possèdent le plus de livres.

Bon procès : Ce caractère marginal du public des bibliothèques est précisément regrettable. Le rôle des bibliothèques devrait être précisément d'élargir la proportion des "emprunteurs-lecteurs-acheteurs".

2. Problème 2 : la collaboration introuvable.

Editeurs, libraires et bibliothécaires s'occupent d'un objet identique. Pourtant la méconnaissance, les préjugés mutuels, l'opposition public/privé entravent toute collaboration.

Bon procès : les bibliothécaires, en majorité, refusent de contribuer à la promotion commerciale du livre ou du disque, et rejettent l'idée d'une bibliothèque prolongée par une librairie : cette union est en fait très peu choquante pour le public, et les intentions d'achat, au sortir de la bibliothèque, ne sont pas rares (+ de 20 % à la salle d'actualité de la BPI)

Mauvais procès : les éditeurs ne prennent pas conscience de ce rôle moteur que pourrait jouer la bibliothèque comme médiateur. Le privilège donné à la librairie sur la bibliothèque rend la tâche difficile aux bibliothécaires, qui ne peuvent obtenir les livres directement auprès des éditeurs au prix "éditeur".

3. Problème 3 : l'ajustement de la production

Les éditeurs déplorent que les bibliothèques ne jouent pas le rôle qu'elles jouent, par exemple, aux USA ou au Canada, en "absorbant" une grande partie de la production "sciences humaines".

Bon procès : les crédits d'achat des bibliothèques restent en effet insuffisants. En outre, il n'y a aucune information ni aucune statistique diffusée par les bibliothèques sur les besoins réels du public et sur ses demandes. Il est certain enfin que le basculement progressif de la production éditoriale (diminution de la littérature générale, augmentation des sciences humaines et plus récemment des ouvrages pratiques) ne correspond pas à un basculement identique de "l'approvisionnement" des bibliothèques.

Mauvais procès : les subventions d'achat provenant de la taxe sur la reprographie et redistribuée aux bibliothèques par le CNL sont destinées à l'achat des livres qui ont le plus à souffrir de la reprographie (en particulier les livres de sciences humaines)

4. Problème 4 : géographie de l'offre et concurrence.

L'enquête sur l'image de la bibliothèque chez les Français le prouve : l'offre commande et structure la demande. Aux réseaux d'offre correspondent des réseaux d'utilisateurs différents. Librairies et bibliothèques entrent donc en concurrence auprès du même réseau culturel, souvent dans une aire géographique identique, et en fournissant des prestations voisines.

Mauvais procès : la bibliothèque se "continue" souvent par la librairie.
(pratique de la bibliothèque pour sélection avant achat)

Bon procès : la bibliothèque, si elle veut élargir sa base et son public, devrait s'efforcer d'être autre chose qu'une "librairie gratuite". Elle doit apporter quelque chose de plus, ou quelque chose de différent. Elle doit retrouver une originalité, à la fois dans sa fonction et dans son fonctionnement.

II. LA FONCTION DES BIBLIOTHEQUES PUBLIQUES.

Cette fonction reste fondamentalement ambiguë. Il faut distinguer les ambiguïtés liées aux modalités de fonctionnement, et les ambiguïtés liées à la finalité de cette fonction.

1. Modalités de fonctionnement.

L'ambiguïté porte sur trois couples d'opposition :

- emprunt / consultation
- conservation / épuration
- dirigisme / libéralisme

11. Emprunt / Consultation.

Les bibliothèques publiques ont, depuis l'origine, cherché à développer l'emprunt plus que la consultation sur place. Respect de la "privatisation" et de l'individualisation de la lecture. A l'heure actuelle, la majorité des bibliothécaires a pour objectif principal de développer l'emprunt de livres.

Toutefois on observe :

- Que l'emprunt consacre la primauté du livre sur les autres médias (plus difficilement prêtables, et dont le prêt ne présente pas le même intérêt, en particulier pour les diapositives).
- Que l'emprunt favorise un type particulier de lecture (lecture de A à Z, de type romanesque) et donc un type particulier de "finalité" de la bibliothèque : le loisir, la détente. Aujourd'hui cependant se développent d'autres types de lectures, -lectures tronquées, parcours, consultation- qui sont, notons-le, le fait de la population qui fréquente peu les bibliothèques (cf. aussi lecture des revues, journaux ou magazines). La consultation de plusieurs ouvrages peut seule conduire à une pratique élaborée de reconstruction d'un document original à partir de plusieurs sources d'information.

Les bibliothèques doivent-elles donc continuer à favoriser l'emprunt, où laisser une part grandissante à la consultation sur place (ce qui, en ce cas, suppose des heures d'ouverture plus larges que celles qui sont habituellement pratiquées)?

12. Conservation / Epuration.

Deux raisons sont souvent avancées pour justifier la non-fréquentation d'une bibliothèque publique :

- . les nouveautés n'y sont pas suffisamment représentées.
- . les collections de livres dégagent une impression de tristesse et d'archaïsme

Ces deux raisons posent le même problème : la bibliothèque doit-elle être le "conservatoire intellectuel" du quartier, de la ville ou de la région ? Doit-elle être au contraire le salon permanent de l'actualité de la production - qu'il s'agisse de livres, de disques, de films, etc..-

La seconde solution implique une dissociation des fonctions "patrimoniales" de conservation, et de la fonction d'information. Elle implique d'autre part, à brève échéance, une épuration du contenu de la bibliothèque pour en retirer ce qui est obsolète; et la mise en place de systèmes permettant de renouveler les fonds et de disposer des nouveautés dès leur parution.

13. Dirigisme / Libéralisme.

Les bibliothécaires hésitent entre le dirigisme et le libéralisme. Considérant la lecture comme un acte privé, ils sont tentés de respecter la liberté de leurs lecteurs et de ne pas intervenir auprès d'eux (71 % des personnes qui fréquentent une bibliothèque ne discutent d'ailleurs jamais avec le ou la bibliothécaire). Mais en revanche, tentés par la mission prosélytique des animateurs culturels, ils souhaitent, pour 70%, susciter la demande et promouvoir la culture du plus grand nombre. Faut-il donc se contenter de faire une politique des bibliothèques sans avoir de politique du public (Vient qui veut. Chacun prend ce qu'il veut), ou au contraire développer une politique missionnaire, fondée sur l'animation, la pédagogie active, et la participation collective dirigée ?

Ce choix dépend en fait de la finalité, de la destination de la bibliothèque publique.

2. Finalité des bibliothèques.

Les bibliothèques publiques sont aujourd'hui à la croisée des chemins : trois voies, et trois destinations principales peuvent être choisies :

21. Bibliothèques d'étude, de travail, de perfectionnement, de recyclage.

Cette conception de la bibliothèque publique implique :

- . un renouveau assez sérieux des fonds actuels des bibliothèques municipales (livres techniques, professionnels, livres d'étude).
- . une accentuation du lien avec l'institution scolaire et universitaire, ce qui risque d'évacuer un autre public du livre.
- . un arsenal pédagogique élaboré (matériel et intellectuel)
- . une place plus grande faite à la consultation et aux salles d'étude
- . une extension des heures d'ouverture.
- . un travail en collaboration avec des organismes de formation permanent

22. Lieux de sociabilité et d'animation culturelle.

Cette conception de la bibliothèque implique :

- . une liaison plus étroite de la bibliothèque avec l'univers des loisirs
- . la présence de professionnels de l'animation.
- . l'existence d'un matériel audio-visuel, d'une salle destinée aux débats, animations, représentations, d'une cinémathèque, d'un espace d'exposition, etc...
- . l'aménagement à la manière d'un club, destiné à favoriser les rencontres et les conversations : fauteuils ou canapés, tables basses, bar, etc...
- . un effort particulier fait en direction du troisième âge.

Cette finalité est, semble-t-il, celle qui a présidé à l'aménagement d'un certain nombre de bibliothèques depuis les quinze dernières années. On y sent le "décalqué intellectuel" du modèle culturel que constituent les maisons de jeunes et de la culture. Toutefois, l'animation a connu des bonheurs divers : il est clair, dans tous les cas, que l'animation ne touche qu'un certain public déjà habitué, et appelé par ailleurs à fréquenter les bibliothèques. L'animation culturelle n'agrandit ni n'enrichit l'échantillon de population que touchent les bibliothèques.

23. Lieux d'information permanente "tous azimuts".

Cette conception de la bibliothèque implique :

- . un service d'informations et de documentation dans tous les domaines
- . un renouvellement des fonds, et une liaison constante avec l'actualité de la production, et l'actualité en général.
- . un dépouillement relativement précis des fonds possédés.
- . l'inclusion des bibliothèques dans un réseau commun, l'inclusion de ce réseau dans un réseau documentaire plus large (au besoin en collaboration avec les producteurs); l'intégration de ce réseau dans d'autres réseaux de services (locations de places de théâtres, agences de voyage, information juridique et sociale, etc..)
- . la création d'un "réflexe bibliothèque" (On peut trouver à la biblio-

thèque réponse à tout type de problème qu'on se pose)

- le privilège donné aux services d'accueil, d'information, et à la consultation sur place

Notons qu'à plus long terme, dans la perspective d'un développement de la télématique, la bibliothèque pourrait devenir, à l'échelon régional, le dépositaire d'une banque de données et d'informations "tous azimuts".

Sans doute aucune des conceptions n'exclut^{elle} totalement les deux autres. Une politique des bibliothèques doit cependant s'élaborer selon un choix clair et assuré qui privilégie l'une de ces trois "finalités".

III. L'IMAGE DES BIBLIOTHEQUES PUBLIQUES.

Les nombreux français qui ne fréquentent pas une bibliothèque publique en connaissent cependant l'existence, pour 77 % d'entre eux. 64% d'entre eux peuvent même dire où elle se trouve, et 33% connaissent des personnes qui fréquentent ces bibliothèques. Ne pas fréquenter la bibliothèque publique s'explique essentiellement pour deux raisons :

- il est possible de trouver ailleurs, de se procurer ailleurs ce qu'on trouve dans les bibliothèques (pas de "plus")
- l'image de marque des bibliothèques dans le grand public est mauvaise, ou plus exactement, pour parler comme les publicitaires, "mal positionnée".

1. L'institution

L'institution elle-même, plus ancienne que les MJC ou les CAC, paraît avoir vieilli. La notion de bibliothèque est liée à la notion d'alphabétisation. Cette notion de bibliothèque souffre :

- d'une part de la relation privilégiée qu'elle entretient avec l'institution scolaire, et avec l'institution administrative (bien des bibliothèques municipales sont encore logées dans les Mairies).
- d'autre part de la contradiction vécue chaque jour (même s'il s'agit d'un faux problème) entre la "privatisation" de l'acte de lecture, et la "collectivisation" de cet acte dès qu'on a recours à une institution comme la bibliothèque. Cette collectivisation impliquant par ailleurs, dans l'esprit du public, des formalités, une discipline, etc.

2. Son "public éternel".

La bibliothèque semble avoir été destinée, de tout temps, à un certain type particulier de public : c'est un public d'un niveau intellectuel supérieur à la moyenne des français, mais d'un niveau de revenus inférieur. En d'autres termes, pour résumer brutalement : pauvre et cultivé. Au premier rang de ceux-ci figurent bien entendu les étudiants et les scolaires (qui n'ont pas les moyens de s'acheter tous leurs livres), et les personnes âgées. Le public jeune tend à exclure le public adulte (ou à lui fournir un bon prétexte pour ne pas fréquenter la bibliothèque).

3. Son personnel.

Les images traditionnelles (vieilles filles, rats de bibliothèque) sont encore fortes, même si elles tendent à disparaître au profit d'une nouvelle image ("jeune mais peu compétent"). La profession de bibliothécaire reste mal connue. Un certain nombre de personnes croit encore au "bénévolat" de la profession. Surtout la fonction médiatrice du bibliothécaire est assez peu sentie (médiation entre l'ouvrage et le public, soit par la lecture préalable et le dépouillement, soit par l'information au bureau d'accueil). Le bibliothécaire apparaît davantage comme

- . une personne qui range, classe et enregistre
- . une personne qui effectue cette activité silencieusement (puisque 71% des utilisateurs n'adressent jamais la parole au bibliothécaire).

4. Ses fonds

On note avant tout que la notion de bibliothèque a évolué moins vite que la notion de lecture. On estime en général qu'on ne trouve pas, ou guère, de documents qui correspondent aux nouveaux types de lecture. On estime par ailleurs que le domaine qui vous intéresse y est toujours sous-représenté : en particulier pour les non-inscrits

- . les livres pratiques
- . les romans policiers, d'espionnage, etc..

Ces stéréotypes génèrent soit des comportements d'indifférence, soit une forte résistance à la fréquentation. On notera que si certains de ces stéréotypes ne sont pas, dans la plupart des cas, fondés, d'autres le sont en revanche. Quelle que soit la finalité choisie pour les bibliothèques de demain, les promoteurs de la lecture publique devront travailler à modifier radicalement l'image de la bibliothèque, qui, selon le mot d'une personne interrogée "ne crée jamais l'événement."

Créer l'événement, c'est ce qu'a fait le Centre G.Pompidou.
Modifier en profondeur l'image de la bibliothèque publique,
c'est la tentative actuelle de la BPI.

UNE HISTOIRE SANS PASSE : LA CREATION DE LA B.P.I.

Introduction

1. B.P.I. et Beaubourg : La Bibliothèque Publique d'Information a été considérée, dès l'ouverture du Centre, comme l'un des éléments qui ont contribué à l'apparition de "l'événement" Beaubourg. Cette confusion entre Beaubourg et la B.P.I. (On parle souvent de "la bibliothèque de Beaubourg") ne doit pas faire oublier que le projet de la bibliothèque publique d'information constitue un projet spécifique, antérieur à celui du Centre G.Pompidou, et qui entre dans la politique de développement de la lecture publique en France.
2. B.P.I. et lecture publique : les bibliothèques publiques, comme on le voit dans le chapitre précédent, sont devant leurs choix. Il devenait nécessaire :
 - d'expérimenter des solutions possibles.
 - de donner une impulsion décisive à un renouveau de la lecture publique en France, et de modifier l'image de la bibliothèque.
 - de coordonner si possible l'action des bibliothèques publiques françaises, et de les organiser en réseau.

Pour cette raison, la B.P.I. devait, dans l'esprit de ses créateurs, jouer le triple rôle d'expérimentateur, de pilote, et de banque de données et d'informations documentaires.

I. LES ORIGINES : UN PRECEDENT, DES BESOINS, DES MODELES.

1. Le "précédent" : la Salle "B" de la Bibliothèque Nationale.

-Création de la Salle B de la Bibliothèque Nationale en 1868. Elle est ouverte à tous. Elle est destinée à "désengorger" la salle A (grande salle) en proposant dans cette salle les ouvrages les plus souvent demandés dans la salle A (et principalement les ouvrages récents ou d'actualité). Elle favorise l'accès de tous à la culture.

- succès énorme de 1868 à 1877 : 50 000 lecteurs par an. C'est la salle B que fréquentent un Verlaine ou un Rimbaud.

-la fréquentation stagne ensuite et diminue très nettement après la guerre de 1914. En effet le niveau des collections n'avait pas été maintenu. Les livres n'avaient pas été renouvelés. Les fonds, vieillissés, ne présentaient plus guère d'intérêt.

-en 1933 la salle B est définitivement fermée.

2. Les besoins d'après guerre.

-L'agglomération parisienne compte désormais près de 10 millions d'âmes. Or, il manque à Paris une grande bibliothèque municipale Centrale. Le projet de création d'une telle bibliothèque par la Ville de Paris est souvent agité, mais sans cesse repoussé.

-dans la décennie 1960, la surcharge de la bibliothèque nationale devient inquiétante : plus de 950 personnes se relaient chaque jour dans la grande salle qui ne compte que 360 places. L'état des collections trop utilisées est pitoyable. La Bibliothèque Nationale est obligée de sélectionner de plus en plus sévèrement ses abonnés, et "d'évacuer" un certain nombre de lecteurs.

-la place prise par les mass media dans la culture d'après guerre fait naître de nouveaux besoins d'information. Ces besoins ne peuvent être satisfaits ni par une bibliothèque d'étude engorgée, ni par des bibliothèques de loisirs désertées. On ressent plus particulièrement alors le manque d'un organisme susceptible d'apporter cette information, de la regrouper, de la diffuser, et de contribuer ainsi au développement de ce "réflexe bibliothèque" dont nous avons parlé plus haut.

3. Les modèles étrangers.

Pour concevoir dans ses détails le projet de la BPI, ses créateurs ont pu s'inspirer d'exemples étrangers : en particulier anglo-saxons et scandinaves. A ce titre, les modèles principaux ont été :

- Pour l'Allemagne : Amerika Gedenk Bibliothek, Berliner Bibliothek (Berlin) (libre accès, informatisation)
- Pour la Grande-Bretagne : Bibliothèque Publique de Birmingham (installation, aménagement)
- Pour la Suède : Stockholm's stadsbibliothek (salle d'actualité)
- Pour les U.S.A.: Boston Public Library (animation, audio-visuel)
Mid Manhattan Public Library (service de réponses par téléphone)
- Pour le Canada : Bibliothèque-Médiathèque de l'Université de Montréal

(rôle de l'audiovisuel)

Bibliothèque de l'Université Laval (équipement microfilms, audio-vidéothèque).

Metropolitan Central Library of Toronto (Service de références par téléphone).

Les principales idées retenues de ces voyages d'étude à l'étranger sont :

- l'ouverture sans discrimination au public le plus large possible, à des heures pratiques pour tous.
- le libre accès total à tous les types de documents.
- une relation étroite et permanente avec l'actualité, et une mise à jour régulière des fonds.
- l'utilisation des nouveaux media audio-visuels.
- la mise en place d'instruments adaptés pour la diffusion la plus large possible de l'information (type Références'service).

II. LES ETAPES DE LA REALISATION

1. La création : idées et principes de départ.

-En Mai 1968, 100 ans après la création de la salle B, naît à la Bibliothèque Nationale un nouveau département chargé de la Bibliothèque des Halles (4 personnes), qui devra être édifiée à l'emplacement des pavillons de Baltard, au dessus de la station de R.E.R.

-En 1968, 1969, 1970, on procède aux évaluations et on définit le cahier des charges. On estime qu'il est nécessaire de construire une bibliothèque de 25 000 m², de 1300 places, pouvant recevoir 1 million de documents texte et 1 million de documents images.

- Les premières évaluations, effectuées d'après la fréquentation de la Bibliothèque Nationale permettent de penser que la bibliothèque recevra 1 500 lecteurs / jour, puis ce chiffre est réévalué : on estime qu'il sera de 4 000 lecteurs / jour.

-les principes définis pour la bibliothèque sont :

- . la consultation comme mode unique de fonctionnement (le prêt étant traditionnellement réservé à la Ville de Paris)
- . Une totale liberté d'accès. Gratuité. Pas de cartes de lecteurs.
- . Encyclopédisme absolu et non-spécialisation.
- . Heures d'ouverture pratiques pour le grand public.
- . Le libre accès aux collections de toutes sortes, et le classement rationnel des documents selon la CDU
- . La substitution de la notion d'information à la notion traditionnelle de livre, ou de support d'information : intégration des divers médias mis sur un pied d'égalité.
- . La création d'un système de recherche documentaire automatisé .
- . Enfin, à mesure que le projet s'élabore, des services originaux, ou nouveaux en France sont intégrés dans le plan d'ensemble : une salle d'actualité; une bibliothèque destinée aux enfants; une médiathèque de langues, conçue comme le prolongement audio-visuel de la section 8 (langues et littératures), un service gratuit de réponses par téléphone.

-En 1971, les premiers achats d'ouvrages et de documents commencent.

2. La B.P.I. et le Centre Beaubourg : la rencontre.

C'est en 1971 que le Président G. Pompidou souhaite édifier un Musée de la Culture Contemporaine sur le Forum des Halles. L'emplacement est déjà occupé par la future bibliothèque des Halles. En 1972, le projet de Musée de la Culture s'élargit. On y intègre la bibliothèque pour en faire un Centre pluridisciplinaire. Mais le projet se déplace du "trou" des Halles au Plateau Beaubourg. La Bibliothèque poursuit toujours son existence souterraine .

Le 20 Décembre 1974 est adopté le projet de loi portant création du Centre Georges Pompidou (publication, le 3 Janvier 1975). Les décrets d'application ne seront publiés qu'en 1976. L'un de ces décrets porte création de la BIBLIOTHEQUE PUBLIQUE D'INFORMATION, établissement public national de caractère administratif, doté de la personnalité civile et de l'autonomie financière, placé sous la tutelle de la Direction du Livre, au Ministère de la Culture, et lié par convention au Centre National d'Art et de Culture Georges Pompidou : son président est président du Conseil d'Administration de la BPI.

Selon le texte du décret, la BPI a une double mission :

- . offrir un choix, constamment tenu à jour, de documents d'information générale et d'actualité.
- . constituer un Centre de recherche documentaire en liaison avec les autres centres, bibliothèques et établissements culturels.

Le 2 février 1977, le Centre G. Pompidou et la B.P.I., achevés, ouvrent leurs portes au public.

3. Evolution des modes d'organisation et des objectifs.

- . A l'origine, une cellule de quatre personnes. Développement selon un processus de "mitose". Pendant longtemps, le souci de mettre en place un système de recherche documentaire a conduit à centraliser l'ensemble des services autour du noyau central du "service du dictionnaire", chargé d'élaborer la liste de vocabulaire contrôlé et les indexations.
- . Le projet de recherche documentaire automatisée devait être abandonné, ou au moins différé, dès 1975-1976. Ce demi-échec est dû :
 - à une mauvaise évaluation du problème, qui provenait en particulier de la méconnaissance du public (nature, comportements) auquel la BPI serait confrontée.
 - à l'utilisation d'une classification qui ne pouvait que difficilement jouer le rôle de thesaurus. La pratique d'un langage codé gênait en outre considérablement les indexeurs.
 - au choix trop tardif d'un logiciel documentaire. Les règles d'indexation données au départ se sont révélées à terme trop imprécises.
 - à la nécessité de posséder un outil documentaire dès l'ouverture (catalogue "matières", fondé au départ sur celui de l'Université Laval).
 On envisage pour l'avenir une liste autorité consultable en ligne.
- . L'organisation actuelle de la bibliothèque est plus celle d'une bibliothèque constituante que d'une bibliothèque constituée. Chaque secteur s'est développé d'une manière relativement indépendante (administration, acquisitions, choix des livres, périodiques, catalogue matière, catalogue auteurs, libre-accès, audio-visuel, iconographie, accueil et équipement, reliure & magasins, animation, bibliothèque des enfants, salle d'actualité, recherche)

Une première réorganisation est apparue nécessaire, en fonction des problèmes posés dès l'ouverture par l'accueil du public: l'ensemble du personnel participe aujourd'hui à l'accueil du public. Une autre réorganisation sera nécessaire qui concerne le circuit du livre (choix acquisition, catalogage, cotation, reliure) afin

- . de mettre le plus rapidement possible à la disposition du public les ouvrages commandés (actualité permanente).
- . de permettre plus tard une consultation en ligne, sur terminal, des catalogues.

III. PROJETS, REVES ET REALITES.

1. La réalité matérielle.

-surfaces : la bibliothèque comprend :

- . la bibliothèque principale de 15 000 m² et 1100 places environ
- . la salle d'actualité de 850m² et 150 places environ
- . La bibliothèque des enfants de 250 m² et 80 places environ.

On constate donc qu'il y a un déficit de près de 10 000 m² par rapport au projet initial.

-documents : bibliothèque : 350 000 volumes environ + 15 000 titres de micro-supports(microfilms) et 50 000 microfiches
2 750 titres de périodiques.
1 000 cassettes vidéo
11 000 disques
200 000 diapositives

Salle d'actualité: 5 000 à 7 000 ouvrages
1 500 à 2 000 disques
310 périodiques

Bibliothèque des enfants : 30 000 Livres
70 revues
12 000 diapositives
1 500 disques
100 cassettes vidéo.

On constate un déficit par rapport au nombre de documents souhaités, qui avait été surévalué par rapport à la production éditoriale française et étrangère. Atteindre 1 million de volumes pourrait être possible dans la décennie 80 à supposer:

- que les budgets d'acquisition soient stables
- qu'on ne procède pas à une élimination des ouvrages obsolètes
- qu'on puisse accueillir ce million de documents : ce qui semble difficilement possible, à moins de microfilmer la plupart des périodiques et un certain nombre d'ouvrages.

2. Les illusions perdues.

Au contact de la réalité, un certain nombre d'objectifs particuliers ont dû être modifiés, ou plutôt ont été modifiés spontanément par le public.

C'est le cas de :

- 1'
- a) la médiathèque de langues : conçue comme le prolongement audio-visuel de la classe 8, et perçue immédiatement comme un laboratoire de langues gratuit.
 - b) l'iconographie : utilisation faible de la banque d'images. Utilisation trop considérable des paniers en libre-service --> a conduit à mettre une partie du parc en projection imposée.
 - c) l'intégration des médias en semi-libre-accès, sous la forme d'un fantôme (vidéocassettes)-->ces fantômes sont délaissés au profit du catalogue des films.
 - d) la classification et la topographie systématique ne sont pas comprises par le public (voir Ch.5): défaillance de la signalétique.
 - e) la salle d'actualité ne joue pas le rôle espéré de "tremplin vers la bibliothèque et de vitrine de l'édition". Sa fonction est mal comprise. Son public est spécifique.
 - f) le service de réponses par téléphone déborde largement sur les activités d'un simple "References" service" et a été rapidement contraint de répondre à tout type de questions, et donc de prendre du poids et de la taille.

Ces divers éléments sont liés au comportement bien particulier du public dans l'enceinte du Centre G.Pompidou. Ce sont les symptômes d'un syndrome plus vaste lié à l'usage du Centre par ses visiteurs.

BEAUBOURG : ILLUSION A TROIS DIMENSIONS

Introduction

- 1. Appréciation anticipée du phénomène: on a écrit trop tôt, et jugé trop vite le "phénomène" Beaubourg. Cf. Dates de publication des ouvrages sur le Centre : C.MOLLARD, 1976; M.LEROY, Janvier 1977; G.AFFEULPIN, 1977; J.BAUDRILLARD, Novembre 1977; R.BORDAZ, Novembre 1977. Manque de recul. Oubli de la dimension du temps. On considère l'événement non le phénomène. Les a-priori se figent vite. Le centre G.Pompidou devient deux ans après un sujet "serpent de mer", réutilisé par les journaux pendant la période des vacances. Les mêmes considérations s'y trouvent toujours développées.
- 2. Appréciation superficielle, arbitraire ou non fondée; les appréciations ou les jugements portés sur Beaubourg demeurent le plus souvent biaisés par des considérations propres à leurs auteurs : volonté apologétique "pro domo", militantisme politique, ou désir de plaquer une théorie sociale élaborée sur l'événement Beaubourg. Le Centre devient ainsi un "lieu d'intuition théorique", un lieu "poétique" qui favorise l'usage de la métaphore comme instrument rationnel de jugement. Le Centre ne constitue pas une "fin", mais plutôt un moyen, un exemple destiné à justifier un autre type de discours.
- 3. Insuffisance des moyens d'investigation mis en oeuvre: le Centre, à tort ou à raison, ne s'est pas donné les moyens scientifiques d'évaluer le phénomène sociologique auquel il a donné naissance. Examen des enquêtes réalisées : indices de fiabilité; taux de couverture inégaux selon les lieux; impropriété des méthodes employées; privilège donné au quantitatif sur le qualitatif; absence de problématique scientifique ("Qu'est-ce qu'on recherche ?"). D'où l'ambiguïté des résultats obtenus, et leur exploitation contradictoire dans la presse.
 Apport des études menées à la BPI : dépassement du seul point de vue quantitatif; définition d'une problématique; contrôle de l'information recueillie.

Le Centre G.Pompidou, "grandeur nature", fonctionne dans la triple dimension du nombre, de l'espace, et du temps. Ces trois dimensions sont aussi celles des illusions qui ont donné naissance au phénomène socio-culturel qu'il nous convient d'étudier. Illusion libérale, illusion topographique, illusion de la "nouvelle culture".

I. LA DIMENSION DU NOMBRE ET L'ILLUSION LIBERALE.

1. Genèse de l'illusion

Dès son origine, la conception du Centre G.Pompidou a reposé sur deux notions à la fois illusoire et contradictoires. La notion de liberté et la notion de masse. D'une part, on mise sur la liberté d'accès à tout et pour tous. D'autre part, on attend des réactions massives et identiques, pour tous les types d'individus, quel que soit leur degré de familiarité avec la culture. La notion de masse contredit la notion de liberté. D'autre part l'attitude libérale conduit soit à une constante fuite en avant, soit à un retour de l'autorité. Le Centre a volontairement abandonné à son public le contrôle de l'événement. Depuis l'ouverture, le problème majeur des dirigeants du Centre est de savoir s'il faut (et comment il faut) reprendre le contrôle d'un phénomène volontairement provoqué (cf. les problèmes d'accès à la BPI et d'utilisation). Autrement dit le Centre G.Pompidou est semblable à un système isolé dont l'entropie ne peut qu'augmenter, en fonction de l'irréversibilité des transformations qui s'y produisent.

2. Les effets pervers.

Beaubourg a d'abord été un bâtiment, une architecture. Aujourd'hui, Beaubourg, ce sont les gens (Cf. l'évolution des photographies de presse au fur et à mesure de l'évolution du phénomène : d'abord on reproduit le bâtiment, ensuite le bâtiment est presque totalement caché par ses nombreux occupants). Les utilisateurs, par leur nombre, par leur masse hétérogène, ont fait naître des "effets pervers" qui prouvent qu'il n'existe pas de déterminisme socio-économico-culturel véritable. Ces "effets pervers" sont :

- les effets de "flux". Ils ont pour conséquence :
 - la grégarité (la file d'attente vécue comme phénomène culturel)
 - l'évolution de la fréquentation
 - "l'implosion", et de ce fait le risque de paralysie (cf. utilisation de certains services non conforme aux intentions de départ).
- les effets de "pratique". Ils ont pour conséquence :
 - la permissivité.
 - une appropriation plus matérielle que culturelle
 - une multiplication des comportements "vides".
- les effets de différenciation. Ils ont pour conséquence :
 - la confusion du "comparatisme culturel"
 - le renforcement de la conception "marketing" et de l'illusion technocratique.
 - le privilège donné aux résultats quantitatifs.

- . les effets d'amplification. Ils ont pour conséquence
 - l'irréversibilité des transformations et des réactions qui se produisent dans le Centre.
 - la contradiction entre une exploitation économique du Centre et une exploitation pédagogique et sélective.

3. Les constantes : l'occupation. -le spectacle.

La fréquentation du Centre Georges Pompidou manifeste deux caractères constants : l'occupation et le spectacle.

31. L'occupation: on occupe. On est occupé. On est pressé. Lien étroit entre Beaubourg et vie active. Beaubourg n'est pas vécu comme lieu de loisirs, de "détente". La machine "beaubourg" élimine les vieillards et les dillettante. La première des occupations est d'ailleurs d'occuper le terrain, de conquérir son espace, de manifester sa présence par son "être-là", de rentabiliser en quelque sorte à son profit un espace dont on se sent, à des degrés divers, propriétaire. Le droit d'usage qu'on s'est acquis sur Beaubourg suppose un exercice actif et répété de ce droit, qu'on pourra exploiter, et au besoin, par initiation, concéder à d'autres.

32. Le spectacle: on observe. On est observé. On vient au Centre pour "voir". "Voyeurisme" de l'ensemble du Centre. La présence constante des autres conduit à des modifications de comportements: chacun est "en représentation". On imite les attitudes d'autrui. On détermine son itinéraire en fonction de la présence des autres. Une géographie humaine se substitue à la géographie réelle. On assiste à un spectacle dont on est soi-même un des acteurs. Beaubourg est une réalisation "spectaculaire".

II. LA DIMENSION DE L'ESPACE ET L'ILLUSION TOPOGRAPHIQUE.

1. Genèse de l'illusion.

Caractère "monstrueux" du Centre Georges Pompidou. Est monstre tout ce qui dérange l'ordre naturel. Volonté chez les promoteurs du Centre de créer un monstre domestiqué, parfaitement organisé, structuré, repéré. Prise en considération du changement de taille, non du changement de nature. Or ce changement de nature est capital.

2. Contradiction 1 : l'écrit et l'image.

Avant d'être, le Centre Georges Pompidou a été dit et écrit. Il est avant tout littérature (Ce n'est pas par hasard qu'on le doit à un président qui est de formation littéraire). La littérature sur Beaubourg est surabondante. Le Centre a donc été conçu comme un texte, susceptible d'être lu, de façon linéaire et rationnelle. En fait chaque utilisateur du Centre le "décode" comme une image. Au lieu d'un parcours systématiquement et linéairement ordonné, comme une lecture, chacun décrit un parcours aléatoire dans le "continuum" de l'espace (représenté/imaginé) en fonction de règles psycho-physiologiques ou psychologiques qu'on commence seulement à entrevoir. Ce parcours aléatoire est assez semblable au parcours de l'oeil sur une image. A la topographie rationnelle voulue par les promoteurs (cf. le rez-de-chaussée consacré à l'actualité des 4 départements, puis l'enchaînement logique des divers types d'activité), se substitue ainsi une géographie humaine, sonore ou lumineuse qui génère des modes d'appropriation de l'espace tout à fait originaux.

3. Contradiction 2 : la clôture et l'ouverture.

Il y a contradiction entre l'idée d'ouverture au public le plus large possible et la clôture du Centre (lieu fermé, étroitesse des accès : cf. opposition forum / piazza.)

Il y a contradiction entre l'idée d'interdisciplinarité, donc d'ouverture de chaque discipline aux autres et la clôture des espaces où s'exercent, selon leur forme traditionnelle, ces différentes disciplines culturelles.

4. Contradiction 3 : le piège et l'intention absente.

La défaillance de la signalétique, et la contradiction précédemment relevée entre l'écrit et l'image amènent une seconde contradiction : entre le piège apparent que semble constituer tout parcours dans le centre (cf. les éléments du piège : caméras, talkies-walkies, etc..), et l'absence finale d'intention, de finalité dans l'élaboration de ce piège. Le parcours piégé ne mène nulle part. Il n'est en fait que le reflet des efforts que fait le Centre pour retrouver le contrôle des flux de populations qui s'y pressent, et rien de plus. Mais l'utilisateur, lui cherche en vain l'intention, le dessein caché.

De ces contradictions, il résulte une ambiguïté fondamentale du lieu, dont la signification (salvatrice?/destructrice des valeurs établies) échappe constamment. Cette ambiguïté a, pour l'observateur, l'avantage de permettre une totale liberté des déterminations et de l'utilisation de l'espace Beaubourg. Chaque trajet, chaque parcours, chaque comportement constituent autant de projections de l'imaginaire individuel -et de l'imaginaire collectif- sur une "structure absente".

III. LA DIMENSION DU TEMPS ET L'ILLUSION DE LA "NOUVELLE CULTURE".

1. Genèse de l'illusion.

Centre voué à la "création" contemporaine, le CNAC G.P. souffre, dans sa réalisation, de la déformation progressive de la notion de création dans les 50 ou 60 dernières années : primat accordé à l'invention sur la réalisation et sur les caractères formels. Dès lors, de l'aveu même de son premier président, M. Bordaz, le Centre est chargé de véhiculer UNE NOUVELLE CULTURE. Vieille confusion du contenant et du contenu.

Mais il n'y a pas d'ancienne ou de nouvelle culture. La culture est unique et liée à la "Mémoire du monde". Il ne peut y avoir que de nouvelles voies d'accès à la culture, et, de ce fait, l'apparition de nouveaux types de comportements culturels. Là est bien l'essentielle problématique d'une étude socio-culturelle sur le Centre Beaubourg : peut-on créer de nouvelles relations à la culture, et par là, peut-on faire se rejoindre l'univers culturel, et l'univers des communications ? Assiste-t-on de ce fait à une évolution des comportements culturels du public traditionnel et à l'apparition de comportements nouveaux ou dérivés chez un public moins familier des lieux culturels ?

2. L'opacité et le déroutage.

Le Centre Beaubourg n'est ni innocent, ni "transparent". Tenir compte de "l'opacité idéologique diffuse" dégagée par le bâtiment et par le Centre. Mythification du Centre: ce mythe constitue une sorte d'écran opaque à travers lequel les objets de culture sont aperçus.

Il en résulte un déroutage, un dynamitage des comportements traditionnels chez les utilisateurs qui ont une pratique déjà ancienne, une difficulté chez les "nouveaux venus" à dériver simplement leurs comportements d'autres types de comportements habituels. Le Centre devient une "foire à l'improvisation des comportements".

3. L'apprentissage : invention et mimétisme.

La dimension temporelle du Centre est donc la dimension de l'apprentissage culturel. Cet apprentissage est fondé à la fois sur l'invention, la dérivation, et la "mimésis". A ce jeu, l'élite culturelle traditionnelle n'est pas privilégiée. La grille socio-économique de l'univers professionnel ne saurait donc rendre compte de la réalité du phénomène culturel et de son évolution dans le temps.

4. Du visuel au tactile : une nouvelle voie d'accès aux objets de culture.

L'apprentissage suppose l'implication active dans le processus de communication culturelle. A ce titre, la pédagogie fondée sur le visuel et l'audio-visuel peut sembler bien dépassée. L'audio-visuel et l'écrit, opposés par Mac-Luhan, font place à un nouveau type de rapport culturel qui implique la manipulation, la participation active, la possibilité de toucher et de modifier les objets. Beaubourg signe le passage de l'univers culturel du visuel à l'univers culturel du tactile. La culture n'a pas changé. C'est le mode d'accès qui n'est plus le même. C'est l'apprentissage entier qu'il faut réexaminer. (comportements d'appropriation, logique de la possession simulée)

ANATOMIE D'UN PUBLIC

Introduction

1. Les enquêtes de fréquentation: garantie scientifique de l'expérimentation.

Rappel des données sur lesquelles reposent les résultats de cette enquête : Choix de deux semaines représentatives dans l'année. Interrogation aléatoire. Maintien des taux d'interrogation par rapport aux passages quel que soit le jour et quelle que soit l'heure. Annulation des bordereaux incomplets. Protocole scientifique identique respecté lors des deux enquêtes. Traitement sur un échantillon large (4 000 à chaque enquête) pour éviter toute sous-représentation. Dépouillement automatisé (élimination des erreurs de perforation par double contrôle). Tris multiples.

2. La problématique scientifique.

Une enquête statistique de ce type n'a de sens que si l'on cherche quelque chose; en d'autres termes que si l'enquête n'est pas gratuite mais répond à une problématique scientifique. Cette problématique doit intervenir dès l'élaboration du questionnaire. Elle doit ensuite fournir des clefs pour l'interprétation des résultats.

Le problème posé était triple :

- Y a-t-il similitude ou non entre le public de la bibliothèque et le public de la Salle d'Actualité?
- Le ou les publics ainsi repérés sont-ils directement assimilables à d'autres publics identifiés par ailleurs (en particulier dans les bibliothèques ou les Musées).
- Peut-on déceler dans la composition ou dans les pratiques de ce public des "points d'accrochage", susceptibles de générer des réactions ou des comportements nouveaux et donc à ce titre d'agir comme des détonateurs socio-culturels ?

I. LA COMPOSITION DU PUBLIC

L'analyse de la composition du public fait apparaître trois faits caractéristiques :

- le contraste Bibliothèque / Salle d'Actualité
- le contraste entre le public de la bibliothèque et le public d'autres bibliothèques, ou le public des Musées.
- l'insuffisance des catégories socio-professionnelles traditionnelles pour rendre compte de façon significative du phénomène socio-culturel de fréquentation de la BPI.

1. Le contraste Bibliothèque / Salle d'Actualité.

Chaque "lieu" du Centre G.Pompidou s'est progressivement constitué "son" public. La Salle d'actualité et la bibliothèque entretiennent des relations privilégiées. Toutefois :

- la salle d'actualité ne fonctionne pas comme "appel" vers la bibliothèque. C'est plutôt la bibliothèque qui suscite la fréquentation de la salle d'actualité.
- la composition du public est assez largement différente :
 - sur-représentation des étudiants et scolaires à la bibliothèque. Représentation plus équilibrée en Salle d'actualité (augmentation en particulier des classes moyennes et des classes populaires). Le public de la salle d'actualité est assez proche du public du Forum (rez-de-chaussée du bâtiment). (Mais le contraste ne se retrouve plus lorsqu'on considère les niveaux de diplômés).
 - Représentation un peu plus large à la salle d'actualité d'étrangers résidant à l'étranger et de provinciaux.
 - Les arrondissements voisins de Paris sont plus représentés à la Salle d'actualité qu'à la bibliothèque. La Salle d'actualité fonctionne pour une part comme bibliothèque de quartier.
 - Bien que les moins de 30 ans soient en large majorité dans les deux lieux, les plus de 30 ans sont plus nombreux à la Salle d'actualité qu'à la bibliothèque.

2. Le contraste entre le public BPI et d'autres publics.

Le public de la BPI est original. Il est difficilement assimilable à un autre type de public. On aurait pu le comparer :

- au public des bibliothèques universitaires : mais la présence d'un fort noyau de population qui ne fréquente jamais les bibliothèques ne permet pas de soutenir la comparaison
- au public des bibliothèques municipales : mais ce public est lui aussi différent. En particulier :
 - majorité féminine dans les BM
 - majorité masculine dans la BPI
 - équilibre relatif de la pyramide des âges dans les BM
 - déséquilibre à la BPI (sur-représentation des 18-30 ans; peu de personnes âgées).

- large représentation des retraités et des femmes sans profession dans les BM
- large représentation des étudiants et scolaires dans la BPI
- Provenance géographique limitée à un rayon de 800m environ dans les BM.
- Provenance géographique diversifiée couvrant essentiellement l'ensemble des arrondissements parisiens, et l'agglomération parisienne.

• au public des Musées : mais la représentation des couches dominantes de la population est nettement inférieure à ce qu'elle est dans les Musées ou les expositions, même dans le Musée et les expositions du Centre Georges Pompidou ("filières" de visite différentes).

3. Insuffisance et inadaptation de la catégorisation socio-professionnelle.

L'étude de la composition du public de la BPI souligne l'insuffisance et l'inadaptation de la grille socio-professionnelle (type INSEE) pour rendre compte d'un phénomène culturel. Pour plusieurs raisons :

- cette catégorisation est plus "économique" que culturelle. On s'est efforcé de l'affiner en ce sens. Mais une telle catégorisation ne peut rendre compte de la double hiérarchie de l'argent et de la culture.

- certaines catégories, et en particulier celle des étudiants, qui atteignent des proportions extrêmement larges (+ de 48 %) deviennent non-pertinentes. D'une part parce que le titre d'étudiant est un titre "refuge" et valorisant. D'autre part, parce que ces étudiants sont de différents niveaux et de différentes origines : le terme d'étudiant dans une statistique ne fonctionne donc ni comme un indicateur social, ni comme un indicateur culturel.

Il faut enfin tenir compte de l'infinie diversité des comportements que recouvre cette catégorie.

Il convient donc de substituer à une vue trop abrupte de la répartition socio-professionnelle, une série de croisements plus fins reposant sur l'origine sociale (le milieu familial), le niveau de diplôme, les pratiques culturelles annexes, etc. Il convient surtout de procéder à une étude des comportements (voir Ch. suivant) qui permette de dépasser une catégorisation hiérarchique qui ne restitue à l'arrivée que les a-priori qui y ont été mis au départ.

II. LES MODES D'APPREHENSION ET D'UTILISATION DE LA BPI.

Ces modes d'utilisation se définissent selon cinq caractères :

- l'habitude de fréquentation.
- solitude ou présence groupée.
- la curiosité "tous azimuts" et le désir d'exhaustivité.
- le clivage et la dérive.
- l'utilisation intensive.

1. L'habitude de fréquentation.

- Le public a pris très tôt des habitudes de fréquentation. De 70 à 80 % d'habitues.
- La fréquentation s'est souvent établie dès l'ouverture. Renouvellement d'une partie de la fréquentation selon des cycles de 6 mois environ (Mai et Novembre : renouveau de fréquentation).
- Différence entre les premiers visiteurs qui intègrent la BPI dans une visite d'ensemble du Centre, et les habitués qui reviennent presque uniquement pour la BPI (Constitution de filières du type Bibliothèque-Salle d'Actualité - librairie Flammarion par opposition à la filière Musée-expositions du 5e étage)
- Les premières visites sont en général assez rapides. Ensuite, les temps de séjour s'accroissent autour de 2h environ. Plus on est habitué, plus on reste longtemps (4h à 6h parfois)
- On peut distinguer les "grands habitués" qui viennent régulièrement à la bibliothèque, et les "fréquentants occasionnels" qui sont déjà venus plusieurs fois, mais de façon espacée ou irrégulière (toute une semaine, puis aucune fois pendant 6 mois ou 1 an)

2. Solitude ou présence accompagnée.

- L'un des faits marquants de la fréquentation du Centre est la grégarité. Cette grégarité est propre, au départ, au mode de la visite. Il tend donc à diminuer à mesure que les habitués remplacent les visiteurs.
- Toutefois 30 à 35 % des personnes qui fréquentent la bibliothèque ne sont pas seules. On vient à la bibliothèque en famille ou surtout avec des amis. Il en résulte des modes d'appropriation collectifs des objets de culture, facilités par la présence des outils audiovisuels, et qui peuvent également, dans certains cas, se reporter sur les outils traditionnels (livres, périodiques).

3. La curiosité tous azimuts.

- la majorité des lecteurs vient à la bibliothèque pour répondre à une question, pour trouver une information sur un sujet qui les intéresse. Dans nombre de cas également, aucune idée préalable ne motive la venue : c'est le hasard seul qui permet l'accrochage, sur le connu d'abord, puis sur l'inconnu. Longtemps le catalogue matières a été plus utilisé que le catalogue auteurs. A présent leur usage respectif s'équilibre.

Mais un grand nombre de lecteurs n'utilise aucun outil bibliographique et se contente du classement (par matières encore une fois) des documents en libre accès : exercice parfois ludique, et relativement irrationnel de la bibliothèque.

- l'aptitude à s'orienter, à se repérer, à exploiter correctement les fonds de la bibliothèque, à trouver ce que l'on cherche est relativement indépendante de la pratique antérieure des bibliothèques. La conception "anglo-saxonne" de la BPI, l'introduction de nouveaux moyens d'information (comme la vidéo ou la diapositive) aboutissent à une relative "égalisation" des pratiques à l'intérieur de la BPI.
- En même temps, on attend de la bibliothèque une réponse précise à tout type de question que l'on se pose. La bibliothèque représente l'exhaustivité du savoir. Manque de références et de "clefs" pour l'utilisation de cette somme de savoir (en particulier périodiques).

4. Le clivage et la dérive.

Deux phénomènes caractérisent l'utilisation de la BPI : dans un premier temps la "sectorialisation", le clivage des publics selon les domaines ou les matières qui les intéressent. Ainsi retrouve-t-on majoritairement

- . les étudiants en Sciences sociales et Sciences humaines, en sciences médicales et sciences occultes, en langues et littératures
- . les scolaires en Philo/Religions, Musique, Loisirs, tourisme, Sports, Langue et littérature françaises, Histoire et Géographie
- . les classes dominantes en sciences exactes et sciences médicales
- . les couches intellectuelles des classes moyennes en Généralités, en Géographie, Langues et littératures étrangères.
- . les couches techniciennes et administratives des classes moyennes en Généralités, sciences exactes, techniques, géographie.
- . les classes populaires en Généralités, Religions, Histoire, Géographie, langues et littératures étrangères (laboratoire de langues)
- . les inactifs en sciences humaines et psychologie.

Dans un second temps se produit un phénomène de "dérive" (voir Ch. suivant sur les comportements): plus on a l'habitude de fréquenter régulièrement la bibliothèque et plus, en général, on s'intéresse à des domaines divers, plus on "connecte" son propre domaine à d'autres domaines voisins intellectuellement ou topographiquement. (Mais 74,7 % des lecteurs de la BPI ne s'intéressent dans la même journée qu'à un seul domaine).

5. L'utilisation intensive.

Le libre accès aux documents, l'absence de références précises ou particulières d'un ouvrage, l'habitude de fréquentation, le goût pour la consultation et la reconstruction individuelle du document, la possibilité de photocopier conduisent à une utilisation "intensive" de la bibliothèque. Si, lors des premières visites, on consulte peu de documents, dès que l'habitude de fréquentation est prise, les lecteurs utilisent chaque fois en moyenne deux à cinq documents écrits. Les documents audiovisuels, dont l'usage, à l'exception des diapositives, est plus "réglementé", sont utilisés en moins grand nombre (moyenne 1 à 2). Cette utilisation intensive correspond en même temps à une logique de l'appropriation qu'on peut observer à travers d'autres types de comportements.

III. LES PRATIQUES CULTURELLES DES UTILISATEURS.

Trois faits marquants caractérisent les résultats d'enquête relatifs aux pratiques culturelles des intéressés:

- . l'hétérogénéité de ces pratiques et "l'étirement aux extrêmes" des résultats.
- . l'ambiguïté de l'économique et du culturel (possession/ achat)
- . l'apparition d'une "élite technicienne".

1. Hétérogénéité des pratiques et "étirement aux extrêmes".

Lorsqu'on considère les résultats relatifs

- à la fréquentation des bibliothèques
- aux habitudes de lecture des journaux, magazines, revues etc...

on constate que l'échantillon est très fortement contrasté entre

- une population qui fréquente régulièrement les bibliothèques qui lit régulièrement des hebdomadaires politiques, des revues scientifiques et littéraires.
- une population (37 % à la bibliothèque, 43,5 % à la Salle d'Actualité) qui ne fréquente jamais ou presque jamais les bibliothèques, et qui lit plus volontiers les quotidiens ou les magazines que les revues scientifiques.

7 Dans la BPI se trouvent ainsi mises en contact deux populations dont les pratiques sont différentes, et qui, déroutées l'une et l'autre par une bibliothèque qui ne correspond pas à un modèle connu, doivent inventer leur comportement de lecteur ou le décalquer sur les autres. Cette hétérogénéité du public constitue sans doute l'un de ces détonateurs socio-culturels qu'on souhaitait identifier dans la bibliothèque. On notera le rôle particulier de la médiathèque de langues (Classes populaires, non-fréquentants des bibliothèques)

2. L'ambiguïté de l'économique et du culturel.

Le nombre de livres lus, de livres possédés, la fréquence des achats en librairie sont, à la BPI, nettement supérieurs aux moyennes nationales. On notera toutefois que les plus forts taux de lecture ne correspondent pas aux plus forts taux de possession ou d'achat. Les classes dominantes qui figurent au premier rang pour le nombre de livres possédés et pour la fréquence des achats, sont loin d'occuper la première place pour la lecture. La première place est occupée en revanche, dans tous les cas par les "couches intellectuelles des classes moyennes", que nous avons pu isoler en affinant la typologie INSEE (qui les aurait réparties selon les cas dans les classes dominantes et les cadres moyens). Les très petites bibliothèques personnelles (20 livres) sont avant tout le fait des classes populaires. Les petites bibliothèques (20 à 50 livres) le fait des classes populaires, d'un certain nombre d'étudiants et des couches techniciennes et administratives des classes moyennes. De 50 à 100 livres, on trouve les scolaires et les "divers (commerçants, artisans, etc..). De 100 à 500 livres les étudiants et les scolaires. Au delà, ce sont les bibliothèques des classes dominantes et des couches intellectuelles des classes moyennes.

3. L'apparition d'une élite technicienne

Transgressant les catégorisations traditionnelles et récupérant une idéologie élitiste de l'homme cultivé traditionnel, mais en l'appliquant à un autre objet, une nouvelle génération de public apparaît qu'on pourrait appeler "l'élite technicienne". Elle se caractérise par :

- un intérêt personnel, un hobby, et une volonté de s'informer à fond sur tel ou tel domaine particulier en relation avec cet intérêt.
- une familiarité assez grande avec les objets techniques
- une pratique éventuelle de la photo, du cinéma, ou du montage sonore.
- l'utilisation des ressources audio-visuelles de la bibliothèque comme de ses ressources écrites.
- un élargissement continu de ses connaissances par dérive à la frange de ses intérêts ponctuels.
- une habitude de la lecture des magazines spécialisés, ou de la consultation sélective (à un niveau de pratique plus élaboré).

C'est ce public de 2e génération qui semble plus particulièrement appelé à trouver dans la BPI un instrument qui réponde à ses besoins.

Introduction

1. Rappel du projet d'études psychosociologiques et de ses conditions de réalisation.

Les thèmes abordés : Modes d'appropriation et de représentation de l'espace / stratégies de déchiffrement de l'imprimé et de l'audiovisuel / Comportement des adolescents dans la bibliothèque des adultes.

- Le mode de recueil de l'information utilisé : pluralité de méthodes avec privilège à l'entretien semi-directif ou non-directif.
- Le comportement des adolescents : étudié de façon diagonale à travers les deux autres études de manière à faire apparaître ou non un type de comportement spécifique (et non le poser comme existant a-priori)
- Les trois étapes de l'étude : 1/ Entretiens exploratoires 2/ Etudes de parcours et entretiens rétro-descriptifs 3/ Etude des stratégies d'utilisation des divers média.

Cette logique successive s'est avérée rentable puisque chaque étape a permis d'éclairer l'étape suivante. Celle-ci, en retour, a permis d'approfondir et de donner un contenu psycho-sociologique aux trois grandes familles de comportements aperçues au terme de la 1^{re} étape.

2. Le particulier et le général.

Le problème majeur qui se pose pour qui cherche à exploiter ces résultats est le droit ou non à l'extrapolation. D'une part, il faut tenir compte de l'offre particulière de la BFI qui ne permet pas d'apprécier tous les types de comportements liés à l'usage des objets culturels (tels que le livre, le disque, la diapositive, etc.): tous les types de livres ne sont pas représentés. Tous les types de films non plus. En outre il existe une disproportion telle entre l'offre audio-visuelle et l'offre écrite qu'une étude comparative est difficilement possible. A ce titre, il ne convient pas de présenter les résultats de cette étude comme ceux d'une étude générale sur les comportements de lecture.

Toutefois, il est possible de dire que ces comportements, qui ont dû souvent être "inventés" -ou copiés-, dans le cadre d'une égalisation des pratiques dont nous avons parlé plus haut, peuvent être rattachés à certaines tendances majeures de la culture contemporaine (ou de la façon de la vivre). /ce titre, une extrapolation est possible: elle ne doit pas correspondre à un élargissement non-fondé du champ d'investigation, mais à un approfondissement dans l'interprétation, en d'autres termes à une herméneutique des comportements observés.

I. LES TROIS FAMILLES DE COMPORTEMENTS .

1. Les observations psycho-sociologiques

Une première phase d'entretiens non directifs avait conduit à distinguer, dans la BPI, trois grandes familles de comportements :

- GR 1 : "L'apprentissage dans l'errance" : pas de projet de départ, errance volontaire ou forcée, intérêt pour l'audiovisuel marqué, habitude faible des bibliothèques. On trouve dans ce groupe un bon nombre d'adolescents. Il peut s'agir d'un état transitif (dans un certain nombre de cas). Mais parfois cette utilisation "ludique" et relativement irrationnelle constitue un état permanent.
- GR 2 : "Travailleurs et bouquineurs" : un projet de travail précis au départ, un intérêt marqué pour le livre, une pratique habituelle des bibliothèques ou des librairies. C'est dans ce groupe qu'on trouve le plus grand nombre d'étudiants ou d'universitaires.
- GR 3 : "Les utilisateurs Beaubourg" : un intérêt ou un besoin personnel, une recherche de l'information sous toutes ses formes (imprimé, audio-visuel), un recours à tous les types de "services" de la bibliothèque. Les caractéristiques de ce groupe sont très composites (étudiants libres, lycéens, retraités, ouvriers etc..)

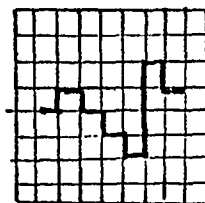
2. Tentative d'extrapolation.

Ces trois familles de comportements correspondent en fait à trois types de cultures, et à trois façons différentes de vivre cette culture.

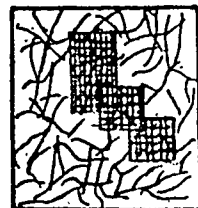
- GR 1 : le comportement culturel dominant est celui de la réceptivité aléatoire dans le cadre d'un type de culture "mosaïque" (A.Moles) non discriminante : l'individu submergé par les items d'information que lui apportent les média de la société, est incapable de les ordonner ou de les hiérarchiser : il les "reçoit", s'y attache ou ne s'y attache pas, en vertu d'une logique individuelle qui est conduite par le hasard et le plaisir. (affectivité)



- GR 2 : le comportement culturel ici mis en lumière est celui de l'appropriation intellectuelle chez des individus dont la culture traditionnelle, transmise par l'école, l'université et la famille, dispose d'un arsenal de concepts ordonnés et hiérarchisés. Ces concepts, rationnellement organisés en une "idéologie" permettent l'appropriation, selon un schéma rationnel, d'une information totale, multiple et diffuse. La science, la culture, le travail sont les notions clefs qui supportent ce comportement culturel.



-GR 3 : Un nouveau type de comportement culturel apparaît ici clairement : la recherche de l'information. Cette logique de l'investigation, du questionnement s'inscrit dans le cadre de la culture contemporaine, de type mosaïque : mais dans un ou plusieurs domaines particuliers, ce champ culturel est "criblé". La discrimination s'introduit. L'aléa disparaît. L'information n'est plus subie mais cherchée. Cette "acculturation" qui correspond à un nouveau type de public (public de 2e génération) et qui explique le basculement de la production éditoriale depuis quelques années, doit être mise en relation avec l'émergence de "l'élite technicienne" dont nous avons parlé plus haut. Information et "technicité" vont de pair.

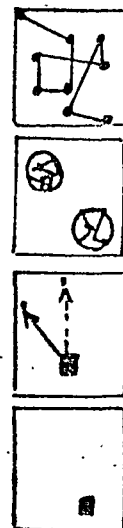


II. APPROPRIATION ET REPRESENTATION DE L'ESPACE CULTUREL

1. Les observations psycho-sociologiques.

L'appropriation de l'espace culturel de la bibliothèque s'effectue selon quatre modes bien distincts :

- a) Un comportement déambulatoire correspondant à l'utilisation intensive d'une grande variété de ressources offertes par la bibliothèque.
- b) Un comportement correspondant à une utilisation intensive des ressources, mais limitée à l'intérieur d'un ou de plusieurs champs de déplacement.
- c) Un comportement d'alternance répétée entre un point majeur et un ou plusieurs points mineurs de sédentarité.
- d) Un comportement statique ou sédentaire correspondant à l'utilisation exclusive et restrictive d'une et d'une seule des ressources offertes.



Ces quatre conduites "types" ont pu être mises en relation avec les principaux groupes de projets identifiés ci-dessus. On a obtenu ainsi, par croisements, 8 catégories distinctes (exclusion faite des visiteurs)

comportement fréquent
 comportement occasionnel
 comportement non observé

	GRUPE 1	GRUPE 2		GRUPE 3		visiteur
		travail.	bouquin.	multi media	hobby	
a	errants volontaires	virtuoses		virtuoses		
b			amateurs	amateurs		
c		travailleurs		travailleurs		
d	primaires	travailleurs occasionnels			utilis.	

Les caractéristiques essentielles de ces catégories diverses sont les suivantes :

- a) Errants volontaires : . Origines diverses. Beaucoup d'adolescents
. Pas de tâche à réaliser. Pas de centre d'intérêt précis.
. "Clients" assidus de la B.P.I. Forte représentation de la banlieue. Pratique réduite des autres bibliothèques
. S'accrochent au départ sur le "connu".
Mobilité extrême. Pas de discrimination.
Abandon volontaire au hasard ("plaisir de la découverte")
. Ne dominent pas intellectuellement l'espace de la B.P.I. Submergés par l'information. Géographie humaine (non intellectuelle) de la bibliothèque.
- b) primaires : . Non-intellectuels. Tenants de l'"infrastructure".
. Jeunes chômeurs, sans profession etc. Très souvent opposés à "l'institution bibliothèque"
Pas ou peu d'expérience des autres bibliothèques.
. Vont droit à un but qu'ils ont repéré une fois pour toutes et s'y tiennent (le plus souvent bandes dessinées ou "discothèque")
- c) virtuoses . Pour la plupart étudiants ou universitaires.
Entre 20 et 35 ans
. Viennent au départ pour une tâche précise
. Fréquentent assidûment la B.P.I. Pratiquent d'autres bibliothèques
. Esprits ouverts et curieux de tout, ils utilisent toutes les ressources de la B.P.I. Ils dérivent par rebondissement ou par proximité et utilisent tous les médias.
. Comportement perpétuel d'appropriation intellectuelle/ de questionnement/ d'appropriation intellectuelle, etc.
. Dominent "intellectuellement" l'espace de la bibliothèque.
- d) amateurs . Groupe d'origines diverses. Peu homogène
Beaucoup d'autodidactes.
. Fréquentation assez faible d'autres bibliothèques
. pas de tâche à réaliser, mais un intérêt ou un projet personnel

- . dérivent à l'intérieur d'un domaine précis
- . Logique de questionnement, de sollicitation d'une information sans cesse élargie.

E) travailleurs

- . Etudiants ou besoin professionnel
- . habitude des bibliothèques universitaires ou spécialisées.
- . Fréquentent régulièrement la B.P.I.
- . Une tâche à réaliser. Pas de dérive
- . Restent sédentaires dans la bibliothèque.
- Ignorent de larges parties de la bibliothèque
- Approfondissent un sujet.
- . S'accordent en général des pauses ("diététique du travail et du plaisir") : disque, ou carrousel de diapos
- . Utilisent des outils d'information bibliographique

F) travailleurs occasionnels

- . étudiants ou scolaires
- . fréquentation irrégulière et occasionnelle de la B.P.I.
- . viennent pour réaliser une tâche très précise (exposé, devoir)
- . se font indiquer précisément le rayon ou les ouvrages concernés et recueillent l'information (photocopie)
- . Ne sont qu'à un seul endroit et ne s'accordent pas de pause.

g) Les utilisateurs occasionnels de services

- . toutes origines
- . utilisent assidûment un service de la B.P.I. (en particulier la médiathèque) pendant le temps nécessaire à la réalisation de leur projet.
- . Imperméabilité à d'autres sollicitations. Ne connaissent que le trajet qui les mène au lieu de réalisation de leur projet.



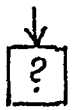



2. Tentative d'extrapolation.

Si l'on rapporte les résultats de cette expérimentation à la partition précédente en trois groupes de comportements culturels, on constate :







- que le mode d'appropriation de l'espace culturel traduit de façon significative la "démarche culturelle" proprement dite (déambulation - réceptivité aléatoire (schémas de hasard et de plaisir); exploitation d'un territoire délimité - culture mosaïque discriminante; etc..)
- que certaines catégories se situent de la sorte à la frontière de deux groupes (travailleurs occasionnels/primaires; virtuoses), et que les "bouquineurs" présentent les mêmes caractéristiques que les amateurs du GR III et semblent donc, à ce titre, devoir être nettement détachés du GR II

c). que certains comportements ne représentent que la complexification d'autres comportements plus simples, qui peuvent être réduits à 4 : primaires, travailleurs, amateurs, utilisateurs occasionnels des services. Les virtuoses représentent une synthèse des caractères propres à la fois aux travailleurs et aux amateurs (ils peuvent peut-être, dans une certaine mesure, figurer la symbiose réussie entre les comportements culturels traditionnels et les comportements nouveaux.

Il deviendrait donc possible de représenter sur un tableau comportant une échelle de complexité à deux degrés, l'ensemble de ces comportements d'appropriation de l'espace culturel :

degré de complexification de la pratique	GR 1 Hasard/Plaisir Réceptivité aléatoire	GR 2 Culture/Sciences Appropriation intellectuelle, idéologie	GR 3 Information/Technic Questionnement, Usage	
+	errants volontaires 	virtuoses 		
-	primaires 	travailleurs 	Amateurs 	Utilisateurs occasionnels des services 
	C.mosaïque non disc.	Culture tradit.	Cult.mosaïque disc.	

Les symboles utilisés ci-dessus sont destinés à rendre compte du rapport à la culture impliqué chaque fois par le mode d'appropriation de l'espace culturel :

- 1) Pratiques simples :
-  Réceptivité aléatoire à un seul type d'information
 -  approfondissement, spécialisation (sur une base culturelle large)
 -  élargissement, dérive, à partir d'un point d'accrochage précis
 -  usage d'un type de service précis
- 2) Pratiques complexes :
-  Réceptivité aléatoire à plusieurs types d'information
 -  Approfondissement spécialisation sur une base culturelle large; mais aussi constant élargissement, dérive sur des curiosités multiples (logique de l'appropriation/questionnement/appropriation).

III. LES STRATEGIES DE LECTURE

Pour des raisons qui seront expliquées au chapitre suivant (CH.VI), il ne semble pas possible d'étudier de façon identique les stratégies de déchiffrement des media audio-visuels comme les stratégies de lecture de l'écrit. Les comportements étudiés ici relèvent donc de la seule stratégie de lecture.

1. Les observations psycho-sociologiques

Quatre caractères, quatre opérations principales de la lecture ont été chaque fois pris en compte :

- l'opération de choix et d'appropriation de l'objet.
- la tactique de lecture (utilisation ou non des tables de matières, lecture intégrale ou lecture segmentée; lecture rapide ou lente, etc...)
- le décodage (adéquation du code des langues, du code des concepts, du code des contextes)
- la mémorisation et la "re-verbalisation" de la lecture.

A partir de ces quatre critères, 9 types de stratégies ont pu être déterminées :

- a) STRATEGIE A : -choix, d'après la présentation avec préférence pour une forme illustrée
 -tactique : frustrée et élémentaire
 -décodage : absence totale d'effort de décodage
 -mémorisation : aucun effort de mémorisation.
- b) STRATEGIE B : -choix : d'après les titres ou à partir des conseils des bibliothécaires
 -tactique : cueillette, travail collectif.
 -décodage : le plus souvent difficile
 -mémorisation : à court terme
- c) STRATEGIE C : -choix : sélectif et spécialisé
 -tactique : pluralité de méthodes
 -décodage : par essais et erreurs
 -mémorisation : sélective.
- d) STRATEGIE D : -choix : choix de manuels scolaires
 -tactique : avancer pas à pas
 -décodage : ne passer à l'étape suivante qu'en ayant compris l'étape précédente
 -mémorisation : s'astreindre à un contrôle permanent de ses connaissances.
- e) STRATEGIE E : -choix : commencer par un ouvrage de base qui situe le sujet
 -tactique : linéaire et minutieuse
 -décodage : maîtrise de la langue et des concepts (le premier ouvrage choisi pose le contexte)
 -mémorisation : chercher à comprendre et non à accumuler
- f) STRATEGIE F : -choix : choisir des références ou s'en constituer. Faire une sélection des ouvrages les plus spécialisés.
 -tactique : travail par étapes et resserrements progressifs (recherche bibliographique / plan/ rédaction)
 -décodage : maîtrise de la langue et des concepts.
 -mémorisation : prendre du recul. Adopter un point de vue critique.


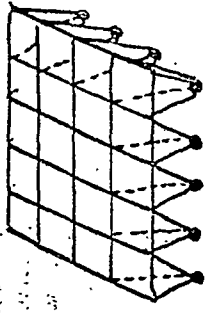
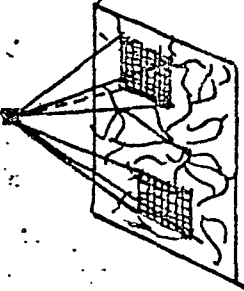
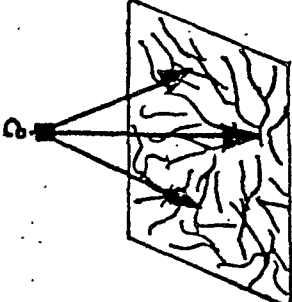
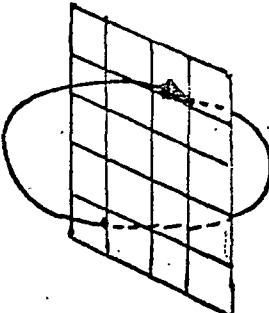
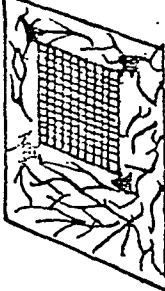

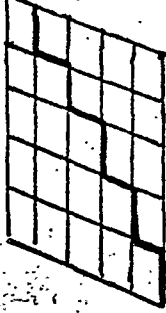

- g) STRATEGIE G : -choix : prendre des ouvrages dans lesquels on trouve un savoir global, résumé, organisé.
 -tactique : absence de méthode : lire de façon partielle désordonnée.
 -décodage : méconnaissance du contexte dans lequel s'inscrit la lecture
 -mémorisation : enregistrement de données ponctuelles.
- h) STRATEGIE H : -choix : se comporter en collectionneur : lire tout sur un sujet.
 -tactique : tout parcourir pour trouver du nouveau
 -décodage : immédiat
 -mémorisation : assimilation intégrale des données.
- i) STRATEGIE I : - choix : spécialisé et ponctuel
 -tactique : sélective. Lecture partielle.
 -décodage : immédiat.
 -mémorisation : Pas de recherche de mémorisation. On cherche plus à comprendre qu'à fixer.

2. Tentative d'extrapolation.

A la vue de ce tableau, on serait tenté de penser que ces stratégies, nettement isolables, se juxtaposent comme le font, dans d'autres nomenclatures, les catégories socio-professionnelles. Quelques remarques s'imposent

- les stratégies mises en évidence relèvent moins de l'individu que du projet qui est le sien dans la situation d'enquête. Selon le projet un même individu pourra adopter des stratégies différentes.
- cela ne signifie pas pour autant que tous les types de stratégies sont susceptibles d'être utilisés par tous les types d'individus. On perçoit en effet à la lecture du tableau ci-dessus :
 - qu'il existe des niveaux divers d'élaboration, de complexification de la pratique de lecture et de la stratégie mise en place. A des stratégies très élaborées s'opposent des stratégies plus simples ou des stratégies élémentaires.
 - que ces stratégies semblent commandées d'autre part par ^{des} types de rapports différents à la culture, par des "logiques" différentes qui pourraient être encore une fois :
 - .l'affectivité, le hasard et le plaisir
 - .le travail, la culture, et l'appréhension rationnelle
 - .l'information, le questionnement, l'intérêt personnel.

En retrouvant les trois grandes familles de comportements distingués dès l'origine, il deviendrait donc possible de réorganiser ces diverses stratégies selon trois niveaux, trois degrés différents. On obtiendrait alors le tableau à double entrée suivant, qui couvrirait une bonne partie des pratiques de lecture en bibliothèque, à l'époque contemporaine :

<p>Caractéristiques degré d'élaboration de la pratique</p> <p>Caractéristiques séries verticales</p>	<p>Culture mosaïque non-discriminante Hasard / Plaisir / Affectivité / intuition.</p> <p>STRATEGIE C</p>  <p>Exploration intuitive</p>	<p>Culture traditionnelle Schémas rationnels / Science / Culture / Travail / Idéologie</p> <p>STRATEGIE F</p>  <p>Approfondissement rationnel</p>	<p>Culture mosaïque discriminante Information / Questionnement / Investigation.</p>  <p>STRATEGIE I Information sélective</p>	<p>Caractéristiques séries horizontales</p> <ul style="list-style-type: none"> - niveau supérieur - lecture sélective - décodage intégral - mémorisation compréhensive ou critique - prise de notes
<p>Pratiques élaborées ou pratiques complexes +</p>	<p>STRATEGIE B</p>  <p>cueillette</p>	<p>STRATEGIE E</p>  <p>survol intuitif</p>	<p>STRATEGIE H</p>  <p>Information extensive (boulimie)</p>	<ul style="list-style-type: none"> - niveau secondaire - lecture intégrale mais non homogène - maîtrise relative de la langue et des concepts - prise de notes partielle ou photocopie
<p>Pratiques simples ou élémentaires -</p>	<p>STRATEGIE A</p>  <p>Réceptivité aléatoire</p>	<p>STRATEGIE D</p>  <p>Accumulation progressive</p>	<p>STRATEGIE G</p>  <p>Information aléatoire</p>	<ul style="list-style-type: none"> - niveau primaire - choix simples, évidents - lecture linéaire partielle ou intégrale - décodage imparfait - mémorisation difficile ou ponctuelle - peu ou pas de notes

L'AUDIO-VISUEL : DU FAUX PROBLEME AUX VRAIS PROBLEMES.

Introduction

-1. L'angle de vue.

Les problèmes liés à l'audiovisuel et à son utilisation ont jusqu'ici été abordés

- soit sous l'angle théorique (théories de la communication; Mac Luhan; théories des effets cherchés ou des effets possibles).
- soit sous l'angle statistique (taux de possession ou d'équipement en appareils audiovisuels; écoute de la télévision, etc...)
- soit sous l'angle pratique et technique, ou fonctionnel (méthode d'utilisation de la vidéo en vue d'une animation, etc..)

En revanche, on trouve peu d'analyses psychosociologiques qui mettent en évidence les stratégies d'utilisation réelles (et non supposées) des divers média.

-2. Le laboratoire expérimental.

Jusqu'ici cependant aucun lieu ne réunissait "à égalité de chances" ces divers média. On ne pouvait procéder qu'à des enquêtes sectorielles ou à des études comparatives. La Bibliothèque Publique d'Information, lieu de communication utopique, créé conformément à une idéologie égalitaire des média, a rapidement constitué en revanche un laboratoire idéal pour l'observation des phénomènes de résistance à cette idéologie, et des stratégies d'utilistion suscitées par les nouveaux média. (Rappel des conditions de réalisation de l'enquête psycho-sociologique).

I. LES FRERES ENNEMIS OU LA DOUBLE CONTRADICTION

La mise en place des outils audiovisuels comme instruments "d'acculturation" dans une bibliothèque repose en fait sur une double contradiction.

1. L'impensable cataclysme.

L'opposition de l'univers de l'écrit et de l'univers de l'audiovisuel, décrite depuis Mac Luhan en termes plus ou moins cataclysmiques, demeure profondément stérile. Ce duel farouche est soutenu à la fois par les partisans de l'audiovisuel, qui rêvent de triompher de la Galaxie Gutenberg, et par les tenants de l'imprimé (cf. la publicité "La réponse de Gutenberg à Mac Luhan). On conçoit en ce cas les deux outils en termes de concurrence, et plus encore, d'exclusion réciproque.

Une telle attitude a cependant de fâcheux effets :

- dans les deux cas l'audiovisuel est considéré comme une totalité
- cette totalité, cette entité que constitue l'audiovisuel, trouve son unique fondement dans la relation négative qui la lie à l'imprimé. L'audio-visuel est un anti-livre. Tous les qualificatifs qui le déterminent sont en ce cas antithétiques des qualificatifs du livre.

Cette conception pseudo-moderniste constitue en fait le développement paradoxal et a-contrario, l'ultime avatar d'une vision stéréotypée du livre et de la lecture. C'est toutefois une attitude qui demeure fréquente dans le grand public, qui reste "culturellement" attaché au livre et pense l'acte de lecture en termes quasi-religieux. (cf. résultats de l'enquête effectuée à l'occasion de l'exposition "Du livre à l'audiovisuel").

Cette attitude vise à scinder en deux blocs l'univers culturel (et le public lui-même), à opposer des degrés de "dignité" de la culture, à récupérer au besoin l'idéologie élitiste du "don" (cf. Bourdieu) pour l'appliquer à l'audiovisuel, et surtout à présenter l'audiovisuel comme une totalité indistincte, où l'on est en peine de tracer des frontières ou simplement des repères. Le mot "audio-visuel" qui, en fait, ne signifie rien, est pourtant un mot qui justifie (ou que justifient) les structures administrativo-culturelles, que ce soit celles du Ministère de la Culture, ou celles des services intérieurs de la B.P.I.

Cette idéologie aurait pu conduire à concevoir une bibliothèque où les activités culturelles liées à l'imprimé se trouvent radicalement séparées des activités liées, en bloc, aux instruments audiovisuels (microfilms, microfiches, discothèque, diapotheque, vidéotheque, laboratoire de langues).

2. L'utopie des "livres audio-visuels".

Une seconde attitude s'est développée : moins terroriste, elle vise à la réconciliation des frères ennemis, qui redeviennent de tendres jumeaux. En ce cas, les divers média (livres, audio-visuel) sont considérés comme des supports d'information égaux. Il faut leur reconnaître une valeur identique et, à la limite, une interchangeabilité. C'est en se conformant à cette idée que la B.P.I. a été conçue. Mais cette assimilation conduit assez rapidement à considérer les divers moyens audio-visuels comme des "ersatz", des succédanés du livre. L'idéal, à ce compte, serait de pouvoir transmettre la même quantité d'information, et de la même manière (discursive, narrative) à l'aide des moyens audio-visuels ou à l'aide du livre. (D'où la résurrection, par tous les moyens, du processus traditionnel de la lecture :

- . individuelle (casque d'écoute, appareils individuels de projection)
- . historique et discursive (implication d'un déroulement temporel, cf. montages de diapositives en carrousels)
- . multidimensionnelle (cf. feuilletage, arrêt sur image, retour en arrière, etc..)

Cette utopie, qui ne cherche pas à respecter l'originalité "sémantique" des moyens audio-visuels, et qui cherche à les aligner sur l'outil culturel fondamental qu'est le livre, risque d'être aussi pernicieuse, en fin de compte, que la conception "cataclysmique". C'est cependant cette conception qui a prévalu pour la mise en place des espaces de lecture de la BPI (égalité d'accès et identité d'accès à tous les supports d'information).

II. LES CONDITIONS D'ACCES A L'INFORMATION AUDIOVISUELLE.

L'assimilation hâtive entre les stratégies d'utilisation du livre et celle des divers autres média, comme leur opposition formelle doit être repensée en fonction de six problèmes fondamentaux :

1. Problème 1 : les stéréotypes, les pratiques, les institutions.

La présence des outils audio-visuels dans la bibliothèque est inhabituelle pour le public français. Cette présence est vécue de façon contradictoire, en raison du poids des stéréotypes qui ont cours, tant sur les instruments audiovisuels (en particulier l'écran de télévision), que sur l'institution bibliothèque. En pénétrant dans une bibliothèque comme la BPI, le public est amené à prendre conscience de "l'institutionnalisation" des outils audiovisuels comme outils culturels. Mais les types de comportements et de pratiques qu'ils appellent, en modifiant l'image de la bibliothèque publique, peuvent aussi, par proximité et par "contagion" modifier à moyen terme le rapport au médium imprimé dans l'espace de la bibliothèque (nouvelles stratégies de lecture).

2. Problème 2 : Absence d'une pédagogie de l'image.

Si une pédagogie empirique et informelle de l'image animée se développe à l'heure actuelle (en particulier grâce à l'usage précoce de la télévision), la pédagogie de l'image fixe est, elle, inexistante, ou franchement embryonnaire.

Bien rares sont les utilisateurs confrontés à l'image fixe qui dépassent le stade de l'identification, donc d'un savoir de type taxinomique, pour atteindre un niveau supérieur (celui de la science dialectique).

Cette absence de pédagogie et ce dénuement conceptuel ont pour conséquences

- . de rendre difficile une utilisation à haut niveau et à forte rentabilité des images fixes.
- . d'égaliser les divers acteurs socio-culturels, quelle que soit leur formation ou quelle que soit leur pratique de l'imprimé, puisque l'héritage culturel transmis par l'école, la famille, ou l'Université n'intervient que pour une très faible part.

3. Problème 3 : disparité des fonds

L'utopie des livres audio-visuels est irrecevable aussi longtemps qu'il demeure une telle disparité entre les fonds imprimés et les fonds audiovisuels. Que sont les 1000 films proposés par la BPI en regard des 300 000 ouvrages qu'elle contient? Chaque domaine de la connaissance n'est couvert que par un ou deux films. De la même façon, toutes les diapositives qui traitent d'un même sujet sont réunies en un seul carrousel: il n'existe ni choix ni comparaison possible entre plusieurs documents, comme cela est possible avec les livres. L'utopie "égalitaire" suppose donc une situation utopique de la production culturelle que dément toute l'histoire: les moyens audio-visuels ne peuvent reprendre brusquement à leur compte une mémoire du monde déposée pendant cinq ou six siècles dans l'imprimé, et pendant quatre ou cinq millénaires dans l'écriture

4. Problème 4 : média riches et média pauvres.

Les média, quels qu'ils soient, diffèrent non seulement par le degré d'implication de l'utilisateur qu'ils suggèrent (classement de Mac Luhan en média chauds et médias froids), mais aussi par la diversité et la richesse des comportements possibles qu'ils appellent. Certains média sont pauvres (le film, le roman), d'autres au contraire sont riches (le montage diapos, le périodique, la bande dessinée). La ligne de partage ici ne passe plus entre l'imprimé et l'audiovisuel mais au coeur de chacun de ces univers.

5. Problème 5 : l'accès technique.

Même réduit au minimum, le "handicap" technique (qui, pour certains individus fonctionne plutôt comme une incitation), se manifeste dans tous les cas d'utilisation des outils audiovisuels. Le support d'information et son mode d'utilisation priment dans bien des cas le message transmis. Cette présence

"technique" de l'objet appelle
 . ou bien une réaction de rejet (refus de l'effort de manipulation)
 . ou bien un mode d'utilisation "vide" : la technique de l'objet seule compte. Le message qu'il véhicule est négligé.

6. Problème 6 : le rapport psycho-physiologique à l'objet.

Le rapport psychophysique à l'objet est, d'une nature bien particulière. La position du corps impliquée/l'objet joue son rôle : au lieu de se pencher sur une surface (qu'il domine), le lecteur-spectateur est confronté à une surface verticale, dressée à hauteur de vue, comme les éléments de la réalité. (rapport illusionniste de libre confrontation et non de subordination, vécu par le corps du sujet "regardant")

Pour toutes ces raisons, il nous semble aussi abusif d'assimiler hâtivement stratégies de l'imprimé et stratégies de l'audiovisuel, que de les renvoyer dos à dos. Les données d'appréciation du problème sont en fait profondément différentes, et l'analyse doit être menée à partir de critères différents.

III. OBJETS DE SAVOIR ET STRATEGIES DE L'OBJET : DE L'IMPROVISATION A LA FORMALISATION .

1. Stratégies d'utilisation des images fixes (diapositives)

Ces stratégies, au départ improvisées, s'ordonnent peu à peu d'une façon identique. Les caractères dominants de ces stratégies sont les suivants :

11. L'importance du plaisir, et souvent aussi du hasard, dans l'utilisation des diapositives, la fréquence des "dérives" par proximité, et l'accrochage sur le "connu".
12. La facilité d'appropriation du médium et d'investissement du message, qui demeure neutre, anonyme, transparent : le carrousel de diapositives n'a pas d'auteur (il est produit par "on" et non par "il") : il est ouvert à tous les détournements possibles.
13. La possibilité d'un travail collectif sur le médium : celui-ci n'impose pas un discours, mais s'ouvre au discours ou à la confrontation des opinions.
14. Une investigation de l'image préalable à la lecture du livret d'accompagnement. Le déchiffrement du carrousel de diapositives est inverse de celui du livre illustré. L'image ne vient pas à l'appui d'un texte. L'image fait problématiquement irruption dans le champ de perception du lecteur qui s'efforce de la nommer, de l'identifier, et, par induction, de la "faire travailler". Le texte permet de vérifier le bien fondé de ces conjectures, et invite au besoin à se reporter à l'image.
15. Un déchiffrement non homogène et non-linéaire de l'ensemble de diapositives (arrêts plus ou moins longs sur chaque image, retours en arrière, etc...)

16. Un décodage, où, dans le jeu du concevable et de l'imaginable, seul l'imaginable est retenu. La difficulté qui peut exister pour concevoir la réalité évoquée n'est pas perçue puisqu'elle est représentée. La diapositive génère une illusion de compréhension facile de l'univers culturel.
17. La mémorisation ne s'appuie le plus souvent sur aucun support matériel (notes). La mémoire réorganise en séquences diachroniques et narratives l'ensemble d'images aperçues.

2. Stratégies d'utilisation des images animées (films vidéo).

21. Le support "film" n'apparaît pas interchangeable, comme support d'information, avec un autre support. Même si le choix effectué dans les films est souvent aléatoire (dérive fréquente), le choix du support ne l'est pas.
22. Le film apparaît comme le médium qui met le plus directement en contact avec la réalité même. Il semble être le seul à pouvoir rendre compte de la dynamique des processus réels, que ce soit dans l'ordre économique, historique, social, politique, etc... La crédibilité d'un film est pour cette raison bien supérieure à la crédibilité des autres supports d'information. L'appropriation affective, l'investissement de la personnalité du sujet regardant dans le film est plus forte que dans le livre, ou dans la série d'images fixes.
23. Le film favorise le travail de groupe. Il constitue une machine à faire parler. Il est générateur d'opinions.
24. Comme dans le cas des diapositives, les difficultés de conception sont occultées par l'évidence de la représentation.
25. La mémorisation, qui, cette fois encore, ne s'appuie sur aucun support matériel, est d'une nature hétérogène (prégnance des images clés) et le plus souvent marginale : elle est immédiatement transie vers l'opinion, le jugement, l'avis sur la chose représentée ou sur la manière de représenter la chose. La mémorisation est ainsi le plus souvent subjective.

CONCLUSION

-On a cherché à montrer ici comment la création de la Bibliothèque Publique d'Information se situait dans la problématique générale de la lecture publique en France. Comment la liaison de la BPI avec l'événement/phénomène Beaubourg produisait des "artéfacts" dont il convenait de tenir le plus grand compte dans l'appréciation des résultats d'enquêtes menées dans la bibliothèque. Comment, en fonction de cette problématique et de ce phénomène, le public s'était déterminé, dans sa composition et dans ses pratiques. Comment les comportements et les stratégies de lecture ou d'utilisation des divers média pouvaient révéler les transformations en profondeur des modes "d'acculturation" contemporains. Comment enfin la méconnaissance des véritables problèmes posés par l'utilisation de l'audiovisuel conduisait, de part et d'autre, à des solutions bâtarde et à des stratégies imparfaitement maîtrisées.

Ces quelques chapitres ne doivent être pris ni comme un panégyrique, ni comme une critique : ils se contentent de donner une base de réflexion, et des éléments de discussion non contestables

-Il aurait été vain et insane de penser que la création d'une grande bibliothèque publique de type anglo-saxon comme la BPI allait modifier radicalement l'horizon culturel français (ou même parisien) et les hiérarchies du savoir. Les transformations à attendre d'une expérience comme celle de la BPI sont beaucoup plus des transformations progressives de comportements. A ce titre, la bibliothèque remplit parfaitement son rôle de laboratoire pour recueillir les indices de modifications comportementales dont la confirmation est parfois possible par le recouplement d'autres observations (achat/vente de livres, nouveaux types de la production imprimée, etc..)

-Il est certain en outre que "l'aventure" de Beaubourg et l'aventure de la BPI sont toutes deux l'aventure d'un immense détournement par le public d'un appareil culturel qui répondait au départ à des intentions précises. Cette prise de pouvoir par le public, cette constante improvisation comportementale pose aux responsables un problème pédagogique majeur : faut-il laisser s'opérer cette "éruption volcanique" de la culture, faut-il chercher à maîtriser les divers types de comportements, les favoriser, les contrôler ? Faut-il développer une ou des pédagogies adaptées aux conditions nouvelles qu'il a été possible, à la BPI, d'observer ?



A.M. BASSY.
Colloque ABF
13 Mars 1978

L'UTILISATION DES DISPOSITIFS AUTRES QUE
LIVRES ET PERIODIQUES SUSCEPTIBLES DE
FAVORISER LA VULGARISATION SCIENTIFIQUE
ET TECHNIQUE MIS EN PLACE A LA B.P.I.

Nous sommes ici pour parler de vulgarisation scientifique et technique. Aussi puis-je me sentir justifié de m'adresser, en préalable, à l'instrument par excellence de la vulgarisation : je veux parler du dictionnaire et plus précisément du Grand Larousse. Ce qui en d'autres cas m'eût semblé une astuce de mauvais élève en mal d'introduction m'apparaît ici s'imposer au contraire dans la logique de notre démarche.

Le Grand Larousse définit la vulgarisation comme "l'action de vulgariser -eh oui!!- c'est à dire de mettre à la portée des gens simples ou peu avertis des notions difficiles ou complexes", et il renvoie à "encyclopédie, universalisation, didactisme, culture, démocratie/analphabétisme, élite".

Si nous analysons de plus près cette définition sommaire, nous apercevons que le mot central est bien celui de "mettre à la portée de..." et qu'il doit être complété dans ses significations par le renvoi à l'universalisation.

Dans ces conditions la vulgarisation suppose trois types d'actions différentes mais en quelque sorte superposées :

- 1. En premier lieu, il s'agit de mettre matériellement à la portée du public ces messages scientifiques ou techniques, donc de les rendre matériellement accessibles. C'est le problème de la DISPONIBILITE MATERIELLE
- 2. En second lieu, il s'agit de rendre ces messages intellectuellement appréhendables, appropriables, compréhensibles par tous. C'est le problèmes de l'accessibilité intellectuelle.
- 3. Enfin il s'agit clairement d'atteindre "le plus grand nombre", de viser à l'universel, ou si l'on veut, d'assurer la plus large propagation, la plus large diffusion au message scientifique ou technique. C'est le problème de la divulgation, de l'entraînement, de l'initiation et j'irai jusqu'à dire du prosélytisme.

Ce sont là les trois principes de toute vulgarisation. Examinons comment, dans les domaines scientifique et technique, la Bibliothèque Publique d'information s'est efforcée de répondre à ces principes. Nous pourrons voir ensuite quels sont les comportements qu'ils appellent chez les utilisateurs et la conclusion qu'il est possible d'en tirer.

1. LA DISPONIBILITE MATERIELLE.

L'enquête menée par MM. Jean-Noël Kapferer et Jean François Boss l'an passé pour le compte du BNIST sur la vulgarisation scientifique et technique chez les français nous apprend que la télévision en est le médium privilégié. Ne sommes-nous donc pas en droit de penser que la VST peut être, dans une bibliothèque, heureusement servie par les moyens audio-visuels, ou, disons, d'une façon plus générale par des moyens autres que le livre et le périodique, traditionnellement employés.

11. Inventaire des moyens. (PROJECTION DIAPOS)

Commençons par faire l'inventaire de ces moyens, sur quelques images, et voyons les matériels utilisés. Je vous ai fait figurer, sur une fiche qui vous a été distribuée (Voir ci-joint en annexe) un descriptif sommaire des matériels utilisés dans les classes 5 et 6 de la BPI (donc dans les Sciences et techniques) ainsi qu'un survol des fonds audio-visuels.

-1er moyen : la micro-fiche et le lecteur de microfiches

-2e moyen : le micro-film et le lecteur de microfilms ou le lecteur-reproducteur

-3e moyen : la diapositive consultable de façon thématique, en carrousel, sur un projecteur individuel
ou recherchée individuellement à la banque d'image grâce à un meuble SCARDENS à magasinage automatique et avec l'aide d'une table lumineuse.

-4e moyen : le film documentaire, repiqué sur vidéo-cassette et projeté sur moniteur télé couleur avec 4 écouteurs individuels.

-5e et 6e moyens : A partir des deux moyens cités en dernier lieu, on peut imaginer deux variantes de caractère pédagogique, utilisées à la BPI :
-L'expo-photo (ex. d'expo : histoire des lignes aériennes AIR-France; photographes animaliers) qui peut constituer un excellent terrain d'appel, d'incitation, et de polarisation de l'intérêt diffus pour un objet scientifique ou technique.

-Les séances de vidéo-information : projection de films sur un même sujet permettant d'envisager tous les aspects d'un problème, en présence d'un bibliothécaire susceptible de répondre aux questions posées et qui distribue bibliographie et filmographie du sujet.

- Il existe encore d'autres moyens non-traditionnels à la BPI mais qui ne sont pas directement utilisés dans une perspective de vulgarisation scientifique et technique et que je me contente simplement de citer :

-médiathèque de langues

-banque d'écoute (disques, bandes enregistrées)

12. Exigences de disponibilité

Un bonne accessibilité matérielle suppose un transit aisé de l'information par n'importe quel type de canal. Il faut éviter que les moyens audio-visuels soient "dissuasifs" en raison de leur complication d'accès. Cela nécessite donc :
-un nombre suffisant d'appareils (pour éviter l'attente ou l'encombrement) . Le nombre de projecteurs de diapos ou de magnétoscopes mis en place à la BPI se révèle parfois faible le dimanche ou pendant la période des vacances.

-un fonctionnement simple des appareils et une réduction maximum des opérations manuelles ou des réglages (Proj.diapos : marche AV/AR, focus, retour à 0; microfilms : dérouleur manuel ou électrique, focus, position de l'image; vidéoscopes : abandon du "feuilletage": son usage est envisagé éventuellement de façon très limitée (1 ou 2 télécommandes dans toute la BPI)

- le libre accès total aux appareils (pour éviter toute inhibition), sauf le positionnement des films-vidéo sur les platines des magnétoscopes qui est effectué par le bibliothécaire

Mais l'appareil ne joue en cette matière que le rôle d'un outil. La disponibilité matérielle concerne également les documents consultables sur ces appareils .

5 exigences fondamentales en ce qui concerne les documents :

- Nécessité d'un choix encyclopédique de documents et d'un certain volume de fonds : faute de quoi les documents audio-visuels n'auront pas de crédibilité. Ils seront conçus non comme des supports d'information au même titre que les livres de la bibliothèque, mais comme de simples prétextes à amusement, à récréation
- Nécessité, pour les mêmes raisons d'un renouvellement et d'un accroissement de ces fonds.
- Présence de différents niveaux de lecture et de compréhension dans ces documents.
- Possibilité de trouver facilement ces documents :
 - grâce à un catalogue approprié (Catalogue multi-média ?)
 - grâce à un rangement efficace et permanent
 - grâce à un classement rationnel de ces documents par matière et sujet traité.
- Insertion des documents non-traditionnels dans l'ensemble des documents traditionnels afin de les instituer comme instruments d'information à part entière et de favoriser le passage d'un médium à un autre (cf. fantômes de vidéo en rayon).

13. Implications de la disponibilité matérielle.

Ces nécessités de la disponibilité matérielle impliquent trois remarques, qui me semblent essentielles .

-131. Les différents moyens décrits ci-dessus et les documents mis en jeu ne sont pas de même nature, et n'ont pas tous la même fonction. On peut en première approximation, définir trois niveaux d'utilisation :

- un usage de vulgarisation simple : c'est celui qui est commandé par un grand nombre de films (type: Naissance, ou Le laser), et de diapositives (zoologie, écologie, etc..) ainsi que par les expo-photos.
- un usage de vulgarisation médiate, un usage semi-professionnel ou de formation permanente (en particulier, toutes les séries de méthodes pour les diapositives, mais non pour les films; consultation de revues sur microfiches, etc..)
- un usage spécialisé, qui nous intéresse moins aujourd'hui : consultation du bulletin signalétique sur microfiches, périodiques très spécialisés sur microfilms, films du SFRS (Service du film de Recherche scientifique) ou du CNRS (type "biologie des forficules")

-132. L'utilisation du matériel audio-visuel constitue déjà à elle seule, pourrait-on dire, une première initiation technique (maniement, positionnement, lois d'optique simple, etc... Le public ainsi est amené, d'entrée de jeu à se frotter au monde de la technique; et cette initiation, ce premier contact sert parfaitement le propos de vulgarisation scientifique et technique puisque l'objet technique cesse d'être entouré de mystères et d'interdits. On aboutit à une sorte de banalisation de l'objet technique.

-133. Mais, si l'objet technique est ainsi banalisé, il banalise également l'information transmise. Dans ce jeu de la vulgarisation, le médium prime le message. En d'autres termes l'appareil -et les apparentes ou les réelles facilités qu'il offre- laissent penser que tout message transmis, quelle que soit sa nature, est également facile. En ce sens les moyens audiovisuels sont à la fois incitatifs et "décomplexants" pour les catégories les moins cultivées. Là où on délaisse le livre, parce qu'on redoute de n'y rien comprendre on demande aisément un film, dans l'idée qu'on "comprendra toujours ce qui nous est montré". La technique évite ainsi les exclusions a-priori, résultant d'une défiance devant la complexité pressentie de thèmes traités (ex. Ouvrages sur le laser/ film sur le laser). Les techniques audio-visuelles en revanche payent cet avantage par une réputation de superficialité, de légèreté, de manque de sérieux, qui demeure l'a-priori essentiel des classes cultivées comme des classes moins favorisées; mais élevées dans un respect culturel du livre...qu'on ne lit pas.

2. L'ACCESSIBILITE INTELLECTUELLE.

Par le biais de l'incitation nous sommes passés de la disponibilité matérielle à l'accessibilité intellectuelle. Car rien ne sert de conduire le public au message scientifique ou technique, si ce public n'a pas les moyens culturels de s'approprier cette information, s'il manque de guides pour le conduire et s'il n'en retire en fin de parcours qu'un substrat d'information médiocre et erroné.

21. Les atouts des nouveaux média.

En cette matière, les nouveaux média bénéficient, en regard des moyens traditionnels, d'atouts d'importance :

- tout d'abord l'universalité du langage de l'image.
- ensuite la simplification du donné qui est impliquée nécessairement par le mode de transmission rapide et unilatéral du message (les images se suivent ou s'imposent avec une faible possibilité de retour en arrière).
- l'image en outre fait appel directement à une fonction d'imagination et de représentation, sans avoir à passer par la phase conceptuelle qu'implique le décodage de tout document écrit. L'image (diapo ou vidéo) rend immédiatement imaginable ou représentable le monde réel. L'écran est une surface "techno-imaginaire".
- la mémoire mise en jeu (mémoire des choses et non mémoire des mots) est souvent plus prégnante -notamment dans les catégories à faible niveau de compétence culturelle.
- enfin l'image est ouverte à tous les possibles. Alors que le livre dit ce que sont les choses et ce qu'il faut penser des choses, les moyens audiovisuels apparaissent comme non-contrainants. L'image est fondement de discours et non plus ornement de discours (comme dans les illustrations de livre) On peut discuter un carrousel de diapos, un film plus facilement qu'un livre.

22. Les "handicap".

Ces atouts ne permettent pas cependant de vaincre tous les "handicaps".

- le handicap le plus essentiel et le plus fondamental est l'absence quasi-totale d'une pédagogie de l'image véritablement fondée. Quelques timides essais à l'heure actuelle en milieu scolaire, mais pas encore de doctrine ni de modèles, et le public de la BPI n'a connu qu'une pédagogie livresque. Quelques timides essais à la BPI : la vidéo-information, les projections-débats, les expositions Mais là encore, les modèles font défaut. Les effets sont insuffisamment analysés.

- le dénuement conceptuel de toutes les catégories (cultivées ou non) devant l'audiovisuel, leur embarras à le penser comme une totalité mais leur incapacité à y traverser des zones ou des frontières reprérables. Ni la famille, ni l'école ne permettent de s'approprier "conceptuellement" cet outil ambigu qu'est l'audio-visuel. La vision n'est pas claire des services spécifiques qu'on peut attendre de tel type de moyens (image fixe) et de tel autre type (image animée).
- la complémentarité avec le document écrit est très mal sentie. Les rapports entre livre et audio-visuel sont systématiquement conçus en termes d'opposition. On ne conçoit pas encore la notion d'information multimédia.
- la rapidité du temps de transfert de l'information, qu'il s'agisse du film ou même de la diapo où le temps de fixation par image dépasse rarement 10 secondes (7s. en moyenne). L'absence volontaire ou forcée de retours en arrière renforce cette "fugacité" du message, contraint à une constante "fuite en avant"

23. Accessibilité intellectuelle et vulgarisation.

Accessibilité est un mot qui implique l'idée de guils, et de franchissement de seuils. On voit bien que les techniques audiovisuelles (en particulier les diapositives) ont pour fonction essentielle de vulgariser l'information scientifique ou technique. Mais je dirais qu'elles la vulgarisent souvent au niveau pré-scientifique, celui de la science taxinomique, de la science des nomenclatures : celle qui identifie, nomme et classe les phénomènes. Les utilisateurs des paniers de diapos s'efforcent, parfois au mépris du livret qui leur est fourni, d'identifier ce qui leur est présenté. On s'attarde de ce fait sur ce que l'on connaît ou ce que l'on reconnaît, sur ce que l'on peut identifier. L'image est d'abord là comme une confirmation : elle permet de s'assurer de soi-même, de sa mémoire, de son savoir. Elle est l'institution officielle du connu. Le niveau supérieur, celui de la science dialectique, ne peut être atteint que par d'autres moyens -en particulier le livre-. Si donc il y a rupture entre les deux publics (celui du livre, celui des autres média) sans passage de l'un à l'autre, la vulgarisation risque d'être stoppée au niveau de l'identification et de la taxinomie, sans jamais atteindre un stade supérieur.

C'est là le problème fondamental de toute entreprise de vulgarisation : s'agit-il d'un seul mouvement vers le bas (la science descendant pour être à la portée du plus grand nombre,) ou est-ce essentiellement un mouvement vers le haut (la science mise à la portée du plus grand nombre doit inciter ceux-ci à progresser jusqu'aux sommets). En d'autres termes, la vulgarisation peut-elle et doit-elle être incitation, entraînement ? Et comment y parvenir dans une bibliothèque ?

3. INITIATION / INCITATION / UNIVERSALISATION.

Pour remplir parfaitement ce rôle d'universalisation, d'initiation, la vulgarisation scientifique et technique doit s'orienter dans deux directions :

- elle doit contribuer soit à un élargissement marginal soit à un approfondissement de la culture
- elle doit atteindre des relais de rediffusion de l'information.

31. Contribuer à un élargissement marginal ou à un approfondissement de la culture
L'expérience de la BPI permet de penser que différentes solutions adoptées contribuent soit à cet élargissement marginal, soit à un approfondissement de la culture. Lesquelles ?

- l'insertion des documents audio-visuels dans l'ensemble des documents traditionnels et le classement général par domaines est une incitation à l'élargissement marginal aux frontières du Centre d'intérêt primitif. Libre accès et classement multi-média favorisent donc les glissements
 - . d'un sujet à un autre
 - . d'un médium à un autre

- les comportements de groupe que développent la réception des messages audiovisuels (même s'ils sont limités dans le cas de la vidéo) sont un facteur non négligeable d'incitation. L'activité d'autrui donne envie, donne l'exemple, et fournit parfois un sujet d'intérêt qu'on ne possédait personnellement pas (reprise du carrousel projeté par une autre personne).
- les actions pédagogiques ou les sollicitations créées artificiellement peuvent contribuer à l'élargissement et surtout à l'approfondissement des connaissances apportées par cette première prise de contact (ex: filmographies ou bibliographies distribuées aux vidéo-info; ex. expo-photo --> possibilité de consulter des carrousels de zoologie --> livres de zoologie)
- des instruments perfectionnés comme la banque d'images permettent de répondre à des questions plus complexes et de donner des "profils" particuliers. On est frappé par l'accroissement au cours des mois de ces demandes plus précises de recherche d'image, ou de films. Deux conclusions sont possibles : ou bien la composition du public a fortement évolué, ou bien le même public, ayant épuisé les films et carrousels proposés, fait preuve aujourd'hui d'une plus grande exigence et veut en quelque sorte "aller plus loin".

32 . Atteindre des relais de rediffusion de l'information

Devant cette exigence, il convient de trouver des relais pour la rediffusion de l'information. Ainsi la vulgarisation scientifique et technique par les moyens audio-visuels peut-elle s'exercer par la bibliothèque de façon médiate. L'efficacité de ces moyens ne fait, nous l'avons vu, guère de doute. Or, de plus en plus, des enseignants, des ingénieurs, des représentants de comités d'entreprise ou de loisirs souhaitent se procurer les documents proposés par la bibliothèque. A défaut d'un prêt ou d'une duplication -qui pose de nombreux problèmes juridiques- il est possible de donner les références de tous les documents, leur lieu d'achat, leur prix, et donc d'offrir la possibilité à d'autres intermédiaires de les utiliser dans un but de vulgarisation. La bibliothèque en ce cas joue le rôle de banc d'essai, et de vitrine de sélection destinée à permettre une rediffusion de l'information vulgarisée par le biais de ces intermédiaires privilégiés.

Il est clair cependant que toute entreprise de vulgarisation est risquée si elle ne suit pas un plan pédagogique d'ensemble, précisément établi et ce plan d'ensemble fait défaut.

En outre la vulgarisation scientifique et technique porte peut-être en elle-même une sorte de contradiction. L'attrait, l'attirance pour la science et la technique ne peut naître au niveau pré-scientifique que d'un intérêt pour le "mystère scientifique", le secret de la science. Or la vulgarisation y tend précisément à banaliser cet objet de science. N'en perd-il pas du même coup son intérêt ?

L'ambiguïté de ces attitudes et de ces préjugés ne peut se mesurer qu'à travers les utilisations, les comportements et les rapports nouveaux qui peuvent se créer, à travers les médias non traditionnels, avec l'objet de science.

4. MODES D'UTILISATION ET COMPORTEMENTS DES USAGERS.

Nous ne disposons à l'heure actuelle que d'informations partielles et fragmentaires sur les comportements des utilisateurs. Elles nous sont fournies :

- par l'observation
- par les questionnaires d'enquête diffusés dans la bibliothèque en trois "moments" : en Mars 1977, en Juin, Juillet et Aout, enfin en Septembre Octobre et Novembre.

En 1978, une série d'études qui seront menées, à partir du mois de Mai par des psycho-sociologues, devrait nous permettre d'approfondir et de mieux cerner à la fois les motivations des utilisateurs et surtout les différentes stratégies de lecture du livre et de l'audiovisuel.

On peut cependant faire dès à présent certaines hypothèses vraisemblables :

- sur l'évolution des comportements ou des modes d'utilisation
- sur la nature du public des utilisateurs

41. Evolution des comportements ou des modes d'utilisation.

Les traits caractéristiques de l'évolution des modes d'utilisation sont les suivants :

-411. Inégalité des utilisations.

Le premier trait frappant est sans doute l'inégalité des utilisations. Si les vidéoscopes et les projecteurs de diapositives fonctionnent en permanence, les lecteurs de microfiches et de microfilms sont en revanche peu ou pas utilisés. Ce clivage souligne les différents niveaux d'usage que nous avons relevés plus haut, et montre que l'utilisation des techniques non-traditionnelles répond presque uniquement aux deux premiers types d'utilisation que nous avons distingués.

-412. Clivage des publics.

A ce clivage des usages correspond naturellement un clivage des publics. Alors que les classes 5 et 6 de la BPI sont fréquentées par un public extrêmement divers, depuis l'ouvrier jusqu'au docteur ès sciences, on note que le public qui s'adresse aux nouveaux médias est essentiellement le public à plus faible niveau de compétence culturelle ou le public scolaire.

-413. Attitude boulimique. La jeunesse d'un grand nombre d'utilisateurs, la relative rapidité du temps de fixation par image, l'absence à peu près totale de retours en arrière (pour les diapos), l'ignorance parfois fréquente du livret d'accompagnement ("On n'est pas à l'école..!"), le visionnement successif de plusieurs carrousels de diapositives, traduisent bien, surtout dans la catégorie des jeunes de moins de 18 ans, une véritable "boulimie" d'images, et peut être en même temps une redécouverte du rôle de l'image. Implicitement s'exprime sans doute la volonté de se débarrasser des contraintes de la "chose écrite", directement liée à l'institution scolaire. On assiste ainsi chez les jeunes tout particulièrement à un retournement du rapport au livre ou à la chose écrite. Ce qui séduit dans l'image c'est la possibilité de la commenter personnellement. L'image est devenue fondement de discours.

-414. Attitudes de groupe

De ce fait, la présence des instruments audio-visuels dévelop

pe de nouveaux comportements de lecture, dont le plus remarquable est le comportement de "groupe". A la lecture solitaire se substitue, presque nécessairement, une attitude de groupe. Il s'agit ou bien de groupes naturels (familles), ou bien de groupes artificiels déjà formés (camarades de classe, etc..) ou même dans certains cas de groupes qui se constituent au contact du "message" (Une personne ayant demandé la projection d'une vidéo-cassette, reste rarement seule et est bientôt rejointe par 2 ou trois autres personnes). L'utilisation "solitaire" est donc un phénomène assez rare. On peut se demander dans quelle mesure certains lecteurs ne retrouvent pas spontanément dans la bibliothèque des attitudes et des habitudes de la vie privée (la famille entière regarde la télévision ou assiste à la projection des photos de vacances). La constitution de ces groupes autour des appareils (et en particulier dans le cas des vidéo-informations) permet l'échange d'idées, la discussion, qui remplacent en grande partie la prise de notes instrument habituel de la lecture. La césure entre les "attitudes de bibliothèque" et les "attitudes de la vie privée" est ainsi fortement gommée par la présence des moyens de communication audio-visuel. On voit comment ce phénomène sert le propos de la vulgarisation scientifique.

-415. Prédominance de certaines matières.

Cette continuité entre vie privée et vie de la bibliothèque justifie la coïncidence entre nos observations et l'enquête du BNIST déjà citée, lorsqu'on considère les matières prédominantes dans l'ensemble des processus de vulgarisation scientifique et technique par les nouveaux média. Ici comme là arrivent en tête :

-la médecine
-l'écologie générale (la terre, la mer, les équilibres naturels, la zoologie) etc...

Mais alors que la médecine est principalement abordée par le biais du film (sans doute par influence de la télévision et de ses émissions médicales), la seconde est appréhendée par l'image fixe (diapositives). Sans doute faut-il voir encore ici un report d'attitudes de la vie privée : ces diapositives écologiques sont souvent assez proches des photos de vacances qui marquent le souvenir d'un heureux contact avec la nature.

-42. Un public ou plusieurs publics ?

A travers cette observation, on devine peut-être un autre clivage au niveau de la fréquentation même. On confond trop aisément vulgarisation scientifique et technique. MAIS s'agit-il du même public ou de deux publics différents ?

Si Sciences et Techniques représentent environ 20 % de la population totale de la BPI, et si la motivation essentielle : l'information personnelle sur un sujet intéressant tout spécialement le lecteur, confirme bien le rôle de vulgarisation que peut jouer cette section et l'importance des circuits autodidactiques en cette matière, il n'est pas sûr qu'on puisse confondre arbitrairement le public des Sciences exactes et le public des Techniques.

Les amateurs de sciences exactes comprennent plus d'étudiants, mais moins de cadres moyens et d'ouvriers que les amateurs des Techniques. Les pratiques antérieures sont également dissemblables : lorsqu'on s'intéresse aux techniques, on a en général fréquenté auparavant des bibliothèques municipales, lorsqu'on s'intéresse aux sciences exactes on a plus fréquemment fréquenté des bibliothèques universitaires. L'intérêt pour le livre - à l'exclusion de l'audiovisuel - est supérieur à la moyenne générale de la BPI en sciences exactes, inférieure en techniques. Il apparaîtrait donc que c'est dans le domaine technique qu'on prête une plus large attention aux moyens non traditionnels et que c'est en ce domaine surtout qu'ils remplissent leur office de vulgarisation.

La présence dans la BPI d'un grand nombre d'utilisateurs qui écoutent fréquemment ou occasionnellement la télévision (81,28 %) qui possèdent un matériel Hi-Fi (69,48 %), qui pratiquent la photographie ou le cinéma amateur (53,35 %), et qui possèdent un violon d'Ingres (78 %) laisse penser qu'il existe tout un public "technicien", non-érudit, qui peut être par excellence la cible désignée d'une vulgarisation technique par l'audio-visuel.

A travers nos observations, et les réponses fournies aux questionnaires, on voit en effet apparaître le profil d'un public de bibliothèque que l'on pourrait dire "de la seconde génération". On perçoit chez lui un besoin d'information "tous azimuts", destinée à des fins presque uniquement personnelles, un désir d'échapper aux normes rigides de l'acculturation traditionnelle, un embarras certain, en revanche, né d'un respect culturel attaché au livre et du sentiment confus de la "privatisation" de la lecture, enfin l'apparition d'une large "élite" technicienne, passionnée, dont la grandissante curiosité appelle une information étendue, diverse, complète, rapide. On peut penser qu'un type de culture nouveau se substitue peu à peu à la culture traditionnelle. Elle procède par élargissement à la frange d'intérêts ponctuels (une "théorie des dominos" culturelle en quelque sorte) plus que par approfondissement systématique et rigide d'un domaine particulier. On pourrait schématiser ces deux cultures sous la forme de deux pyramides dont l'une repose sur la pointe et l'autre sur la base. L'homme cultivé d'autrefois devait posséder une culture étendue (les humanités) dans tous les domaines de la connaissance : cette large et complète éducation lui était donnée par l'école et par la famille. Il approfondissait ensuite certains points ou certains domaines particuliers pour descendre jusqu'à la spécialisation, jusqu'au niveau de finesse du détail. Aujourd'hui la pyramide tend à s'inverser. A partir d'un intérêt particulier (parfois de caractère passionnel), l'individu élargit le champ de ses connaissances à la frange de ce domaine. Un autre intérêt ponctuel engendrera le même processus. Dans certains cas, l'aire balayée pourra, dans ses marges périphériques, interférer avec un champ de connaissance déjà entrevu. A la limite, l'ensemble des réseaux culturels peuvent se trouver impliqués, et donner naissance, par décantation, à une culture résiduelle qui pourra être d'une largeur égale (ou même supérieure) à celle de l'homme cultivé d'autrefois. Cette extension marginale et non normative est sans doute l'instrument essentiel d'acculturation des masses aujourd'hui. Elle ne peut être mieux servie, dans une bibliothèque, que par des choix, une organisation et surtout des matériels non traditionnels. On devine cependant la per-

sistance d'un a-priori d'importance : acculturation/information et bibliothèques sont encore conçues par le public comme deux circuits différents, indépendants, sans connexion entre eux. L'idée de culture a changé plus vite que l'idée de bibliothèque. Une adaptation des bibliothèques, une incitation permanente et active à une utilisation non-traditionnelle devraient conduire à faire tomber cet a-priori et à donner un élan décisif à un circuit nouveau et tout à fait particulier de la vulgarisation et de l'auto-didactisme.

Classes 5 et 6 (Sciences et Techniques)

FONDS ET MATERIELS . (1.1.78)

A) FONDS

- Livres 25 000 volumes
- Périodiques 570 titres
- Microfiches 2 000 microfiches (dont principalement le Bulletin Signalétique)
- Microfilms 16mm 60 (surtout des têtes de collections de périodiques)
- Vidéo-cassettes 200 (en rayon ou en cours de traitement)
- Diapositives 600 séries (en 450 carrousels)

B) MATERIEL

- 1 lecteur de micro-fiches CARO AL 101 2 000 F.
- 1 lecteur reproducteur de microfiches REGMA LR 6 Minolta.....19 039 F.
- 1 lecteur de microfilms 16mm en chargeur 3M type 500 CT11 962 F.
- 2 magnétoscopes-lecteurs JVC/Nivico, nouvelle gamme2 x 12 000 F.
- 2 moniteurs couleur Sony CVM 18 11 DF 44 cm SECAM2 x 5 620 F.
- 14 meubles audio-visuels de rétroprojection de diapositives
(Kodak Carrousel SAV 2000, Zoom Vario- Retinar 70/120mm, Objectif
35 mm) Procédé SIMDA (TAV) Mod.AV 45 B 14 x 9 000 F
- 450 magasins inviolables (Carrousels Kodak -SIMDA /TAV)450 x 77 F

C) DOCUMENTS

- 180 Films repiqués sur bande vidéo (50 F. la minute pour les droits
1500 F. par film pour repiquage et cassette, 3 000 F. supplémentaire
pour obtention d'une copie). Moyenne pour un film d'une heure..... 4 500 F.
- 600 séries de diapositives (soit environ 20 000 diapositives).
Prix moyen des diapositives : -Séries françaises, l'unité 5 F.
-Séries étrangères, l'unité 10 F.
-Archivesl'unité..... 30 F.
-Reportages, l'unité 25 à 45 F.

Classes 5 et 6

Matière	Nombre de films	Nombre de carrousels diapos
Généralités Sciences		1
51. Traités, manuels math.		7
52. Astronomie	3	9
53. Physique	6	14
54. Chimie	7	1
55. Sciences de la terre	9	12
56. Paléontologie		1
57. Préhistoire	1	6
573. Ecologie	13	19
574. Biologie	1	6
Biologie animale	4	
58. Botanique	3	19
59. Zoologie.		
-Physio & écol. animales	2	
-Psycho et comportements animaux	2	
-zoologie (par espèces)	41	65
TOTAL	92	160
-61. Médecine	18	17
-62. Technologie générale	1	29
électronique		13
transistors, compos. électr.		15
télécommunications	3	3
télévision		11
génie civil, construction	10	11
transports	25	74
-63. Agriculture	11	35
-64. Economie domestique	2	3
-65. Gestion de l'entreprise	9	
-66/67. Industrie/artisanat	8	64
-68. Informatique		1
TOTAL	87	290
Total 5 et 6 :	179	450



Destinataires : M.SEGUIN
Me LEROY
Me CHANTEREAU
Me ALBIGES
Melle COUNOT

Objet : Résultats et commentaires du questionnaire d'enquête diffusé à l'exposition.BPI " Du livre à l'audiovisuel" (5e étage).

L'exposition " Une bibliothèque aujourd'hui : du livre à l'audiovisuel", présentée par la B.P.I. pendant plus de deux mois au 5e étage du Centre Georges Pompidou, avait un triple objectif :

- faire connaître au public les options fondamentales et les caractéristiques principales de la B.P.I.
- montrer les différentes étapes de l'évolution des supports d'information
- familiарiser le public avec le maniement des instruments audio-visuels.

Elle constituait donc un lieu d'observation privilégié pour l'examen des attitudes du public face aux différents accès à l'information qui lui étaient proposés. Il était possible, à cette occasion, de mesurer l'ampleur des préjugés ou des a-priori qu'il portait à des objets culturels qui lui étaient assez souvent étrangers ou peu familiers. Il était permis de chercher une explication aux réactions spontanées qui étaient les siennes devant de tels objets. L'image même du livre, de sa fonction de communication, et de la fonction de communication de l'audiovisuel pour ce public devenait appréhendable; le point de rupture ou, au contraire, la continuité de l'un à l'autre décelables.

C'est dans cet esprit que fut diffusé, sur le lieu même de l'exposition, 2 000 exemplaires d'un questionnaire destiné à éclairer ces attitudes du public et à éclairer le public lui-même sur ses attitudes. Ce questionnaire a été rempli soit directement sur place par les intéressés qui les ont, en ce cas, remis directement aux hôtesses de l'exposition, soit chez eux et transmis à la B.P.I. par voie postale.

Le dépouillement a été effectué manuellement. La tournure embarrassée de certaines réponses nécessitait en effet une analyse et une interprétation, dans chaque cas particulier. Elle était en même temps le signe des difficultés d'une catégorie du public à dépasser ses propres préjugés et à maîtriser les phénomènes auxquels elle se trouvait confrontée.

On trouvera en annexe un exemplaire de ce questionnaire.

I. TABLEAUX DE RESULTATS.

§ 1. Structure de l'échantillon.

-11. Sexe. (en %)

-SEXE MASCULIN	53,54 %
-SEXE FEMININ	44,88 %
-NON REPONDU	1,57 %

-12. Agés (en %)

-MOINS DE 18 ANS	17,74 %
-DE 18 A 30 ANS	49,19 %
-DE 30 A 60 ANS	22,58 %
-PLUS DE 60 ANS	8,87 %
-NON REPONDU	1,61 %

-13. Nationalité (en %)

-NATIONALITE FRANCAISE	91,93 %
-NATIONALITE ETRANGERE	8,06 %

-14. Lieu d'habitation (en %)

-PARIS (75).....	46,77 %
-REGION PARISIENNE	20,96 %
-DEPARTEMENTS DE PROVINCE & ETRANGER	29,83 %
-NON REPONDU	2,41 %

-15. Catégorie socio-professionnelle (en %).

-Scolaires	9,67 %
-Etudiants	31,45 %
-Enseignants (primaire,secondaire)...	5,64 %
-Chercheurs, pers.enseign.supérieur..	0,80 %
-Professions libérales	1,61 %
-Cadres supérieurs (non techniques)..	5,64 %
-Cadres moyens (non techniques)	3,22 %
-Cadres techniques (ingénieurs,techn.)	6,45 %
-Personnel à vocation culturelle.....	3,22 %
-Employés	8,06 %
-Commerçants et artisans	1,61 %
-Retraités	6,45 %
-Sans Profession	5,64 %
-Chômeurs	1,61 %
-Non répondu	9,67 %

TOTAL POPULATION ACTIVE	39,28 %
TOTAL POPULATION INACTIVE.....	60,71 %

-16. Pratique culturelle

.161. Avez-vous déjà fréquenté d'autres types de bibliothèques ?

-OUI.....	95 %
-NON	5 %

.162. Si oui, s'agissait-il d'une fréquentation habituelle ou occasionnelle ?

-FREQUENTATION HABITUELLE	54,23 %
-FREQUENTATION OCCASIONNELLE	43,22 %
-NON REPONDU	2,55 %

.163. Si oui, de quel type de bibliothèque s'agissait-il ?

type de bibliothèque	% au sein de la catégorie		% dans Total.
	fréq.habituelle	fréq.occasion.	
-B.municipales	57,47 %	42,52 %	36,10 %
-B.centrales de prêt	66,66 %	33,33 %	6,22 %
-B.d'entreprises.	61,90 %	38,09 %	8,71 %
-B.de lect.pour tous	92,30 %	7,69 %	5,39 %
-B.universitaires	55,88 %	44,11 %	28,21 %
-B.spécialisées	62,16 %	37,83 %	15,37 %

§ 2 . Parcours dans le centre et impact de l'exposition .

-21. Visitez-vous cette exposition -avant d'être allé à la B.P.I. ? (en %) -après être allé à la B.P.I. ?

-avant	54 %
-après	46 %

-22. Si vous n'êtes pas encore allé à la B.P.I., cette exposition vous donne-t-elle envie d'y aller ? (en %)

- OUI	85 %
- NON	5,97 %
- Sans opinion.....	9,03 %

§ 3 . Les notions de livre et d'audio-visuel dans les bibliothèques

- 31. Parmi les activités suivantes, indiquer, par ordre d'importance ou de priorité celles qui vous semblent être du ressort d'une bibliothèque :
- lecture de livres ou de documents anciens
 - lecture de livres ou de documents récents
 - lecture de journaux français ou étrangers de la semaine
 - audition de disques
 - visionnement de diapositives
 - visionnement de films documentaires
 - apprentissage d'une langue étrangère
 - visite d'une exposition
 - participation à un débat
 - autre (préciser

Pour interpréter cette question, nous avons donné :

10 points à chaque rubrique placée en première position

9 points à la rubrique placée en 2e position & etc... jusqu'à 0 point.

Lorsque le lecteur n'avait pas indiqué un ordre de priorité entre les activités qu'il avait cochées, chaque rubrique recevait 10 points.

La totalisation des points obtenus donne l'ordre de priorité suivant :

-1. Lecture de livres ou de documents récents	1011 points
-2. Lecture de livres ou de documents anciens	966 points
-3. Lecture de journaux français ou étrangers de la semaine.....	631 points
-3 (ex aequo) Visionnement de films documentaires	631 points
-5. Visionnement de diapositives	624 points
-6. Visite d'une exposition	539 points
-7. Apprentissage d'une langue étrangère	531 points
-8. Audition de disques	509 points
-9. Participation à un débat	495 points
-10. Autre	43 points

(Ont notamment été citées à ce titre les activités suivantes :

- organisation d'activités de quartier, et de pétitions collectives.
- diffusion de livres d'enfants et de bandes dessinées
- rencontres d'auteurs
- recherche de documents et service de bibliographie documentaire
- enregistrements propres à la bibliothèque (voix de personnalités célèbres, etc...)

- 32. Lorsque vous entendez parler de "moyens de communication audio-visuels", à quoi pensez-vous spontanément ?
- à la télévision
 - aux films
 - aux disques ou aux musicassettes
 - aux diapositives
 - aux microfiches et aux microfilms
 - aux laboratoires de langues
 - autre (préciser

A cette question, les lecteurs ont parfois donné plusieurs réponses. Il nous a donc été obligé de raisonner et d'établir un classement sur le nombre de mentions faites du même moyen de communication audio-visuel. Les résultats sont les suivants :

Moyen de communication désigné	Nombre de mentions	% dans total des mentions .
- télévision	86	23,88 %
- films	63	17,50 %
- diapositives	59	16,38 %
- laboratoires de langues	53	14,72 %
- disques et musicassettes	50	13,88 %
- microfiches et microfilms	41	11,38 %
- autre	8	2,22 %

Sous cette dernière rubrique ont notamment été désignés :

- les systèmes vidéo universitaires
- les circuits fermés de télévision
- les montages de diapositives sonorisées
- les installations pour mal entendants et aveugles
- la documentation professionnelle pour l'information des jeunes.

2 lecteurs seulement n'ont pas répondu à cette question.

-33. Ces moyens audio-visuels vous semblent-ils :

- opposés au livre et à l'information écrite ?
- complémentaires de ceux-ci ?

- OPPOSES	2,36 %
- COMPLEMENTAIRES	92,91 %
÷ NON REPONDU	4,72 %

-34. Pensez-vous que ces instruments audio-visuels sont plus susceptibles d'être utilisés - dans le cadre de votre travail ou de votre perfectionnement ?
- dans le cadre de vos loisirs ?

- TRAVAIL, PERFECTIONNEMENT	26,77 %
- LOISIRS	29,92 %
- LES DEUX CONJOINTEMENT.....	40,94 %
- NON REPONDU	2,36 %

-35. Pensez-vous que la lecture d'un livre est destinée

- à occuper vos loisirs ?
- à répondre à un besoin professionnel, à un travail, à une étude ?

-LOISIRS	11,81 %
-BESOIN PROF., TRAVAIL, ETUDE.....	15,74 %
-LES DEUX CONJOINTEMENT	70,07 %
NON REPONDU	2,36 %

- 36. Si, pour un même type d'information, on vous propose un livre ou un moyen audio-visuel (par exemple, pour une pièce de théâtre, le texte de la pièce ou son enregistrement sur vidéo-cassette; pour l'oeuvre d'un peintre, un livre d'art ou un carrousel de diapositives), que choisirez-vous ?

- LE LIVRE	33,85 %
- LE MOYEN AUDIO-VISUEL ..	48,03 %
- LES DEUX CONJOINTEMENT.	11,81 %
- NON REPONDU	6,29 %

-37. Amusez-vous à compléter les phrases suivantes avec les mots qui vous viennent le plus naturellement à l'esprit et qui vous semblent le mieux convenir :

" Les moyens audio-visuels sont plus que les livres, mais moins La culture offerte par les livres est Il est plus de lire un livre que de prêter attention à un moyen de communication audio-visuel. La lecture est destinée à un public Les moyens de communication audio-visuels à un public "

13 personnes n'ont pas répondu à cette question. Pour interpréter les réponses fournies, nous avons regroupé, pour chaque terme à suppléer, les suggestions des lecteurs sous le concept général qui, chaque fois, pouvait en constituer le dénominateur commun. Nous avons ensuite évalué le pourcentage de récurrence de ce concept, sous ses divers synonymes ou approchants, sur l'ensemble des suggestions proposées.

Dans les listes ci-dessous, le concept central figure en caractères majuscules, les synonymes ou les approchants en minuscules, entre parenthèses.

371. Les moyens audio-visuels sont plus que les livres

- VIVANTS (attrayants,séduisants, intéressants, agréables,..... frappants,expressifs, spontanés, dynamiques, distrayants, plaisants, attirants, aguichants, prégnants, agressifs, captivants, pénétrants, ouverts sur la vie, émouvants, enrichissants)	48,27 %
- ACCESSIBLES directement,(faciles d'accès, relaxant, ex- plicités).....	25,86 %
- PRATIQUES (commodes, rentables, rapides).....	6,89 %
- MODERNES (nouveaux)	5,17 %
- COMPLETS	4,31 %
- CHERS (difficiles à utiliser)	3,44 %
- VAGUES ET SUPERFICIELS	1,72 %
- PASSIFS.....	1,72 %
- DESCRIPTIFS	0,86 %

- ARBITRAIRES	0,86 %
- POUR LA MEMOIRE VISUELLE	0,86 %
- COMPLEMENTAIRES DES LIVRES (fausse distinction).....	0,86 %

372.mais moins (que les livres).

- PROFONDS (approfondis, instructifs, formateurs, enrichissants, fructueux)	37,25 %
- COMPLETS (détaillés, diversifiés, précis, nuancés)....	20,58 %
- AISEMENT CONSULTABLES (maniables, transportables, pratiques, accessibles, disponibles, bon marché, courants)	20,58 %
- DURABLES (permanents, mémorisables).....	7,84 %
- ENNUYEUX (fatigants, austères, embêtants)	3,92 %
- PERSONNELS (non anonymes)	2,94 %
- PERMISSIFS	0,98 %
- BEAUX	0,98 %
- DIRECTS (à un niveau littéraire)	0,98 %

373. La culture offerte par les livres est

- SERIEUSE (profonde, réfléchie, enrichissante, instructive, intéressante)	25,80 %
- COMPLETE (détaillée, précise, diversifiée, large, immense, vaste, sans limite, importante, abondante)	23,65 %
- IRREEMPLACABLE (sans équivalent, fondamentale, indispensable, nécessaire)	11,82 %
- LOURDE ET COMPLEXE (confuse, lourde à manipuler, fastidieuse, demandant beaucoup d'attention, peu digeste).....	6,45 %
- PERSONNELLE (individuelle)	5,37 %
- TRADITIONNELLE (classique, transmettant l'héritage du passé)	5,37 %
- ACCESSIBLE (maniable, peu chère, ouverte à tous les publics, démocratique)	5,37 %
- DURABLE	3,22 %
- EFFICACE (rigoureuse, technique, excellente)	3,22 %
- LIMITEE	2, 15 %
- MOINS ACCESSIBLE FAUTE DE TEMPS	1,07 %
- FAVORABLE A L'IMAGINATION	1,07 %
- MIEUX ASSIMILEE	1,07 %

- IRREGULIERE	1,07 %
- PASSIVE	1,07 %
- SUPERFICIELLE	1,07 %

-374. Il est plus de lire un livre que de prêter attention à un moyen de communication audio-visuel.

- DIFFICILE (dur, astreignant, contraignant, absorbant, prenant)	50,51 %
- PROFITABLE (enrichissant, rentable, instructif, intelligent, intéressant, important)	15,46 %
- COMMODE (facile, pratique)	10,30 %
- LONG (lent)	8,24 %
- FATIGANT (pénible, ennuyeux, austère)	6,18 %
- AGREABLE (attrayant, reposant, non contraignant)	5,15 %
- RARE (recherché)	2,06 %
- MERITOIRE	1,03 %
- CONVENTIONNEL	1,03 %

-375. La lecture est destinée à un public

- RESTREINT ET CULTIVE (intellectuel, instruit, averti, converti, à un public de recherche et d'étude)	50,00 %
- LARGE (étendu, varié, universel, général, éclectique)	22,82 %
- VOLONTAIRE (motivé, studieux, courageux, qui a la volonté de lire)	11,95 %
- DISPONIBLE (qui dispose de temps)	3,26 %
- QUI SAIT LIRE (alphabétisé)	3,26 %
- SEMBLABLE A CELUI DE L'AUDIO-VISUEL (dénonciation de la question)	3,26 %
- TRADITIONNALISTE (conservateur)	2,17 %
- JEUNE	1,08 %
- DE TOUT AGE	1,08 %
- CHEZ LUI	1,08 %

-376. Les moyens de communication audio-visuels sont destinés à un public.....

- DE MASSE (large, vaste, varié, populaire, moins cultivé, peu informé)	50,64 %
- PASSIF (qui boude l'effort, paresseux, fatigué)	9,09 %
- INITIE (averti, informé, culturel, restreint)	9,09 %
- PRESSE (rapide, superficiel)	7,79 %
- CURIEUX (ouvert, enthousiaste)	5,19 %
- PLUS JEUNE	3,89 %
- SEMBLABLE A CELUI DU LIVRE (dénonciation de la question).....	3,89 %
- SENSIBLE A L'IMAGE	2,59 %
- POUR QUI L'AUDIO-VISUEL EST UN INSTRUMENT INDISPENSABLE.....	2,59 %
- PLUS FORTUNE	1,29 %
- DE BIBLIOTHEQUE	1,29 %
- QUI VEUT PROFITER DE TOUS LES EQUIPEMENTS	1,29 %
- EN AUGMENTATION CONSTANTE	1,29 %

Si l'on reprend tous les concepts placés en première position dans chaque cas, la phrase devient donc :

"Les moyens audio-visuels sont plus vivants que les livres, mais moins profonds. La culture offerte par les livres est sérieuse. Il est plus difficile de lire un livre que de prêter attention à un moyen de communication audio-visuel. La lecture est destinée à un public restreint et cultivé. Les moyens de communication audio-visuels à un public de masse".

-38. Trouvez-vous que vous conservez . plus facilement la mémoire de ce que
 . ou moins facilement vous avez vu ou entendu sur un instrument audio-visuel que si vous l'aviez vu
 ou lu dans un livre ?

-PLUS FACILEMENT	43,40 %
-MOINS FACILEMENT	41,73 %
-L'UN ET L'AUTRE SELON LES CAS...	4,72 %
- NON REPONDU	10,23 %

-39. Vous avez fait fonctionner un certain nombre d'appareils mis à votre disposition. Avez-vous ressenti des difficultés particulières pour utiliser l'un d'entre eux ? Préciser si possible le genre de difficultés.
 58 personnes n'ont pas répondu à cette question.

-391. Projecteur de diapositives.

-N'ONT PAS RESSENTI DE DIFFICULTES	86,76 %
-ONT RESSENTI DES DIFFICULTES	13,23 %

On notera qu'il s'agit moins de "difficultés" que de reproches adressés à l'organisation ou à la qualité des appareils : lenteur de la remise à zéro,

début de projection difficile, trop d'appareils en dérangement, trop de monde autour des appareils, les projecteurs faussent les couleurs et les valeurs (en particulier pour les tableaux de Van Gogh)....

-392. Lecteurs de microfiches

-N'ONT PAS RESSENTI DE DIFFICULTES	89,70 %
- ONT RESSENTI DES DIFFICULTES	10,29 %

Principales difficultés ressenties: difficultés de positionnement, de mise au point, de contrôle des déplacements de la micro-fiche sur l'écran.

-393. Lecteurs de micro-films

- N'ONT PAS RESSENTI DE DIFFICULTES	72,05 %
- ONT RESSENTI DES DIFFICULTES	27,94 %

Principales difficultés ressenties : réglage de la vitesse de défilement, mise en place du film, difficultés de centrage et de défilement dans le bon sens, manque d'un mode d'emploi.

40. Qu'attendez-vous personnellement des moyens audio-visuels suivants dans une bibliothèque ?
- disques
 - vidéo-cassettes
 - diapositives
 - microfiches ou micro-films
 - laboratoire de langues.

Pour le dépouillement de cette question (à laquelle 73 lecteurs n'ont pas répondu) nous avons procédé comme pour la question figurant ci-dessus en 37.

401. Disques.

-ACTUALITE ET OEUVRES INCONNUES (connaître l'actualité du disque et les dernières interprétations d'une oeuvre, découvrir des oeuvres inconnues ou nouvelles, sélectionner certains disques avant achat)	23,52 %
-DETENTE (distraction, relaxation, loisir)	17,64 %
-VARIETE ET CHOIX PLUS ETENDUS QUE DANS SA PROPRE DISCOTHEQUE.....	14,70 %
-DOCUMENTS ORIGINAUX, VOIX D'AUTEURS OU DE PERSONNAGES CELEBRES ENREGISTRES	8,82 %
-INFORMATION, CONNAISSANCE (mémoire)	8,82 %
-DOIVENT ETRE UTILISES DE FACON SYNTHETIQUE AVEC LES AUTRES MOYENS A.V. DANS UN BUT PRECIS	5,88 %
- AMBIANCE SONORE	2,94 %

- QUALITE SUPERIEURE A CELLE OBTENUE CHEZ SOI	2,94 %
- ENREGISTREMENT DE PIECES DE THEATRE, OPERA, ART LYRIQUE....	2,94 %
- POUVOIR LES ENREGISTRER	2,94 %
- POUVOIR LES ECOUTER ET LES EMPRUNTER	2,94 %
- PAS GRAND CHOSE	2,94 %

402. Vidéo-cassettes.

- INFORMATION, CONNAISSANCE (culture, mémoire, complément d'information, document d'étude, document complémentaire)	40 %
- DES FILMS repiqués sur vidéo	11,42 %
- DES DOCUMENTS HISTORIQUES ORIGINAUX (événements historiques).	5,71 %
- DES ENREGISTREMENTS DE THEATRE, DE DANSE, D'OPERA; D'ART LYRIQUE, DE CONCERTS CELEBRES	5,71 %
- DES DOCUMENTAIRES	5,71 %
- RIEN OU PAS GRAND CHOSE	5,71 %
- UNE VISION PLUS PRECISE	2,85 %
- UNE QUALITE SUPERIEURE A CELLE OBTENUE CHEZ SOI	2,85 %
- UNE DISPONIBILITE D'ECOUTE IMMEDIATE	2,85 %
- CONJUGUER LECTURE ET VUE	2,85 %
- ASPECT VIVANT DU THEME RECHERCHE	2,85 %
- VOIR L'ARTISTE	2,85 %
- LA POSSIBILITE DE FAIRE SOI-MEME DES FILMS ET DE LES VOIR ...	2,85 %
- CHOIX ET ACTUALITE	2,85 %
- TOUT	2,85 %
- DOIVENT ETRE UTILISEES DE FACON SYNTHETIQUE AVEC LES AUTRES MOYENS A.V. DANS UN BUT PRECIS.	2,85 %

403. Diapositives.

- INFORMATION, CONNAISSANCE (culture, mémoire, documentation, documentation complémentaire, instrument d'étude ou d'enseignement)	47,61 %
- REPRODUCTIONS D'OEUVRES D'ART (en particulier d'oeuvres provenant de musées étrangers; documents d'architecture et d'urbanisme)	16,66 %
- TOURISME (dépaysement, voyages, géographie humaine, géographie)	9,52 %
- UNE VISION PLUS AMPLE; UNE VISION SUR LE MONDE.....	7,14 %
- RIEN OU PAS GRAND CHOSE	4,76 %
- PLAISIR PERSONNEL	2,38 %
- POSSIBILITE D'ETUDE VISUELLE APPROFONDIE	2,38 %
- FIXER DES IMAGES SAISSISSANTES	2,38 %

-DOCUMENTATION TECHNIQUE	2,38 %
- UNE QUALITE SUPERIEURE A CELLE OBTENUE CHEZ SOI	2,38 %
- DOIVENT ETRE UTILISEES DE FACON SYNTHETIQUE AVEC LES AUTRES MOYENS A.V. DANS UN BUT PRECIS.....	2,38 %

404. Micro-fiches et micro-films

-INFORMATION, CONNAISSANCE (culture, mémoire, documentation instrument de travail ou de recherche)	48,64 %
- VISION PLUS RAPIDE (vision résumée, vision synthétique, plus maniable)	16,21 %
- CONSULTATION DE DOCUMENTS INACCESSIBLES, (collections de revues anciennes en particulier)	5,40 %
- UN PLUS GRAND CHOIX	5,40 %
- RIEN OU PAS GRAND CHOSE	5,40 %
- DOIVENT ETRE UTILISES DE FACON SYNTHETIQUE AVEC LES AUTRES MOYENS A.V. DANS UN BUT PRECIS	5,40 %
- OEUVRES D'ARTISTES	5,40 %
- UNIQUEMENT POUR SE SUBSTITUER AUX FICHIERS	2,70 %
- DOCUMENTAIRES	2,70 %
- REPRODUCTIONS DE LIVRES	2,70 %

405. Laboratoires de langues :

- PERFECTIONNEMENT D'UNE LANGUE ETRANGERE (compléter une étude antérieure, ou une étude livresque, perfectionner la technique, acquérir une pratique de conversation).....	33,33 %
- APPRENTISSAGE ET DECOUVERTE D'UNE LANGUE NOUVELLE (rudiments d'une langue pour un voyage, etc..)	26,66 %
- INFORMATION, CONNAISSANCE (culture, mémoire, instrument de travail et de formation)	11,11 %
- RIEN OU PAS GRAND CHOSE (Une langue ne s'apprend pas à la sauvette)	8,88 %
- UN CHOIX VASTE ET DISPONIBLE (accessibilité étendue).....	4,44 %
- FORMER L'OREILLE	2,22 %
- AVOIR DES COURS PARTICULIERS.....	2,22 %
- GRATUITE ET REGULARITE	2,22 %
- MOINDRE DELAI DE RESERVATION	2,22 %
- POSSIBILITE DE COMMUNIQUER PLUS LARGEMENT	2,22 %
- DES LANGUES POUR LES MINORITES CULTURELLES ET DU FRANCAIS POUR LES ETRANGERS	2,22 %
- DOIVENT ETRE UTILISES DE FACON SYNTHETIQUE AVEC LES AUTRES MOYENS A.V. DANS UN BUT PRECIS	2,22 %

COMMENTAIRES .

1. L'échantillon de population observé.

Pour éviter toute erreur d'interprétation ou de jugement, précisons clairement les conditions de l'enquête: les questionnaires figurant en annexe ont été mis, tous les jours, pendant la durée de l'exposition, à la disposition de ses visiteurs. Le public analysé s'est donc déterminé lui-même, sans contrainte, en fonction de son intérêt pour le problème culturel posé, et de sa disposition à répondre au questionnaire. Dans ces conditions, les simples curieux, les visiteurs furtifs se sont trouvés éliminés ou se sont éliminés d'eux-mêmes. L'intérêt pour le problème du livre et de l'audiovisuel a été le critère essentiel de sélection ou plutôt "d'autodétermination" de l'échantillon représenté. Un chiffre significatif à cet égard : 85 % des interrogés visitant l'exposition avant d'être allés à la B.P.I. se déclarent intéressés par les objets qui leur sont présentés, et désireux d'aller à la bibliothèque.

On peut penser que cette libre détermination du public face à l'enquête justifie seule la forte représentation des catégories intellectuelles (étudiants, professeurs) ou des classes supérieures de la société (professions libérales, cadres supérieurs, cadres techniques) dans la population qui a accepté de se soumettre au questionnaire. Nous disposons toutefois d'un élément de comparaison : un questionnaire d'un type voisin a été diffusé, selon une méthode analogue, dans les ensembles de lecture de la bibliothèque. L'écart entre les deux grilles de distribution des publics -à la bibliothèque, à l'exposition- est éclairant : si la proportion des étudiants est voisine, la représentation des classes supérieures est nettement plus faible à la bibliothèque qu'à l'exposition. En fait, la distribution des catégories socio-professionnelles proposée par le questionnaire est très voisine des répartitions de même nature observées par MM. Bourdieu et Darbel dans les Musées européens. (Voir Pierre Bourdieu et Alain Darbel, l'Amour de l'art, Paris, éditions de Minuit, 1969). La représentation des catégories intellectuelles et des classes supérieures (55 %) est très proche de celle des Musées (59 %). La proportion des jeunes (les moins de 30 ans représentent 66,93 % du total) rappelle également de façon précise les équilibres de fréquentation des Musées.

La jeunesse est liée à la condition étudiante d'une grande partie de l'échantillon. En retour elle implique une compétence culturelle dont l'importance peut surprendre. En effet 95% des interrogés déclarent qu'ils fréquentent d'autres types de bibliothèques. Ce chiffre est bien supérieur à celui qu'avait fourni, dans la bibliothèque, une enquête au magnétophone : 60 %. Il est vrai que cette fréquentation est, pour 43,22 %, une fréquentation occasionnelle (de bibliothèques municipales et universitaires principalement). Il est vrai en outre que l'absence de contrôle et la nécessité d'imposer "légitimement" ses idées, de se rendre crédible, ont pu justifier quelques entorses à la réalité. Mais il n'est pas douteux que la juxtaposition, au 5e étage du Centre Georges Pompidou, de l'exposition B.P.I. et de l'exposition Marcel Duchamp a dû entraîner vers celle-là une large partie du public de celle-ci. Or ce public, tel qu'il a pu être cerné par une enquête antérieure (voir Jean-Louis Fabiani et Pierre-Michel Menger, Enquête auprès d'un public du Centre National d'Art et de Culture Georges Pompidou, pendant la journée du 6 février 1977) est marqué par une forte représentation des classes supérieures et intellectuelles (la plus forte du Centre), une plus large compétence culturelle, et même une légère dominante masculine, qu'on observe aussi bien dans l'échantillon "auto-déterminé" de notre enquête.

Cette dominante masculine, qui déjoue les proportions habituellement observées dans les Musées, s'explique peut-être aussi par le rôle de "porte-parole" qu'assume encore l'homme dans une famille ou un couple. C'est là une observation déjà faite lors d'une enquête antérieure au magnétophone dans le Centre Georges Pompidou. Les réponses féminines sont principalement le fait d'étudiantes célibataires. Il y a là un "petit fait de civilisation" qui pourrait peut être être connecté à certains préjugés ou a-priori culturels dont on pressent le poids dans les réponses fournies au questionnaire.

Enfin, en fonction des compétences, des intérêts et des origines géographiques, deux parcours inverses de visite apparaissent dans l'échantillon considéré : l'un, minoritaire, consiste en une fréquentation préalable des départements jugés intéressants. L'approfondissement de la visite du Centre -et du 5e étage en particulier- ne vient qu'ensuite. L'autre mouvement, à l'opposé, répond à une prise de possession de l'ensemble du Centre par l'ascension directe au 5e étage qui apporte une vue dominante sur Paris mais aussi un "survol" des installations : cette position superlatrice répond au désir instinctif d'appropriation globale et rapide de l'espace "Beaubourg"; elle apporte une griserie "Rastignacienne" sur la capitale et sur le "vaisseau" de la culture à bord duquel on s'est embarqué. Ce sens de visite, majoritaire sur l'ensemble des interrogés, est un trait caractéristique des visiteurs provinciaux ou étrangers, mais aussi de visiteurs "rationnalistes" qui préfèrent, dans toute visite, descendre du général au particulier que remonter du particulier au général. Il est enfin le fait des visiteurs venus uniquement pour l'exposition Marcel Duchamp ou pour l'exposition B.P.I.

Dans tous les cas, il est notable que le nombre de provinciaux ou d'étrangers (résidant à l'étranger) est bien supérieur à ce qu'il est dans la bibliothèque (questionnaire d'enquête, et surtout enquête flash au magnétophone auprès des lecteurs installés aux tables de travail). L'exposition est donc avant tout un lieu de passage, de visite et de contact.

2. Réponses au questionnaire.

L'objet (hypothétique) mis en cause par le questionnaire était la frontière entre le livre et l'audio-visuel. Le problème en fait était triple : existe-t-il un point de rupture entre ces objets culturels différents -le livre, le film, la diapositive, le disque, les micro-supports, la vidéo, les laboratoires de langues - ? Si oui, où faut-il le situer ? Enfin, une utilisation conjointe de ces différents moyens est-elle justifiée dans une bibliothèque ?

Le problème posé ici présente, dans une perspective sociologique, un intérêt bien particulier. En effet, face aux moyens de communication audio-visuels, les classes supérieures ou les catégories "intellectuelles" ne sont pas mieux armées conceptuellement pour aborder le sujet que les catégories populaires ou non-intellectuelles. Reprenons l'exemple des Musées : comme l'a montré P. Bourdieu (*op.cit.*), seules les classes supérieures, qui ont appris par leur famille, par l'école et par l'Université, à posséder le code qui leur permet de déchiffrer les oeuvres, peuvent s'approprier les biens culturels offerts par le Musée, les maîtriser conceptuellement pour s'en satisfaire esthétiquement. Face au phénomène de "l'audio-visuel" (considéré provisoirement comme un ensemble), il n'en va plus de même : avant tout parce que les moyens audio-visuels sont d'origine récente et qu'il ne peut donc exister en ce cas un fort "héritage" de pratique familiale; ensuite parce

que le développement de ces moyens de communication s'est effectué en dehors du circuit scolaire ou universitaire; enfin parce que, si l'on excepte les micro-supports et les laboratoires de langues, ces moyens font partie de l'expérience quotidienne de chacun, quelle que soit la catégorie sociale ou professionnelle à laquelle il appartienne. Réserveons une place spéciale aux étudiants et aux spécialistes de la communication audio-visuelle qui ont appris à "conceptualiser" le problème de l'audiovisuel. Hormis ceux-ci, chacun a dû se forger tant bien que mal son propre code, ses propres concepts, d'une façon à la fois empirique et imparfaite.

Cet embarras face à l'objet ambigu a, selon les catégories sociales, fait naître deux attitudes inverses mais procédant d'un même désir de "récupération" de l'objet culturel dans un champ du savoir familier : le déplacement "savant" et le déplacement "technicien". Certains individus des classes intellectuelles perçoivent, consciemment ou inconsciemment, face aux moyens audio-visuels, la dépossession de leur privilège de savoir et de culture. Ils opèrent donc, dans leurs réponses, une transition constante du vecteur et du processus de communication au terme de la communication : refusant de considérer le processus de communication propre au disque, à la diapositive, au vidéo-recorder, etc... ils polarisent leur attention sur la musique (classique, de préférence), le tableau, l'événement historique ou social qui font, dans chaque cas, l'objet de la communication. Comme l'oeil accommode l'objet de sa visée et laisse dans l'effluve ce qui excède le champ d'aperception de cet objet, certains individus occultent le moyen de communication mis en oeuvre pour ne conserver dans leur champ de conscience que ce qui est assimilable au connu et culturellement appréhendable.

Le mouvement inverse existe. Il consiste à oublier là encore le processus de communication pour n'apercevoir que les problèmes pratiques, économiques, ou techniques liés à la production ou à la réception du message. Une initiation "technicienne" - chère à un public populaire, souvent bricoleur et passionné - se substitue en ce cas à l'initiation culturelle et à l'héritage savant de la famille ou de l'école.

Déplacement savant ou déplacement technicien ; glissement du processus de communication vers le terme de la communication ou vers l'outil de la communication : ce sont là les deux signes d'une hésitation intellectuelle devant un phénomène où les concepts font défaut, un domaine dont on parle trop mais que l'on conçoit mal. Cette hésitation, commune à l'ensemble des individus, est à l'origine d'une certaine homogénéité des réponses fournies, quelle que soit la catégorie sociale, l'expérience, l'âge ou le sexe.

-21. L'idée de bibliothèque.

Pour 95 % d'entre eux, les visiteurs de l'exposition avaient, nous l'avons vu, fréquenté d'autres types de bibliothèques. Ces bibliothèques sont principalement de deux types : municipales (36,10), et universitaires ou spécialisées (28,21 et 15,37). Il était donc naturel que ces visiteurs, compte tenu de leur expérience antérieure, se fassent une certaine idée de la notion même de bibliothèque.

Le questionnaire proposait volontairement une liste d'activités, qui toutes pouvaient être exercées à la B.P.I. (sauf une : lecture de livres ou de documents anciens; le fonds ancien étant réduit au minimum à la B.P.I.). Les visiteurs devaient indiquer les activités qui leur paraissaient, par ordre d'importance, les plus propres à une bibliothèque. Le classement proposé comporte quelques surprises :

- la place très importante faite aux livres et aux documents anciens.
- la présence, en 3e position du visionnement de films vidéo -activité inexistant dans la quasi-totalité des bibliothèques françaises.
- le rejet en 8e position du médium "disques" -pourtant familier de nombreuses bibliothèques municipales.

A l'analyse de ces trois faits, il apparaît que, devant un concept en mutation (celui de bibliothèque) et devant des techniques mal appréhendées (moyens audio-visuels), l'individu s'accroche aux seules évidences stables qu'il possède : celle

du langage, celles des mots. La bibliothèque, au sens du Petit Larousse (et des marchands de meubles), est avant tout le lieu où l'on range des livres. Or le livre appelle la lecture : c'est pourquoi toute activité de lecture (lecture de livres récents, lecture de livres anciens, lecture de journaux ou revues) sera spontanément classée en tête de liste. Entre les livres récents et les livres anciens, on perçoit le débat souterrain entre ce qui est souhaité et ce que l'on sait des bibliothèques : on souhaite une information claire et récente, mais l'on sait que les grandes bibliothèques (et la plus grande d'entre elles, la Bibliothèque Nationale) possèdent un fonds ancien considérable. En même temps, le livre ancien, comme objet culturel, exerce plus de fascination -auprès des catégories populaires en particulier- que le livre récent : il symbolise mieux l'accès à la culture, l'initiation, les portes du savoir. Cette attirance pour le "grimoire" est sans doute ce qui justifie, à la BPI, la prise en mains fréquente, par des représentants des classes populaires, des livres anciens (XIXe, début XXe siècle, en particulier les volumes de l'Illustration). C'est ce qui explique également que la lecture des journaux et revues, qui aurait dû naturellement accompagner la lecture des livres et documents récents, vienne nettement en arrière, en 5e position. Avant tout, un journal, une revue, ne sont pas des livres. Le vocabulaire reprend encore ses droits. Par ailleurs, les journaux et les revues apparaissent comme des "objets" moins sérieux, moins dignes d'être consultés dans une bibliothèque que les livres.

Cette double influence du vocabulaire et du "sérieux" est probablement à l'origine du "score" accompli par les films vidéo. Dans les premières activités suggérées apparaissait le mot "documents" (lecture de livres ou de documents récents, etc...). C'est sur ce mot, ou plutôt sur la forme dérivée de ce mot ("documentaire") que va s'effectuer l'ancrage, l'accrochage avec le "visionnement de films vidéo". Ceux-ci apparaissent comme des "documents de travail", c'est à dire presque comme des équivalents du livre, et dans une vision traditionnelle de la bibliothèque comme lieu de travail et de culture, le film documentaire occupe la première place (après l'imprimé) dans l'ordre des choses sérieuses, par opposition aux diapositives (qui évoquent les vacances), aux expositions (qui évoquent ou les Foires-expositions, ou une activité culturelle réservée aux Musées), aux disques (qui évoquent le délasserment, la danse, etc..).

L'apprentissage des langues étrangères a été repoussé en 7e position : il s'agit pourtant d'une activité sérieuse et studieuse. Mais les mêmes a-priori ont joué en ce cas que lorsqu'on évoquait les expositions. Les activités culturelles sont compartimentées : les expositions sont le fait des Musées, l'apprentissage d'une langue relève du système scolaire ou universitaire, les laboratoires n'ont donc pas leur place dans les bibliothèques mais dans les universités.

Le mot "disques", quant à lui évoque spontanément le terme "discothèque". Bibliothèque, discothèque, là encore l'esprit classificateur introduit, a-priori, une dichotomie. Cet éclatement est renforcé par l'aspect insolite de la pratique proposée : audition et non prêt (comme dans les bibliothèques municipales). Le prêt rassure : il s'applique aussi bien au livre qu'au disque. Mais l'audition sur place suppose une aptitude et une disponibilité différentes. Elle évoque en outre l'audition de disques dans les grands magasins. Encore une fois, l'individu cherche à échapper aux confusions conceptuelles.

La participation aux débats, enfin, implique un esprit d'ouverture qui rompt, au premier abord avec un individualisme dont le français s'est fait une spécialité nationale. Elle suppose un effort. En outre le terme "débat" évoque des souvenirs d'empoignade politique. Il est vraisemblable qu'il n'a pas été compris dans son véritable sens puisque certains visiteurs ont placé sous la rubrique "autres" des "rencontres avec les auteurs".

Ce classement laisse en outre apercevoir un autre a-priori sur la notion de bibliothèque. Sont rejetées à la fin de la liste toutes les activités impliquant un effort, une participation active ou collective (apprentissage, visite, participation). Vient en tête au contraire la lecture, qui apparaît simplement comme acte individuel de réception du message imprimé. L'ordre des activités choisies fait donc passer de la "passivité" (au moins apparente) individuelle, à l'activité collective.

L'ensemble des réponses proposées esquisse donc un stéréotype de la bibliothèque, définie comme un lieu :

- réservé avant tout à la lecture,
- destiné principalement au travail, ou à un studieux perfectionnement culturel,
- spécifiquement limité dans le champ de ses compétences (la bibliothèque ne doit être confondue ni avec le système scolaire ou universitaire, ni avec les Musées, ni avec...les grands magasins)
- marqué par une activité individuelle de réception plus que par une participation à une activité collective.

22. La notion de "media audio-visuels".

Les conclusions apportées par les réponses à la question 32 constituent en quelque sorte le corollaire du précédent a-priori. L'ordre de classement, par fréquence de citation, des médias évoqués, repose, au terme de l'analyse, sur trois jugements intuitifs :

- f | -dans le concept d'audio-visuel, le "visuel" a plus d'importance et de prégnance que l'audio, l'image est plus frappante que le son; c'est elle qui donne au moyen audio-visuel sa véritable qualité de medium.
- o | -dans l'ordre du visuel, l'image mouvante et sonore (télévision, film) définit mieux la condition "audio-visuelle" que l'image fixe ou statique (diapositives, micros supports).
- o | - plus le moyen audio-visuel touche un large public, et plus il est spontanément évoqué comme le principal moyen audio-visuel (très large public de la télévision, large public des films, assistance restreinte et familiale des diapositives, assistance "scolaire" des labos de langues, audition quasi-privée de disques, consultation individuelle de micro-supports)

La superposition de ces trois opinions intuitives a généré le classement des différents média A.V. Il convient de noter que les micro-supports n'apparaissent pas spontanément comme des moyens audio-visuels. Ils sont assez souvent considérés comme de simples substituts du livre. En outre, les réponses figurant sous la rubrique "autre" sont le fait d'étudiants ou de spécialistes de l'audio-visuel qui voient en celui-ci avant tout un instrument de travail et un support d'activité professionnelle.

Il est donc clair que la télévision -considérée non pas au sens technique d'appareil à tube cathodique reproducteur d'images et de son, mais au sens de "télévision nationale", d'émissions de télévision - représente le principal moyen audio-visuel connu du public. Cette antéposition de la télévision dans l'ensemble de la chaîne audio-visuelle aide à mieux comprendre et mieux interpréter les réponses fournies aux trois questions suivantes.

23. Civilisation du livre et/ou civilisation de l'audio-visuel ?

?

Les résultats figurant en 33,34 et 35 paraissent d'une exemplaire cohérence et semblent imposer un définitif démenti aux oppositions Mac Luhanesques de l'imprimé et de l'audio-visuel. Les visiteurs de l'exposition, ne considèrent-ils pas, en effet, à la quasi-unanimité, que les deux types de communication sont complémentaires et non opposés ou concurrents ? N'utilisent-ils pas, dans 40,94 % des cas pour l'audio-visuel, et dans 70,07 % des cas pour le livre, ces deux moyens aussi bien pour leur travail ou leur perfectionnement que pour leurs loisirs ?

On note toutefois que, dans tous les cas où il y a eu choix entre l'un ou l'autre usage, l'audio-visuel apparaît plus destiné à occuper les loisirs (29,92 contre 26,77 %), et le livre plus apte à servir dans le travail, l'étude ou le perfectionnement (15,74 contre 11,81 %). C'est là le premier indice d'un jugement que les questions suivantes vont confirmer. En particulier le test de vocabulaire de la question 36 va clairement démontrer que s'il y a complémentarité, il n'y a pas prolongement, mise à niveau, plain-pied culturel entre le livre et l'audio-visuel. Une opposition se fait jour :

<p>et //</p>	<p>Livre : culture sérieuse profondeur étude, travail</p>	<p>/</p>	<p>Audio-visuel : culture nonchalante aspect superficiel distraction.</p>
--------------	---	----------	---

++

Lorsque le public évoque une complémentarité, il s'agit donc en fait pour lui de signifier qu'aucune relation de substitution ne peut exister entre l'un et l'autre. A la limite, on pourrait dire que leur complémentarité est horaire ou temporelle : sur les douze heures de veille de la journée, l'imprimé prend place pendant les 8h de travail, et l'audio-visuel (télévision, films en particulier) vient, complémentairement occuper les heures suivantes. Par un jeu de réponses biaisées, on sacralise l'audio-visuel pour en faire un outil de culture (culture télévisuelle, culture filmique), mais en laissant apercevoir, surtout chez les catégories intellectuelles ou les classes supérieures, que cette culture ne saurait avoir la même portée ni la même nature que la culture fondamentale dispensée par le livre. Ainsi les moyens audio-visuels sont complémentaires de la culture livresque, mais, pour ce public à relativement forte compétence culturelle, la réciproque n'est pas vraie. L'audio-visuel est le complément du livre comme un digestif est le complément d'un bon repas.

La question 35, qui propose un choix exclusif, offre des résultats qui peuvent surprendre : plus de 48 % des interrogés marquent leur préférence pour le moyen audio-visuel, contre 33,85 % seulement pour le livre, dans le cas d'une information identique. Cette tendance est plus nette chez les classes populaires que dans les catégories intellectuelles ou les classes supérieures. Quoi qu'il en soit, les données numériques de l'échantillon considéré permettent de conclure rapidement qu'une fraction non négligeable des catégories intellectuelles ou des

-
1. Les classes cultivées se trouvent en fait prises à une sorte de "piège intellectuel". En effet, puisqu'elles reconnaissent la télévision comme la synthèse et le symbole des communications audio-visuelles, elles doivent faire un choix : ou bien elles admettent que le livre est destiné au travail et à l'étude et l'audio-visuel aux loisirs. En ce cas elles s'avouent elles-mêmes comme spectatrices de la télévision, et membres à part entière de "la France de Guy Lux" (cf. Pratique culturelles des français, données quantitatives, secrétariat d'état à la culture, 1974). Si en revanche, elles donnent pour destination aux livres les loisirs, elles le désacralisent, et le font choir de son piedestal de champion de la culture. Il leur faut donc donner à la fois les deux réponses, faire des moyens audio-visuels (télévision) un instrument de culture, mais en conservant l'arrière pensée que cette culture reste d'une nature différente et inférieure.

classes supérieures a fixé son choix sur le moyen de communication audio-visuel. En fait, il convient d'apercevoir que les exemples proposés par le questionnaire, en faisant appel à la culture littéraire classique (pièces de théâtre) et à la culture artistique (reproductions picturales), légitimaient en quelque sorte ce choix. Ils donnaient bonne conscience à ceux qui le prônaient, l'image vulgaire et peu recommandable de la "télévision" se trouvant par bonheur "évacuée".

Seuls, 11,81 % des intéressés proposent d'utiliser conjointement les deux moyens de communication: chiffre bien éloigné de celui des partisans de la "complémentarité" proclamée précédemment. Cet écart rejoint une observation déjà faite dans la bibliothèque : le public français, même lorsqu'il appartient aux classes intellectuelles et cultivées, semble éprouver des difficultés à concevoir, pour un objet identique, l'idée de "documentation multi-média", et à réunir ou assimiler une telle documentation, alors même que les moyens lui en sont donnés à la BPI. Complémentarité ne signifie donc ni substitution, ni utilisation conjointe.

Nous percevons ainsi, à travers ces réponses, les contradictions internes auxquelles se heurtent des utilisateurs qui ont du mal à "stabiliser" leurs conceptions de l'audiovisuel, à définir leur attitude face à lui et à assumer cette attitude face aux autres. Pris entre la culpabilité d'un intérêt léger et vulgaire pour des média symbolisés par la télévision, et la crainte d'une réaction archaïsante et traditionaliste, qui laisserait échapper la culture du siècle, le public -intellectuel en particulier- hésite.

24. La séduction et la profondeur.

Le test "projectif" de vocabulaire, dont les résultats figurent ci-dessus au § 37, est probablement le plus révélateur des arrière-pensées des visiteurs. La phrase incomplète qui leur était proposée les invitait à marquer les différences entre le livre (considéré comme une unité et comme un système total) et l'audio-visuel (considéré lui aussi comme une réalité globale). Très rares sont les interrogés qui ont refusé de répondre parce qu'ils estimaient que ni l'un ni l'autre ne pouvaient être considérés comme des entités totales et homogènes. Les refus de réponse sont en général motivés par l'idée toujours confuse de complémentarité, traduite, en la circonstance, en similarité : entre livre et audio-visuel pas de plus ni de moins. Ils sont inséparables dans leur fonctionnement et identiques dans leur destination.

Si l'on s'en tient aux mots proposés le plus fréquemment dans chaque cas pour compléter la phrase, on voit apparaître, de façon récurrente, une opposition majeure :

Livres	/	M. Audiovisuels
-profonds	/	-superficiels
-complets	/	-partiels
-ennuyeux, ardu	/	-séduisants, vivants
-culture sérieuse/		-culture nonchalante
-élite cultivée /		-public de masse.

Cette opposition majeure en recouvre plusieurs autres :

Livres	/	M. Audiovisuels
-difficiles d'accès	/	-accessibles à tous, aisément déchiffrés
-commodes, économiques	/	-lourds, chers, peu maniables
-traditionalisme	/	-modernisme
-adhésion personnelle, / participation de l'imagination		-attitudes de groupe, culture anonyme, passivité.

- temps de lecture, longueur, / rapidité.
perte de temps
- fatigue / distraction, repos, relaxation.
- public large et éclectique / public techniquement initié.

Ces oppositions appellent un certain nombre de remarques :

refaire l'analyse par CSP, et non globalisée!

-241: Le procès, l'objet, et le sujet.

Les termes employés par les visiteurs, comme nous l'avons déjà signalé, tendent à décentrer le problème essentiel de la communication, de ses processus et de ses fonctionnements, soit sur des aspects matériels, soit sur des aspects humains idéologiquement préjugés.

Dans le premier cas, on observe un déplacement -favorable au livre- du processus de communication à l'objet lui-même, à son usage économique ou pratique. Les livres sont plus "maniabiles", plus "faciles à consulter" ("dans son lit ou dans sa baignoire"...ajoute un visiteur humoriste), plus beaux, moins chers. Les moyens audio-visuels, s'ils sont plus modernes et plus rapides (?), sont plus coûteux, plus embarrassants, plus inesthétiques.

Dans le second cas, il y a passage non à l'objet, mais au sujet qui reçoit le message. On préjuge en ce cas (en dehors de toute information sérieuse sur la matière) de sa fatigue, de son ennui, de sa capacité à assimiler ou à mémoriser le message qui lui est transmis. Selon les capacités hypothétiques attribuées à ce lecteur ou à ce spectateur préconçu, chacun approuve ou condamne le moyen de communication mis en cause. Ce second type de déplacement, à la différence du premier, s'effectue en général au bénéfice de l'audio-visuel (moins ennuyeux, mieux assimilé) et au détriment du livre.

-242. La télévision : symbole de la séduction vulgaire.

L'ensemble des adjectifs proposés pour qualifier les moyens de communication audio-visuels prouve une fois fois encore que ceux-ci ont été confondus sous l'image unique de la télévision, ou du moins de la projection animée et sonore: "vivants", "frappants", "dynamiques", "accessibles", "chers", "moins faciles à transporter", destinés à un "public de masse", "descriptifs", etc...

Le caractère principal reconnu à ce médium qui synthétise l'ensemble de l'audio-visuel est la séduction et la vie. Mais gardons nous de considérer cette appréciation comme simplement élogieuse. Elle a son revers : cette séduction apparaît en effet comme un type vulgaire et peu élaboré d'effet. On peut qualifier cette séduction par les termes "expressifs, aguichants, agressifs, captivants, émouvants". Ces termes font resurgir la vieille opposition de l'éthos et du pathos; celui-là est le privilège des livres, celui-ci est l'instrument de séduction de l'audio-visuel.

à privilège de l'audio-visuel
privilège de réalité

-243. Le livre : le mythe de la profondeur et le mythe de l'exhaustivité.

Face à l'audio-visuel, le livre est investi d'une fonction "civilisatrice" justifiée par les deux traits pertinents qui le déterminent : la profondeur et la largeur, ou pour être plus exact l'exhaustivité du savoir qu'il représente. Remarquons dès à présent qu'il y a assimilation de l'ensemble des objets portant le nom de "livres" à la classe unique des livres d'étude et de travail. Les romans légers, les bandes dessinées, les romans policiers, dont il est pourtant fait large consommation, sont "évacués" de la notion

|| même de "livre". Le livre d'étude, représentant unique de la classe des livres comme la télévision représentait la classe audio-visuelle, est donc apprécié pour sa profondeur, pour la somme de savoir et d'instruction que chaque livre représente, et pour l'étendue des connaissances que l'ensemble des livres écrits recouvre aujourd'hui. Ce sont là deux orientations d'un même mythe, celui du savoir total, qui inspire tant la publicité du livre par correspondance et des encyclopédies -qui, au demeurant ne sont jamais lues dans leur totalité-

-244. Livre et civilisation : une nouvelle querelle des anciens et des modernes.

Le "LIVRE", ainsi magnifié, représente avant tout la somme de son propre passé. Il est gros de tout l'héritage, de toute la mémoire du monde. Il est à la fois le pilier de la civilisation, qui s'est constituée autour de lui (civilisation de l'imprimé), et, semble-t-il, le seul instrument adapté à sa propre conservation. Autour du livre et de l'audio-visuel se développe en quelque sorte une nouvelle querelle des anciens et des modernes. Il en ressort, de l'avis général, que la culture livresque est "sans équivalent", "fondamentale", "irremplaçable". Si les moyens audio-visuels sont plus "modernes", ils ne peuvent cependant apporter rien de plus, rien que le livre n'ait déjà pu dire. Ils apportent seulement une manière plus vivante, plus attrayante de communiquer les messages. Pas de progrès par substitution.

non) substitution contrastée ?

-245. Idéologies.

|| Le caractère "studieux" du livre, et, au contraire, le caractère récréatif de l'audio-visuel, l'effort nécessaire à la lecture, mais le "fruit" et l'"instruction" qu'on peut retirer des bons livres : ce vocabulaire et ces concepts trahissent, dans leur simplicité autoritaire, le reflet d'une idéologie scolaire IIIe république, qui semble encore vivace chez les jeunes de moins de 30 ans. A la limite, cette idéologie respectueuse de la chose écrite, volontariste et fustigeant la "passivité" malsaine de l'audio-visuel, confine à l'instruction religieuse : la lecture apparaît comme un acte pénible, fatigant, ennuyeux, mais c'est précisément dans la mesure où cet effort est pénible qu'il est jugé "méritoire". La lecture est identifiée à une mortification destinée à obtenir une grâce. L'effort ici est admirable parceque "rare" et "recherché".

Idéologie scolaire et idéologie religieuse se rejoignent dans une idéologie plus proprement politique, fondée sur la hiérarchie des cultures et les vocations "charismatiques" des publics.

-246. Les tautologies et les vocations charismatiques.

Certaines réponses sont construites sous forme tautologiques : elles renvoient à leur point de départ : "les livres sont destinées à un public qui sait lire, qui aime lire, qui fait l'effort de lire", "les moyens audio-visuels touchent la mémoire visuelle, et sont destinés à un public sensible à l'image, un public pour qui l'audio-visuel est indispensable".

Ces tautologies, ces évidences doivent-elles être passées sous silence et ne méritent-elles aucune considération ? Ce n'est pas sûr. Elles sont le signe d'une division originelle de l'univers en deux catégories de publics, tournés par vocation vers une culture différente : les personnes qui ont le "don" de la lecture et celles qui ont le "don" de voir. On pressent ici une tentative de récupération par les classes cultivées de la vieille idéologie charismatique du Don, qui occulte la part revenant à l'éducation et à la famille dans la constitution des codes culturels (voir P. Bourdieu, J.C. Passeron, Les héritiers, les étudiants et la culture, Paris, éd. de Minuit, 1964). Cette culture privilégiée se heurte aujourd'hui aux moyens audiovisuels que l'"héritage" ne permet pas d'assimiler ou de contrôler. Aussi

explique-t-on cette défaillance en admettant qu'il puisse exister un autre "don" : celui de "voir", celui de percevoir, et d'assimiler les messages transmis par les moyens de communication audio-visuels. Mais on sous-entend, assez souvent, que ce "don" n'approche pas, en "substance culturelle", le don de la lecture. Il tient plus du "coup d'oeil", du "truc" ("knack") que du charisme véritable. Il justifie toutefois fort à propos l'imperméabilité de certaines classes cultivées à ce type de communication.

-247. La double opposition des publics.

Cette idéologie charismatique se trouve confirmée par un autre chiffre significatif : fort peu nombreux (moins de 4 %) sont en effet les interrogés qui estiment que le livre et l'audio-visuel peuvent toucher le même public. En dehors de ces réponses marginales, public du livre et public de l'audio-visuel sont fortement opposés. Paradoxalement toutefois, cette opposition se dédouble en deux directions qui semblent contradictoires :

	Livres		Moyens audio-visuels
-Opposition majeure	Public restreint et cultivé.	/	Public de masse et populaire
-Opposition seconde	Public large et éclectique	/	Public initié, averti, restreint

L'opposition majeure ne pose pas de problèmes : elle répond à l'a-priori intellectuel déjà évoqué, et à l'antithèse Livres d'étude / Télévision. La seconde opposition est le signe d'une attitude plus ambiguë. Il s'agit en fait, dans ce cas, de récupérer l'idéologie élitiste de la culture traditionnelle pour l'appliquer au domaine de l'audio-visuel. Ce n'est pas un hasard si cette réponse a principalement été faite par des jeunes -très sensibles à l'audio-visuel- ou par des représentants des classes populaires. Ce public ne connaît de la culture que ses aspects élitaires, qui parfois justifient qu'il s'en trouve exclu. Culture et élite sont synonymes. Pour justifier le choix qu'il effectue des moyens audio-visuels contre le livre, et pour que ce choix apparaisse fondé "en culture", il lui faudra inventer, sur d'autres bases et sur d'autres critères, une élite dans laquelle il s'intégrera. Cette élite sera celle des "initiés techniquement" (à la photographie, à la Hi-Fi, au cinéma, etc..).

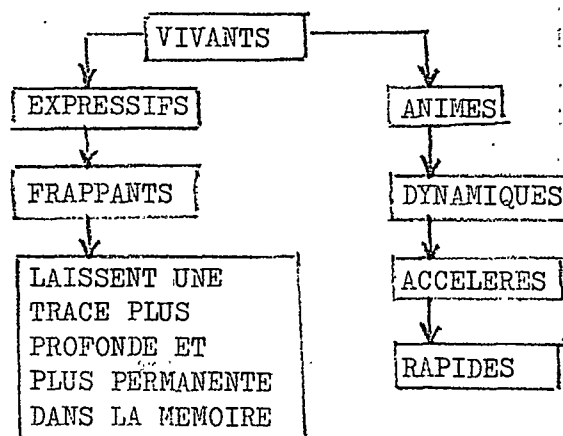
Dans certains cas, la même réponse a pu être proposée par des tenants de la culture écrite (hyper-intellectuels ou au contraire autodidactes et fortement attachés à la seule forme de culture qu'ils ont acquise) : ils souhaitaient ainsi proclamer l'universalité (rassurante) de l'accès au livre, et leur totale imperméabilité aux communications audio-visuelles. Celles-ci du coup apparaissent réservées à un petit noyau de techniciens et de gens de métier, qui vivent en marge des voies royales de la culture.

Dans les deux cas, on attribue à une initiation qui reste mystérieuse, soit son appartenance à l'élite qu'elle définit, soit sa méconnaissance des codes qui permettent d'appréhender les messages audio-visuels. Pour les uns, cette initiation technique est la voie d'accès à une forme originale de culture, pour les autres, elle s'apparente à une "alchimie" peu recommandable et qui peut, sans problème, faire défaut à "l'honnête homme cultivé". Quoi qu'il en soit, le phénomène conserve tout son intérêt : les moyens audio-visuels, qui n'appartiennent pas à l'héritage culturel de la famille ou de l'école, se voient appliquer une idéologie élitiste directement dérivée de la culture écrite, et qui vient à propos, sous deux aspects différents, rassurer et "légitimer" une fraction non négligeable du public.

-25. Les "facilités" de l'audio-visuel.

A considérer les résultats figurant aux §§ 38 et 39, il apparaît que les moyens audio-visuels entretiennent avant tout dans le public l'illusion de la facilité : facilité de mémorisation, facilité d'accès, facilité de fonctionnement. Les "obstacles matériels ou psychologiques" à la réception audio-visuelle semblent être moindres que ceux qui s'attachent à la lecture.

Bien que le public interrogé soit, comme nous l'avons vu, largement marqué par la culture écrite, 43,40 % des visiteurs estiment que le message audio-visuel est plus rémanent dans la mémoire que le message imprimé (41,13 %). Cette appréciation est en réalité contraire aux observations effectuées par les psycho-physiologues sur la permanence relative des différents types de mémoire. On pressent ici l'existence d'une illusion qui va de pair avec celle de la "rapidité" plus grande des moyens audio-visuels, opposés à une lecture lente, à un déchiffrement ardu de l'imprimé. A partir de la notion centrale de "vivants" qui caractérise, selon le public, les moyens audio-visuels, on peut voir comment, par un glissement progressif de vocabulaire, se sont constituées ces deux illusions :



Cette facilité -illusoire en fait- est d'ailleurs parfois condamnée par une fraction cultivée du public, qui procède par induction moralisatrice de l'objet au sujet. La facilité, la prégnance, la rapidité des moyens audio-visuels encouragent une "baisse du niveau" culturel des spectateurs, et une attitude de non-chalance et de passivité.

Si les obstacles psychologiques sont faibles, restent donc les obstacles matériels : les difficultés aperçues restent très limitées. L'analyse des réponses nous ramène à ce public particulier évoqué plus haut (personnes âgées, + jeunes femmes) pour lequel la technique demeure une pratique mystérieuse réservée à de rares initiés. On notera que plus l'appareil est sophistiqué et plus les difficultés éprouvées sont grandes : le lecteur-reproducteur de microfilms désoriente plus que le projecteur de diapositives. Celui-ci, à son tour est plus difficile d'accès que le lecteur de micro-fiches. On remarquera cependant que les projecteurs de diapositives ont plus attiré des reproches sur leur mode de présentation au public que sur leur fonctionnement propre. Dans tous les cas, la présence d'un mode d'emploi bref et explicite semble souhaitable, voire nécessaire.

-26. L'audio-visuel dans les bibliothèques : des attentes ambiguës.

L'ultime question ramenait le public dans le monde des bibliothèques. Les interrogés étaient invités à révéler ce qu'ils attendaient personnellement des différents "media" audio-visuels dans une bibliothèque - telle que la BPI.

-261. Les sans-espoir.

Première constatation frappante : l'une des réponses récurrentes est : "rien" ou "pas grand chose". Cette réponse s'accorde aisément aux observations précédentes. Une fraction du public cultivé, qui fréquente habituellement des bibliothèques (municipales ou universitaires) où ces moyens audio-visuels ne figurent pas, a pris l'habitude d'une bipartition élémentaire :

BIBLIOTHEQUES	/	CHEZ SOI
Consultation ou emprunt de livres .		Moyens Audio-visuels (télévision, diapos, disques).

Si même ils sont favorables aux moyens de communication audio-visuels, ils n'en aperçoivent pas la finalité dans une bibliothèque. De besoins satisfaits chez eux, en privé, ils ne parviennent pas à extrapoler les satisfactions qu'ils pourraient trouver dans une bibliothèque parfaitement équipée en matériel audio-visuel. Ces visiteurs utiliseront donc la BPI comme une bibliothèque traditionnelle de consultation de livres. Phénomène confirmé par les observations effectuées sur le public de la BPI pendant deux mois : la fusion s'opère encore difficilement entre lecteurs de livres et "consommateurs" d'audiovisuel.

-262. Les chimériques.

A l'opposé, on trouve une conception dont les tenants se recrutent le plus souvent par mi les classes populaires. Elle se caractérise par :

- un idéalisme chimérique reposant sur la notion confuse de "vision du monde" et de "communication universelle".
- l'idée de performance : les moyens audio-visuels sont des instruments qui offrent "plus", quoiqu'on ne puisse jamais savoir avec précision par rapport à quelle référence ce "plus" se trouve défini. Ainsi les vidéo-cassettes vont-elles apporter une "vision plus précise", les diapositives "une vision plus ample sur le monde", les micro-fiches "une vision plus ramassée, plus rapide et plus synthétique", les laboratoires de langues une "possibilité de communiquer plus largement" (avec qui ?)

L'imprécision, le vague de ces formules trahissent chez leurs auteurs une attitude assez semblable à celle du paysan du début du siècle devant l'explorateur : mélange de crainte, d'admiration, de respect et d'espoir pour ce qui leur est montré, sans conscience claire de l'utilisation qu'ils peuvent en faire.

-263. Les "récupérateurs".

- Qu'attendez-vous des disques dans une bibliothèque ? -"Des pièces de théâtre, de l'opéra, de l'art lyrique".
- Des vidéocassettes ? -"Des enregistrements de théâtre, de danse, d'opéra, d'art lyrique, de concerts célèbres, des documentaires"
- Des diapositives ? -"Des reproductions d'art, des photos de voyages".
- Des laboratoires de langues ? -"Des langues pour les minorités culturelles"
- Des micro-fiches et micro-films ? -Des reproductions de livres".

Dans toutes ces réponses, le médium se trouve transi immédiatement vers le terme de la communication, vers ce qui fait l'objet de celle-ci. Les interrogés refusent d'envisager l'utilisation, la fonction, le fonctionnement de tel type de moyen audio-visuel dans une bibliothèque. Ils ramènent l'inconnu au

connu. Le connu, ce sont les pièces du théâtre classique, le concert, le ballet, les tableaux, les langues apprises, et même, en fin de compte, ... les livres : tous ces biens culturels que l'école, l'université, les traditions familiales permettent d'appréhender avec clarté. La notion même d'audio-visuel est évacuée. Le privilège culturel rétabli. Les instruments audio-visuels techniquement mystérieux et obscurs s'effacent pour laisser la place à l'identifiable, au nommable : l'Eglise d'Auvers, par Van Gogh, Le Lac des Cygnes dansé par Nouriev, le Tartuffe de Molière interprété par Louis Jouvet. Les classes cultivées opèrent ici, de façon significative, la récupération dans le filet des concepts classiques de pratiques culturelles qui leur échappent en grande partie.

-264. Le souci de l'inédit.

Quel que soit le médium considéré, un souci semble commun à un bon nombre de visiteurs de l'exposition : l'audio-visuel dans une bibliothèque doit avoir une fonction novatrice et originale, un rôle créateur qui doit aboutir à la constitution d'un fonds inédit propre à la bibliothèque. Cette suggestion semble tout particulièrement vraie pour les disques ("documents originaux", "voix d'auteurs ou de personnages célèbres enregistrés", "oeuvres inconnues"), pour les vidéo-cassettes (des "documents historiques originaux", "type Mai 1968"), pour les diapositives ("reproductions d'oeuvres d'art inaccessibles en France"). Ainsi, pour toute cette catégorie de public qui juge que l'audio-visuel est directement accessible chez soi, le rôle de la bibliothèque est d'apporter un "supplément" original, en particulier en fournissant des documents introuvables par ailleurs ou réalisés par ses propres soins. Bien que cette opinion demeure trop partielle et ne souligne pas suffisamment les usages que peut avoir l'audio-visuel dans une bibliothèque, elle indique cependant une voie intéressante. On notera qu'elle correspond à un projet conçu depuis quelque temps par le service audio-visuel de la bibliothèque.

-265. Disques et audio-visuel : la distraction et le travail.

Pour qui considère les notions les plus fréquemment avancées pour répondre à la question posée, un clivage apparaît nettement entre les disques d'une part, et le reste des moyens audio-visuels d'autre part. Les premiers semblent, par nature, destinés à la détente, à la relaxation, aux loisirs. Les seconds au contraire apportent information et connaissance. Ils sont admis comme instruments de travail.

Le disque -et son substitut la cassette- sont des media qui, depuis longtemps se sont installés dans la vie de tous les jours. Chacun a pris l'habitude d'écouter, chez lui, des disques ou des cassettes. En outre, la pratique généralisée du prêt de disques (dans les bibliothèques d'entreprise, et dans les bibliothèques municipales) renforce cette idée fondamentale : le disque est destiné à être écouté chez soi. Il y a une nette césure entre la vie professionnelle, l'étude, le travail de la journée, et ces "auditions musicales" du soir. Prêté par les bibliothèques au même titre que des romans roses ou des romans policiers, le disque paraît avoir la même fonction que ceux-ci : fonction de détente, de relaxation oisive. On retrouve ici le vieux concept de la musique qui "adoucit", qui "détend" : 8,82 % seulement des interrogés estiment que le disque ou la cassette peuvent être utilisés, pour l'acquisition d'une culture musicologique, comme un instrument de travail ou de perfectionnement. Bien que, dans les conditions offertes par la BPI, l'écoute sur place soit substituée au prêt, le public ne semble pas en mesure de détacher le disque de cette fonction de "détente" institutionnellement reconnue. L'audition de disques en bibliothèque aura pour but de permettre aux

utilisateurs de suivre à moindres frais l'actualité du disque, et de sélectionner avant achat les oeuvres ou les interprétations qui les ont plus particulièrement séduits. Notons que cet usage correspond étroitement au projet de la Salle d'actualité de la BPI, mais moins directement à celui des postes d'écoute de la classe 78.

Cette sorte d'incapacité à considérer le disque comme un instrument d'information et de connaissance au même titre que les autres moyens audio-visuels explique sans aucun doute le rôle subalterne qu'on lui attribue dans une bibliothèque considérée avant tout comme un lieu d'étude et de travail (voir supra § 21).

Tous les autres media audio-visuels apparaissent au contraire comme des instruments de "formation et d'information", de "culture" et de "connaissance", de "travail et d'étude". Dans une visée pédagogique, le visuel semble donc l'emporter sur "l'audio". En outre, l'usage de tels moyens ne constitue pas un préalable à l'achat, mais un substitut et une dispense de l'achat, soit parce que les documents visionnés sont introuvables ailleurs, soit parce que le coût de ces documents et des appareils est trop élevé. L'auditeur de disques dans une bibliothèque est donc un acheteur en puissance. L'utilisateur des autres moyens audio-visuels ne l'est pas.

-266. Les langues : perfectionnement ou apprentissage?

Les tableaux de résultats figurant ci-dessus en 405 appellent une dernière remarque. Une médiathèque de langues, dans une bibliothèque, apparaît plus comme un lieu de perfectionnement de langues déjà connues, que d'apprentissage de langues nouvelles. Une fois encore, les concepts hérités d'une école ou d'une université où les moyens audio-visuels n'avaient pas encore conquis droit de cité se profilent derrière ces réponses. Les livres et le cours -éventuellement complétés par un voyage à l'étranger- restent les piliers de l'enseignement de la langue. En dehors d'eux, point de salut. Une phrase de l'un des visiteurs est significative à cet égard : "Une langue ne s'apprend pas à la sauvette". Une nouvelle fois, l'outil audio-visuel vient s'ajouter à une pratique sans se substituer à elle. Son rôle se bornera à développer et à améliorer la conversation et l'accent.

-0-0-0-0-0-

CONCLUSION.

Il faudrait, en concluant, évoquer encore toutes les erreurs et la somme de méconnaissance des moyens audio-visuels que ces réponses reflètent (oeuvres d'artistes sur micro-fiches, documentaires sur micro-films, etc...). On reste frappé, en fin de compte, par le nombre des a-priori culturels qui marquent, dans des directions diverses, toutes les catégories sociales. On perçoit chez ce public la conscience plus ou moins nette d'un dénuement conceptuel devant l'audio-visuel, d'un embarras à le penser comme une totalité mais d'une incapacité à y tracer des zones ou des frontières repérables. On entrevoit les tentatives qu'il effectue pour récupérer ce "monstre" dans le champ du connu. On demeure surpris par la confusion entretenue entre des principes scolaires, des idées morales, et une juste appréciation des moyens mis à sa disposition. C'est contre ces préjugés, cette confusion, cet embarras qu'il faudra lutter, c'est cet intérêt mêlé parfois d'incrédulité qu'il faudra canaliser, si l'on veut que l'audio-visuel prenne dans une bibliothèque son véritable sens et rende l'étendue des services qu'on est en droit d'attendre de lui.



RAPPORT.

REDACTEUR : A.-M. BASSY

DESTINATAIRES: -M. Groshens
-M. Fillet

-Chefs de services BPI.

DATE : 13/12/77

OBJET : Analyse du dépouillement automatisé des questionnaires d'enquête retournés à la BPI entre le 15 Juin et le 15 aout 1977.

2/5°
Ce rapport prend pour base l'ensemble des statistiques résultant d'une enquête sous forme de questionnaires auto-administrés, diffusés à 5 000 exemplaires dans la bibliothèque (2e étage), tous les jours, pendant la période allant du 15 Juin au 15 aout 1977.

1314 questionnaires valides ont été retournés par les lecteurs de la bibliothèque. Le questionnaire comportait 34 questions. 134 tris croisés ont été opérés sur les réponses fournies. Tris à plat et tris croisés permettent de dessiner de façon aisément cernable un profil du public de la BPI et de son comportement.

16 + || Il convient cependant de noter dès à présent les dates tout à fait particulières auxquelles cette enquête a eu lieu : il s'agit de la fin de l'année universitaire, et d'une large partie des vacances scolaires. En revanche, il convient de ne pas oublier que le public aperçu à travers cette enquête est principalement le public qui travaille dans la bibliothèque, qui y séjourne au moins un certain temps et s'intéresse aux "objets culturels" qui lui sont proposés. La masse des "visiteurs" échappe dans une large mesure aux mailles d'une enquête de ce type. Il convient donc de considérer les résultats avancés ici avec toute la prudence nécessaire. Il demeure cependant que les tendances des évolutions sont significatives, comme la comparaison entre ces résultats et ceux qui avaient été obtenus, selon le même procédé, au mois de Mars 1977.

---ooOoo---

-§ 1. STRUCTURE DE L'ECHANTILLON.

11. Sexe.

L'échantillon étudié se répartit de façon presque égale entre le sexe masculin (50,38 %) et le sexe féminin (49,47 %).

La ventilation des sexes en fonction des catégories socio-professionnelles révèle en revanche dans certains cas des déséquilibres significatifs pour l'interprétation ultérieure d'autres résultats.

On ne s'étonnera guère sans doute que les agriculteurs (100 %), les ouvriers (85 %) les professions libérales et cadres supérieurs (75,51 %) soient principalement des représentants du sexe masculin, et les "sans profession" (79,41 %) des représentants du sexe féminin.

Mais il est intéressant de constater :

10 - que les retraités sont à 66,67 % du sexe masculin. Ce phénomène est peut-être assez aisément explicable. Les femmes âgées qui fréquentent la bibliothèque, ou bien répondent rarement au questionnaire, ou bien se classent dans la catégorie des "sans profession". Les retraités répondant au questionnaire sont donc en général des couples de retraités. En ce cas, c'est généralement "l'homme" qui se charge de la réponse.

- que les cadres moyens (67,78 %), le personnel de service (75 %), les demandeurs d'emplois (64,81 %) sont en large majorité des hommes.
 - que les employés (62,61 %) et les artisans (60 %) en revanche sont pour la plupart du sexe féminin. A un moindre degré, les scolaires (57,52 %) et l'ensemble des personnels à vocation culturelle (enseignants, chercheurs, bibliothécaires, documentalistes, conservateurs de musée, etc...) (54,29 %) sont eux aussi principalement représentés par des personnes du sexe féminin.
- Les étudiants seuls se répartissent de façon équilibrée.

On peut remarquer au vu de ces statistiques que chaque sexe représente une hiérarchie, une échelle de valeurs différente.

hypothèse Les hommes représentent la hiérarchie des valeurs économiques (du travail au capital, de l'ouvrier au patron). Les femmes représentent la hiérarchie des valeurs intellectuelles (de la tâche technique "non-intellectuelle" de l'employée, aux activités proprement intellectuelles des personnels à vocation culturelle). Les pôles extrêmes, le moins et le plus, sont donc dans chaque cas bien différents. Cette distinction, ce clivage peut pour certaines questions avoir une réelle rentabilité heuristique.

12. Age.

Plus de la majorité de l'échantillon (54,79 %) se trouve situé dans la tranche d'âge 18-30 ans. Ce chiffre est en nette augmentation par rapport au chiffre du mois de Mars (44,79 %). Il traduit une tendance au "rajeunissement" de la fréquentation totale de la BPI, puisque les classes d'âge 30-60 ans et + de 60 ans sont respectivement passées de 27,69 % en Mars à 21,23 % ici, et de 4,62 % à 3,65 %. C'est donc plus particulièrement la tranche d'âge 30-60 (c'est à dire celle des adultes engagés dans la vie professionnelle) qui connaît la chute la plus significative. Le public des moins de 18 ans reste en revanche relativement stable.

On remarquera que les ouvriers qui fréquentent la BPI (85 %) et les demandeurs d'emploi (57,41 %) sont avant tout des jeunes de moins de trente ans.

Le profil des demandeurs d'emploi sera ultérieurement précisé (voir plus bas "niveau de diplôme")

13. Nationalité

? Les étrangers représentent 12,48 % du total de l'échantillon. Ce chiffre est sensiblement plus élevé que ceux que nous avons relevés lors des précédentes enquêtes. Cette augmentation est en partie justifiable par les dates de l'enquête et l'influence des migrations touristiques de l'été. Mais cette interprétation est en partie démentie par les résultats obtenus à la question portant sur les lieux d'habitation (voir infra). Il convient de ne pas se dissimuler l'augmentation en chiffre absolu de cette fréquentation étrangère généralement d'une haute compétence culturelle. Ces étrangers sont en effet pour 46,34 % des étudiants, 12,80 % des enseignants, chercheurs ou personnel à vocation culturelle, et 11,89 % des scolaires. Il est probable qu'un grand nombre d'étrangers ont trouvé dans la BPI une bibliothèque répondant tout particulièrement à leurs besoins, et proche dans son fonctionnement des bibliothèques dont ils pouvaient avoir l'habitude dans leur pays.

14. Lieu d'habitation.

Plus de la majorité de l'échantillon (54,41 %) habite l'un des 20 arrondissements de Paris. Ce chiffre est en augmentation par rapport au chiffre du mois de Mars (46,67%) et semble indiquer, que, de plus en plus, la BPI recrute ses "habitues" dans la capitale (et même, on le verra par la suite, dans les six arrondissements du Centre). En revanche dans la composition même de l'échantillon, les "autres arrondissements" (7e à 20e) représentent exactement le double de la fréquentation en provenance des six arrondissements du Centre de Paris. La fréquentation du public résidant dans la couronne parisienne, en province et à l'étranger est en diminution. On remarque en particulier que la part

des personnes résidant à l'étranger est seulement de 4,64 %. La proportion des individus de nationalité étrangère étant de 12,48 %, il faut en déduire que 7,84 % des étrangers fréquentant la bibliothèque résident en France ou même à Paris (Cité universitaire, etc..)

15. Catégories socio-professionnelles.

La ventilation s'établit comme suit :

- Scolaires : 17,20 %
- Etudiants : 34,47 %
- Enseignants, chercheurs, prof. à voc. culturelle : 13,32 %
- - Prof. libérales, cadres sup. : 7,46 %
- - Cadres moyens : 6,85 %
- Employés, agents des collectivités : 8,75 %
- Patrons de l'industrie et du commerce : 0,53 %
- Artisans : 0,76 %
- - Ouvriers : 1,52 %
- - Personnel de service : 0,30 %
- agriculteurs, salariés agricoles : 0,23 %
- retraités : 2,97 %
- sans profession : 2,59 %
- demandeurs d'emploi : 4,11 %
- autres : 2,97 %
- non répondu : 0,53 %

comparé avec
 CSP à
 Paris
 Paris + R.P.
 France

L'ensemble "scolaires/étudiants/enseignants, chercheurs" n'a pratiquement subi aucune modification depuis le mois de Mars (64,99 % contre 64,29 %). En revanche la fin de l'année universitaire se manifeste par une légère diminution du nombre d'étudiants (34,47 % contre 37,76 %), mais cette diminution est compensée par l'augmentation de la part des scolaires (17,20 % au lieu de 14,74 %) et des enseignants, chercheurs, etc... (13,32 % au lieu de 11,79 %). Il conviendra d'examiner si aux mois de Septembre Octobre et Novembre cette tendance se trouve confirmée ou infirmée.

*par
 significatif*

Certaines catégories restent sensiblement stationnaires : Cadres moyens, patrons de l'industrie et du commerce, artisans, personnel de service.
 D'autres apparaissent en augmentation : les professions libérales et cadres supérieurs (7,46 % au lieu de 4,31 %), les ouvriers (1,52 % au lieu de 0 %), les demandeurs d'emplois (4,11 % au lieu de 3,41 %).
 Certaines sont en nette diminution : les employés (8,75 % au lieu de 10,07 %) et, probablement en raison des vacances, les retraités (2,97 % au lieu de 3,59 %) et les sans profession (2,59 % au lieu de 3,59 %)

Les faits marquants de l'évolution du public semblent donc être une certaine tendance à l'homogénéisation "intellectuelle" de celui-ci, la retombée progressive de l'effet "Beaubourg" et de son impact sur les couches modestes (Employés), et l'apparition en revanche de classes qui au départ avaient un peu "boudé" le Centre (ou avaient remis à plus tard leur visite en raison de l'affluence) : enseignants, chercheurs, personnel à vocation culturelle, cadres supérieurs, professions libérales.

En raison de la période choisie pour l'enquête, les variations journalières dans la composition du public sont moins nettes sans aucun doute que pendant les périodes scolaires et universitaires. On observe toutefois que les étudiants et les scolaires sont plus fortement représentés pendant la semaine que le Samedi et le Dimanche (minimum de présence des scolaires le Samedi, et minimum de présence des étudiants le Dimanche). Les professions libérales et cadres supérieurs sont en revanche, comme les patrons et comme les cadres moyens, proportionnellement plus importants dans le public du Dimanche. Les employés, les artisans, les ouvriers, le personnel de service fréquentent plus la bibliothèque le week-end que la semaine, mais ils sont principalement des lecteurs du Samedi. La participation des enseignants et des deman-

deurs d'emploi est plus forte le Samedi qu'en semaine, mais moins forte le Dimanche qu'en semaine.

16. Niveau de diplôme

France
16%

71,76 % de l'échantillon possèdent le baccalauréat ou un diplôme supérieur au baccalauréat (20,24 % la licence ou équivalent; 22,75 % un diplôme supérieur à la licence) Les sans diplôme, C.E.P., C.A.P., B.E.P.C./B.E.T., représentent respectivement 8,90 % 7,46 %, 3,35 % et 13,47 % de l'ensemble. On peut donc dire que le public de la bibliothèque présente un assez fort niveau de compétence culturelle. On relève en outre que la catégorie des "sans profession" correspond en général à des femmes qui possèdent le baccalauréat ou la licence, et que la catégorie des demandeurs d'emploi, qui, nous l'avons vu, sont en majorité des jeunes de moins de trente ans et du sexe masculin, ont le plus souvent une licence (31,48 %) ou même un diplôme supérieur à la licence (33,33 %) -très probablement une maîtrise. Les demandeurs d'emploi sont donc des "presque étudiants".

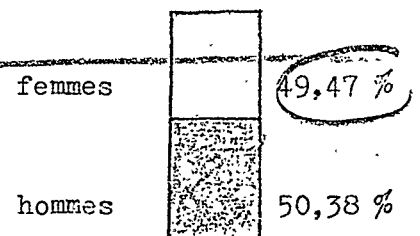
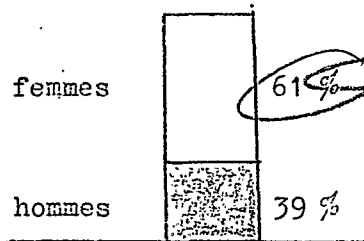
Pour conclure, nous donnons ici à titre de comparaison une série de diagrammes permettant de mesurer les écarts entre les principales ventilations indiquées ci-dessus, et celles qui résultent de l'enquête menée en 1973-1974 dans les bibliothèques municipales de la Ville de Paris.

Ville de Paris, 1973-1974

BPI, 1977

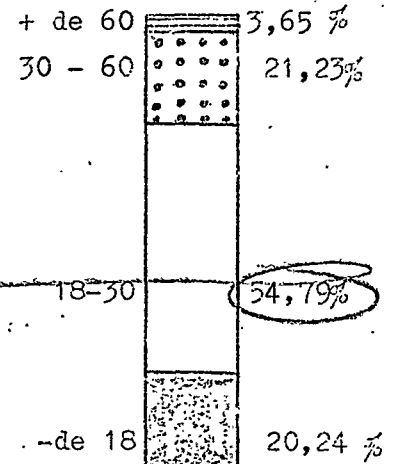
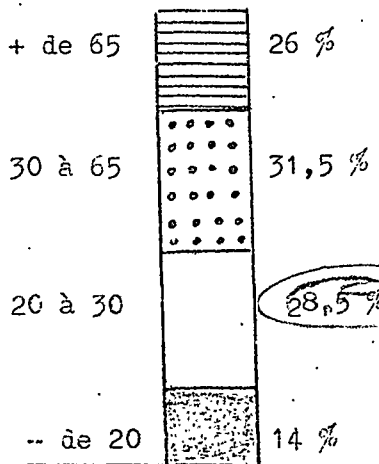
§1) Sexes

§1) Sexes



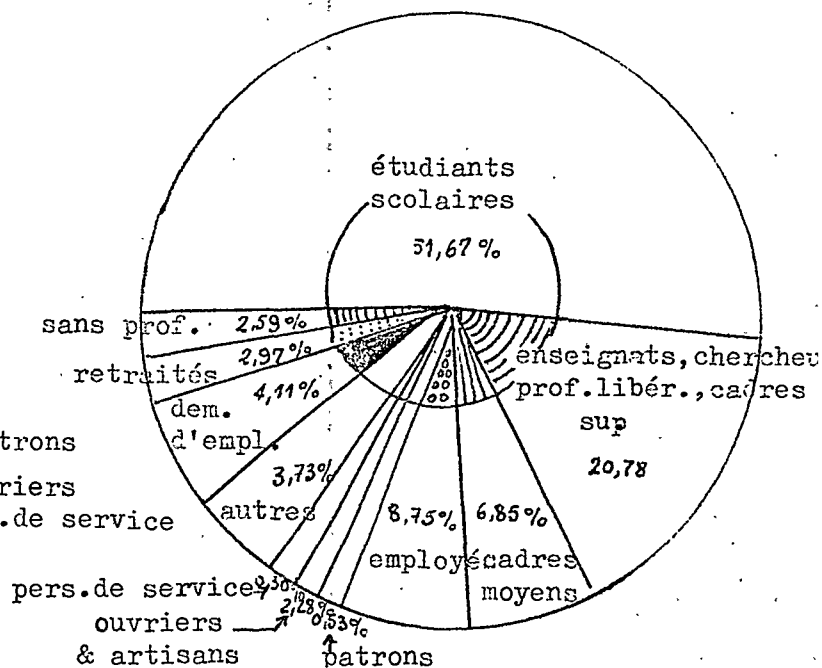
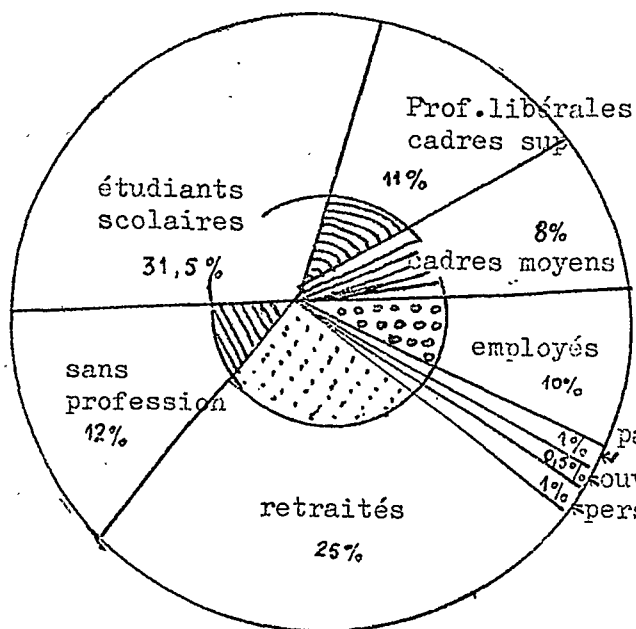
§2) Ages

§2) Ages



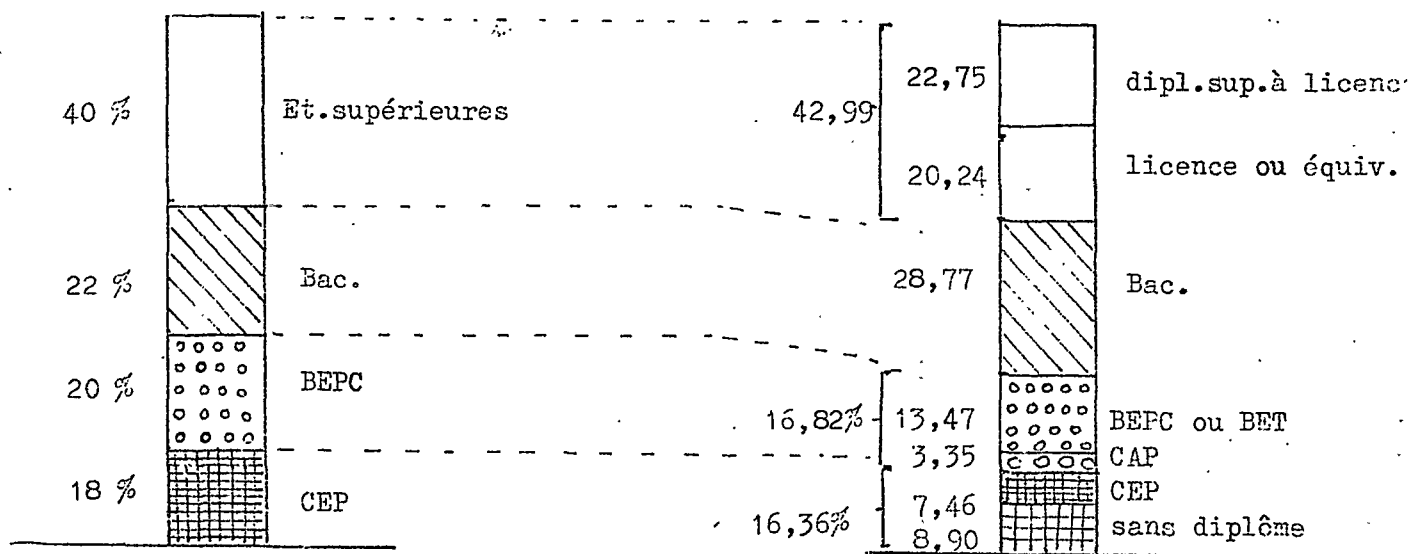
§3) Catégories socio-professionnelles

§3) Catégories socio-professionnelles



§4) Niveaux de diplôme

§ 4) Niveaux de diplôme



On observe des différences considérables entre les schémas parisiens et les schémas de la BPI. On remarque en particulier à la BPI :

- un équilibre plus grand des sexes
- un déséquilibre de la pyramide des âges au profit de la classe 18-30 ans.
- une sur-représentation des catégories intellectuelles (étudiants, scolaires, enseignants) et une sous-représentation des catégories de sans profession et de retraités.

En revanche on notera une similitude certaine dans la répartition des niveaux de diplômes.

-§ 2. LE PUBLIC ET LA BPI.-21. Première visite ou habitude ?

Plus de la majorité de l'échantillon (54,72 %) a dépassé le stade de la première visite et a pris l'habitude désormais de fréquenter la bibliothèque. Ce chiffre est sensiblement le même que celui du mois de Mars, mais compte tenu de la période considérée (renouvellement dû aux vacances) on peut, considérer le maintien de ce chiffre comme une augmentation voilée. La fin de l'année scolaire amène des lycéens en vacances et des enseignants qui, jusque là, avaient différé leur visite : c'est ce qui explique une répartition équilibrée dans ces catégories entre "première visite" et "habitude". Les étudiants comptent déjà une bonne majorité d'habitues (58,72 %). Mais c'est principalement dans les classes modestes ou non intellectuelles (employés, artisans, ouvriers, personnel de service) et chez les demandeurs d'emploi qu'on relève dès à présent les plus fortes proportions d'habitues. Ce phénomène s'explique aisément : les catégories modestes, lorsqu'elles visitent pour la première fois la BPI, hésitent à répondre à une enquête de ce type (plus qu'un scolaire ou un étudiant) parce qu'elles ne sont pas spécialement motivées par un intérêt particulier, et parfois parce qu'elles ne s'estiment pas "à leur place". En revanche, lorsque l'habitude du retour est prise, l'hésitation est levée. D'où la prépondérance des habitués dans ces catégories. Quant aux demandeurs d'emploi, on a très vite observé qu'ils avaient pris, dès l'origine, "leurs" habitudes de retour systématique à la BPI.

Le croisement entre les réponses fournies à cette question et le lieu d'habitation fait apparaître que les "premières visites" à la BPI sont principalement le fait des provinciaux et des étrangers ne résidant pas en France. Les habitués se recrutent principalement à Paris. La proportion d'habitues est plus importante pour les habitants des 6 arrondissements du Centre de Paris (76,59 % d'entre eux) que pour les habitants des autres arrondissements (61,18 %).

La quasi unanimité (95,28) se fait autour d'un commun désir de revenir à la bibliothèque de prochaines fois. On trouve chez les retraités (89,74 % de désirs de retour exprimés), chez les artisans (90 %) et chez les ouvriers (90 %) un peu moins d'enthousiasme que dans les autres catégories pour revenir à la BPI. On pourra voir par la suite que ce fait trouve son explication probablement dans les difficultés qu'ont éprouvées ces catégories à trouver ce qu'elles cherchaient, soit qu'elles manquaient d'habitude et de pratique des bibliothèques, soit qu'elles fussent déçues par l'insuffisance des fonds techniques et professionnels.

Il apparaît enfin, comme nous l'avions déjà remarqué dans un précédent rapport, que plus on vient à la BPI et plus on y revient. La proportion des usagers exprimant le souhait de revenir est moins fort chez ceux qui viennent pour la première fois (91,39 %) que chez ceux qui sont déjà venus plusieurs fois (93,75 %) et pour qui la fréquentation de la BPI est désormais une habitude acquise.

Il faudrait enfin pourvoir étudier, avec les bibliothèques de la Ville de Paris, les retombées (positives ou négatives) de ces habitudes nouvelles de fréquentation de la BPI, et de cet "entraînement" culturel : correspondent-ils à une hausse concomitante de la fréquentation des autres bibliothèques, ou bien la fréquentation de la BPI se fait-elle aux dépens de la fréquentation des autres bibliothèques parisiennes ?

-22. Mode de visite.

Le mode le plus général de fréquentation de la bibliothèque est le mode solitaire (45,21), pour toutes les catégories sociales et professionnelles, sauf les scolaires qui viennent (39,38 %) avec un ou une ami(e). Ce second mode de visite est le plus représenté après la visite solitaire, en particulier chez les étudiants (36,20 %). Les

demandeurs d'emploi sont les individus qui fréquentent le plus volontiers la bibliothèque seuls. La visite "en famille" (avec des parents, avec son époux ou son épouse), n'est pas, contrairement aux apparences, l'apanage des classes les plus modestes : les principaux représentants de cette catégorie sont les cadres moyens, puis les enseignants, les sans profession, et les retraités.

On observe enfin que les étrangers viennent beaucoup plus souvent seuls à la BPI que les français (60,37 % contre 42,97 %). On peut penser à partir de ce chiffre que les étrangers, plus habitués que les français à ce type de bibliothèque, ont très vite considéré la BPI comme un instrument de travail, alors que les Français la considèrent encore parfois comme un lieu "d'attraction", qu'on "visite" en famille, avec ses enfants, avec ses amis.

23. Buts et motivations.

Une première question visait à déterminer si le public venait seulement pour la bibliothèque ou pour la bibliothèque et les autres départements du Centre. Au total la première hypothèse est vérifiée dans 34,40 % des cas; la seconde, dans 65,45 % des cas. Mais cette partition varie en fonction de différents paramètres.

- lorsque le lecteur vient pour la première fois, il visite en général l'ensemble du Centre. En revanche, lorsque le lecteur est un habitué il vient de plus en plus souvent uniquement pour la bibliothèque.
- Plus le lecteur habite près du Centre, plus, nous l'avons vu, il est un "habitué" et donc plus il vient uniquement pour la bibliothèque. 42,44 % des habitants des 6 premiers arrondissements viennent uniquement pour la BPI, 40,39 % des autres arrondissements, 34,50 % de la Région parisienne, 15,64 % de la province, et 11,48 % de l'étranger (résidant à l'étranger).
- la catégorie socio-professionnelle intervient aussi : si toutes les catégories en moyenne placent en 1^{re} position la BPI et les autres départements, cette tendance est nettement moins forte chez les étudiants, les enseignants et chercheurs, les professions libérales et cadres supérieurs, les retraités, les sans profession et les demandeurs d'emploi. Les scolaires sont sans doute ceux qui visitent le plus volontiers l'ensemble du Centre (80,53 %). Les classes moyenne et modestes sont fréquemment adeptes elles aussi de la visite "globale".

Une seconde question permettait de découvrir la motivation réelle du visiteur ou du lecteur dans la bibliothèque : simple visite, recherche d'un document précis, information sur un sujet intéressant (sans bibliographie préalable), simple culture générale, ou toutes ces raisons à la fois ?

Il est certain que cette dernière possibilité de réponse a trop souvent constitué une "valeur de refuge", une réponse qui permet de ne pas donner de réponse. (30,37 %). Il convient donc de ne pas tenir compte des valeurs absolues mais des valeurs relatives des autres résultats pour déterminer l'ordre décroissant des motivations. La principale semble être la recherche d'une information sur un sujet qui intéresse le lecteur, sans bibliographie préalable. Elle confirme la bibliothèque dans son rôle d'instrument d'information documentaire et encyclopédique. Elle se vérifie par le type d'interrogation le plus fréquent aux plots d'information : l'interrogation par sujet, par matière ("Avez-vous quelque chose sur...")

Le second type de motivation est la simple visite : elle est justifiée par le nombre encore abondant des lecteurs venant pour la première fois au Centre G. Pompidou (24,89 %). En troisième position on trouve la culture générale (sans idée préalable de choix) (19,56 %), enfin en dernière position la recherche d'un document précis (12,33 %). Ainsi constate-t-on que si la bibliothèque reçoit un grand nombre d'étudiants, ou "d'intellectuels", elle ne fonctionne pas cependant comme une bibliothèque universitaire ou spécialisée. On note toutefois que c'est chez les demandeurs d'emploi, puis chez les enseignants, chercheurs, etc.. et chez les étudiants que cette motivation se manifeste le plus nettement.

24. Temps de travail et heures de fréquentation.

Le temps de séjour à la bibliothèque semble marquer une certaine tendance à l'allongement. Si, comme au mois de Mars, la réponse la plus fréquente est " 60 à 120 minutes on note, comme on peut le constater dans le tableau comparatif ci-dessous, une diminution ou une stabilisation des réponses "- de 30 mn." et "de 20 à 60mn." et même "de 60 mn. à 120 minutes". En revanche, la proportion des lecteurs demeurant à la BPI plus de 3h et même plus de 4h augmente assez nettement.

	- 30mn	30-60mn	60-120mn	120-180mn	180-240mn	+4h
Mars : %	6,01	15,63	33,67	28,06	8,82	9,02
Juin-Aout: %	4,87	15,60	29,53	21,31	12,18	13,85

Un travail suivi, de longue haleine, substitue donc de plus en plus à la visite rapide ou à la consultation occasionnelle. Ce phénomène va de pair avec l'accroissement du nombre des habitués et l'homogénéisation "intellectuelle" du public.

Les ouvriers et les employés, qui, nous l'avons vu, font partie des "habitués" sont parmi ceux qui restent le plus longtemps dans la bibliothèque, avec les étudiants et les demandeurs d'emploi (qui sont des "presque étudiants"). En revanche les amateurs de visite "totale" du Centre, en particulier les scolaires, les patrons de l'industrie et du commerce et les retraités n'accordent à la bibliothèque qu'un temps beaucoup plus bref (30mn à 1h.). La moyenne générale s'établit autour de 2h 30.

Les usagers qui viennent pour la première fois à la bibliothèque restent rarement beaucoup plus de 2h. En retour, les "habitués" restent, selon les cas entre 1h et 4h ou plus. Parmi les personnes qui demeurent moins de 30 minutes dans la bibliothèque 82,81 % y font leur première visite, et 68,75 % n'ont d'autre intention que de visiter purement et simplement les lieux. Lorsqu'on vient pour des raisons diverses et imprécises ou "pour se cultiver", on demeure facilement 2h à la BPI. Mais si l'on vient pour trouver une information sur un sujet qui semble intéressant, le séjour peut atteindre 3h ou plus. Il peut dépasser 4h si le motif de la visite est la recherche d'un document précis. Le temps de travail à la BPI croît donc en fonction même de la précision de la motivation qui y a conduit le lecteur.

Les amateurs de Généralités, d'encyclopédies, des loisirs, du tourisme et du sport sont les lecteurs qui demeurent le moins longtemps dans la bibliothèque. A l'opposé, on trouve les amateurs de philosophie et de religion, de techniques (bien qu'en cette matière on reste moins souvent plus de 4h), de sciences exactes, de sciences humaines et d'histoire-géographie. Il semble donc que, le cas des techniques mis à part, on demeure plus longtemps dans la bibliothèque si l'on porte intérêt à un domaine plus complexe et plus traditionnellement universitaire.

Le temps disponible à la BPI n'est pas fonction du seul intérêt pour tel ou tel sujet. Il varie en fonction des heures où le lecteur a la possibilité de fréquenter la bibliothèque. 27,85 % des usagers font savoir qu'ils peuvent fréquenter la bibliothèque à "divers moments" ou "à tout moment". Il s'agit essentiellement des étudiants des professions libérales ou cadres supérieurs, des patrons de l'industrie ou du commerce, et surtout des retraités et des demandeurs d'emploi.

10,27 % des lecteurs font savoir qu'ils pourraient facilement fréquenter la bibliothèque le matin (en particulier des membres de l'enseignement et de la recherche et des demandeurs d'emploi): ajoutés aux 27,85 % précédent et en tenant compte des doubles ou triples réponses (au total 123 % de réponses), ces lecteurs susceptibles de fréquenter le matin la bibliothèque dépassent légèrement 30 %.

L'heure la plus creuse et probablement la moins pratique est 12h-14h. Elle correspond à une fréquentation faible déjà observée dans la bibliothèque. L'heure

(1.) - Les techniques comprennent cependant la médecine, l'infanterie, etc.

la plus accessible à l'ensemble des travailleurs est située, au delà de 20 h. Cette réponse est donnée dans 26,56 % des cas, soit en deuxième position après "à divers ou à tout moment". Les possibilités de fréquentation entre 14h et 18h et entre 18h et 20h s'équilibrent sensiblement (23,21 % et 23,29 %). On note que les scolaires sont plus particulièrement favorables (40,71 % d'entre eux) à une fréquentation entre 14 et 18h.

Un croisement entre les réponses fournies à la première question (Combien de temps êtes - vous resté(e) dans la bibliothèque ?) et à la seconde (Quel est le moment de la journée où vous pouvez le plus facilement fréquenter la bibliothèque ?) permet d'intéressantes observations. On constate :

- que les personnes qui restent moins d' 1h sont des personnes qui peuvent venir à divers ou à tout moment, pour le plus fort pourcentage.
- que les personnes qui restent moins de 3h (et plus d'1h) sont des personnes qui peuvent venir après 20h, pour le plus fort pourcentage.
- que les personnes qui restent de 3 à 4h sont des personnes qui peuvent venir entre 14 et 18h pour le plus fort pourcentage.
- que les personnes qui restent plus de quatre heures sont des personnes qui peuvent venir à divers ou à tout moment, pour le plus fort pourcentage.

On peut en déduire qu'il existe deux publics : un public de l'après-midi (essentiellement scolaire) et un public du soir, après 20h (essentiellement des travailleurs). Mais une "permanence" est assurée tout le temps de l'ouverture, soit par un public qui reste plus de 4 h et va rester par exemple de 16h à 21h ou de 15 à 22h, et un public à rotation rapide, demeurant 1/2h ou 1h au plus et visitant la bibliothèque à tout moment de la journée.

25. Les centres d'intérêt.

Une première série de questions visait à déterminer si les usagers de la BPI portaient plus d'intérêt au livre ou à l'audiovisuel et s'ils estimaient qu'il était facile et intéressant de se constituer une documentation "multi-média", ou s'ils jugeaient au contraire que chaque moyen se suffisait à lui-même.

A la première question, les lecteurs ont répondu par une dérobade en prétendant porter un intérêt égal au livre et à l'audiovisuel (61,95 % des réponses). Parmi ceux qui ont fait un choix, on note cependant que l'intérêt pour le livre est près de trois fois supérieur à l'intérêt porté à l'audio-visuel (28,92 % contre 10,73 %). On devine derrière cette réponse un attachement traditionaliste et quasi-cultuel au livre, doublé d'une circonspection, voire d'une certaine perplexité, devant des moyens techniques inhabituels dans les bibliothèques. Aussi n'est-ce pas un hasard si la préférence pour les livres est plus nette chez les lecteurs ayant un haut niveau de compétence culturelle : enseignants, chercheurs, étudiants, cadres supérieurs.... Goût du livre et de l'audiovisuel s'équilibrent chez les cadres moyens. Mais l'équilibre est rompu au profit de l'audiovisuel chez les ouvriers.

On s'aperçoit, à travers d'autres tris croisés, que l'attraction pour l'audio-visuel décroît à mesure que s'élève le niveau de diplôme. Bien que l'attraction pour l'audio-visuel ne fasse que concurrencer le goût du livre (sans jamais le supplanter), elle s'exerce beaucoup plus fortement sur les sans diplômes et sur les titulaires du Certificat d'études primaires que sur les bacheliers, les licenciés ou les titulaires d'un diplôme supérieur à la licence.

Cette courbe décroissante est en outre inversement proportionnelle à la courbe croissante des âges. L'audio-visuel est plus une séduction pour les très jeunes (moins de 18 ans) que pour les adultes (30-60 ans), même si, après 60 ans, l'intérêt renaît à nouveau.

On ne s'étonnera donc pas, dans ces conditions, que les habitués des bibliothèques de lycées et collèges soient ceux qui témoignent le plus d'intérêt pour les moyens audio-visuels proposés par la BPI, et les habitués des bibliothèques universitaires ou des bibliothèques de spécialistes ("intellectuels"), comme les habitués des bibliothèques d'entre-

prises (adultes de 30 à 60 ans) soient ceux qui en témoignent le moins.

L'intérêt porté à l'audiovisuel varie également en fonction des autres pratiques culturelles de l'usager. On note en particulier que l'écoute fréquente et régulière de la télévision, la possession d'un matériel Hi-Fi et l'écoute fréquente de musique et surtout la pratique de la photographie et du cinéma amateur développent un goût plus prononcé pour les moyens audio-visuels à la BPI. Différents phénomènes convergent ici : l'entraînement à "l'image", le goût de la technique, enfin le report d'attitudes de la vie privée sur le comportement en bibliothèque.

Ce report est également observable dans le mode de "réception" de l'audio-visuel à la bibliothèque. Comme la télévision familiale ou la "soirée-photo", l'audio-visuel suscite plus l'intérêt des lecteurs en groupes (d'amis) ou en famille, que des lecteurs solitaires. Ces derniers laissent délibérément aller leur préférence vers les livres (voir croisement des tableaux : "Intérêt pour Livres/ audiovisuel", et "Seul/accompagné.."). Nous avons déjà observé, dans un précédent rapport ces attitudes de groupe que faisait spontanément naître la présence de l'audiovisuel, et qui tendaient à modifier la physionomie entière de la bibliothèque.

Enfin il a paru intéressant de croiser la question de l'intérêt porté à l'audiovisuel avec celle des matières intéressant plus particulièrement le lecteur. Certains domaines ne posaient pas de problèmes : il était normal de privilégier la lecture en classe 0 (Généralités, Encyclopédies) et l'audio-visuel pour l'"apprentissage d'une langue étrangère". Mais on constate en revanche que l'audiovisuel est privilégié de façon maximum dans les "Loisirs, tourisme, sports" (et non dans les Beaux Arts) et de façon minimum en "sciences exactes". Les livres au contraire sont placés très nettement en tête en sciences exactes, en philosophie et religions et en sciences sociales et droit.

On voit par là que l'intérêt pour l'audiovisuel ne varie pas en fonction des fonds audio-visuels de la BPI (cf. les fonds audio-visuels en Beaux arts, Sciences, ethnologie, sociologie, politique), mais de la hiérarchisation dans les catégories sociales et intellectuelles des intérêts pour tel ou tel domaine de la connaissance (voir infra : sciences exactes, sciences sociales, sciences humaines, etc... sont le domaine privilégié des catégories dites "intellectuelles").

L'intérêt que chacun peut trouver à se constituer une documentation multi-média, et la facilité ou la difficulté qu'il y rencontrera reposent sur le même schéma socio-culturel. Si 11,57 % seulement de l'échantillon étudié estiment que chaque moyen de communication se suffit à lui-même, ce chiffre est moins fort chez les "sans diplôme" et croît de façon proportionnelle au niveau du diplôme, pour atteindre 12,04 % chez les titulaires d'un diplôme supérieur à la licence.

On peut donc dire que les réticences à la constitution d'une documentation multi-média s'expriment plus clairement chez les lecteurs à forte compétence culturelle, formés par l'école à une culture plus essentiellement livresque et conservant de cette éducation un a-priori sur la distinction naturelle et fondamentale de la "Galaxie Gutenberg" et de la "Galaxie "arconi".

On ne s'étonnera guère que les lecteurs qui portent un intérêt favorable à l'audiovisuel soient plus particulièrement ceux qui estiment intéressant et facile de se constituer une documentation multi-média. Mais on peut penser également que peu de lecteurs comprennent de façon claire et précise ce qu'est (et ce que peut leur apporter) une documentation multi-média. Il est plus que probable qu'ils confondent simplement documentation multi-média avec usage d'une technique audio-visuelle. L'imperméabilité (pour des raisons exactement inverses) des catégories intellectuelles et des catégories non-intellectuelles à l'idée très précise de documentation multi-média est sans doute à l'origine du problème majeur que pose le "bon usage" de l'audiovisuel dans une bibliothèque.

pas d'accord sur l'occupation = la "lecture" de livres + fait la ou le livre & le moyen matériel (diplôme, classe sociale) - ce qui est vu ici & plutôt le choix du spectacle contre le discours & l'im-
 respect du médium livre (cf. étude CSD)

En second lieu, nous avons tenté de connaître quelles étaient, parmi les différentes classes de la CDU celles qui mobilisaient plus particulièrement l'attention des différents publics. L'ordre de "citation" décroissant est le suivant :

- 1. Langues et littératures: 28,69% de l'effectif; 12,78% des réponses.
- 2. Sciences humaines : 27,25 % de l'effectif; 12,14 % des réponses.
- 3. Médiathèque de langues : 26,33% de l'effectif; 11,73% des réponses.
- 4. Beaux arts : 23,52 % de l'effectif; 10,48 % des réponses.
- 5. Histoire et géographie : 21,31% de l'effectif; 9,49% des réponses.
- 6. Loisirs, tourisme, sports : 17,50% de l'effectif; 7,80 % des réponses.
- 7. Musique : 17,05% de l'effectif; 7,59 % des réponses.
- 8. Philosophie/religions : 14,16% de l'effectif; 6,30% des réponses.
- 9. Sciences sociales et droit : 13,70% de l'effectif; 6,10% des réponses.
- 10. Sciences exactes : 11,87% de l'effectif; 5,29% des réponses.
- 11. Généralités, encyclopédies : 11,42% de l'effectif; 5,08% des réponses.
- 12. Techniques: 10,20% de l'effectif; 4,54% des réponses.

On remarque que la classe 7 (Beaux-Arts, Musique, Loisirs, tourisme, sports) polarise l'intérêt de 58% des répondants et représente à elle seule près de 26% des réponses.

La classe 3/3A (Sciences sociales/sciences humaines) vient en seconde position avec 40,94% de l'effectif et 18,25% du nombre total de réponses.

On remarquera en outre que dans ce tableau, les techniques n'ont pas la représentation qu'elles méritent compte tenu de leur fréquentation observable à la bibliothèque. Ce phénomène s'explique en partie par la composition de l'échantillon auto-déterminé (voir infra) et en partie par l'inadéquation du mot "techniques" à un certain nombre des disciplines couvertes par la classe 6 (médecine, informatique, vie pratique, etc...).

Si l'on tente de regrouper de façon synoptique les intérêts majeurs et mineurs de chaque catégorie socio-professionnelle, on obtient le tableau suivant :

Catégorie socio-professionnelle	discipline de + grand intérêt	discipline de moindre intérêt
-scolaires -étudiants	Loisirs, tourisme, sports Sciences humaines Langues et littératures	Sc. sociales & droit Généralités
-enseignants, chercheurs, & pers. à vocation culturelle	Sciences humaines Langues et littératures	Techniques
-professions libérales & cadres supérieurs	Beaux arts Histoire et géographie	Philosophie/religion Loisirs, tour., sport
-cadres moyens -employés	médiathèque de langues médiathèque de langues	Philos./religions Techniques
-patrons de l'industrie et du commerce	langues et littératures	Génér., Sc. hum., Sc. soc., musique, Loisirs, tour., sport

-artisans	Beaux arts	médiathèque de langues
-ouvriers	Techniques médiathèque de langues	Philosophie/religions
-personnel de service	(égal intérêt pour différentes disciplines)	
-retraités	histoire et géographie Généralités	Sciences sociales, droit, Sciences exactes
-sans profession	médiathèque de langues Beaux arts Musique	Sciences exactes
-demandeurs d'emploi	Médiathèque de langues	Techniques

On observe que la médiathèque de langues remplit par excellence une fonction "démocratique" de formation permanente. C'est elle qui attire le plus largement les classes populaires ou non-intellectuelles, ainsi que les demandeurs d'emploi.

Les disciplines les "plus intellectuelles" sont les langues et littératures et surtout les sciences humaines, les sciences sociales et le droit. Ces disciplines sont assurément sur-représentées dans l'échantillon observé, du fait du mode de détermination autonome de celui-ci.

Certaines anomalies apparentes de ce tableau trouvent assez naturellement leur explication dans certaines observations précédentes :

- le manque d'intérêt des "employés" pour les techniques et des "sans profession" pour les sciences exactes trouve sa justification dans la composition essentiellement féminine de ces deux catégories.
- si les demandeurs d'emploi portent, eux aussi, un intérêt limité aux techniques, c'est en partie parce qu'ils sont d'un niveau élevé de compétence culturelle (licence ou plus) et que leur comportement est assez assimilable à celui des étudiants qu'ils étaient il y a peu de temps encore.

L'échelle des centres d'intérêt en fonction des niveaux de diplômes et des types de bibliothèques déjà fréquentées vient confirmer ce premier train d'observations. Les loisirs, le tourisme et les sports attirent en premier lieu les individus sans diplômes ou possédant le CAP; la médiathèque de langues les individus sans diplômes ou possédant le certificat d'études primaires. Au niveau du BEPC et du BET prédomine le goût pour la littérature, c'est à dire une lecture essentiellement romanesque, de type "bourgeois", telle qu'elle se trouve assez souvent pratiquée dans les Bibliothèques municipales. Lorsqu'on possède une licence ou plus d'une licence, on se tourne avant tout du côté des Sciences humaines.

Ce n'est donc pas un hasard si les habitués des Bibliothèques Universitaires expriment leur goût plus particulier des Sciences humaines; les habitués des bibliothèques municipales, des bibliothèques de lecture pour tous, des bibliothèques de lycées et collèges, et des BCP leur goût des langues et littératures. Les Beaux-Arts sont attirants également pour les lecteurs des BCP (qui ne trouvent pas toujours ce type d'ouvrage dans leur bibliothèque) et pour les habitués des bibliothèques d'entreprise (Nous avons vu que les cadres d'entreprise portaient un intérêt particulier aux Beaux Arts).

La motivation de la visite se croise harmonieusement dans un tel schéma avec le Centre d'intérêt. Qui vient en simple visiteur porte intérêt principal aux littératures; qui vient pour trouver un document précis porte intérêt principal aux sciences humaines; qui vient pour s'informer sur un sujet qui l'intéresse s'oriente également vers les sciences humaines et vers les langues et littératures; qui cherche à parfaire sa culture générale trouve avant tout satisfaction à la médiathèque; qui vient pour

toutes ces raisons à la fois se tourne essentiellement vers les littératures et vers la médiathèque de langues.

La réponse "refuge" (pour toutes ces raisons à la fois) est prépondérante dans l'ensemble des disciplines, sauf les sciences sociales, la musique, les loisirs, le tourisme et les sports où la proportion de simples visiteurs domine légèrement. On notera en outre qu'en techniques, la motivation la plus forte est le désir de s'informer sur un sujet particulièrement intéressant.

26. Les besoins.

La recherche d'information à la BPI peut répondre à différents types de besoins : besoins scolaires ou universitaires, besoins professionnels, besoins pratiques, besoins personnels (curiosité propre). C'est ce dernier besoin qui semble-t-il domine assez largement tous les autres puisqu'il est déclaré dans 54,03 % des réponses et par 70,85 % de l'effectif. (l'écart entre ces deux chiffres s'explique par les possibilités de réponses multiples à cette question). Le besoin scolaire ou universitaire représente à peine la moitié de ce score : 24,14 % des réponses et 31,66 % de l'effectif. On observe en particulier que si la proportion d'étudiants déclarant venir à la BPI pour un motif universitaire est assez forte (61,37 % de l'effectif étudiant) cette proportion est bien moindre en ce qui concerne les scolaires (35,40 %). Si 20,57 % de l'effectif enseignants/chercheurs/personnel à vocation culturelle déclarent obéir à un besoin universitaire et 29,14 % à un besoin professionnel, on note que 70,86 % prétendent également obéir à une curiosité personnelle. On peut donc penser que malgré la spécialisation culturelle d'une grande partie du public, celui-ci vient souvent à la BPI pour s'informer d'un sujet situé en dehors de sa spécialité universitaire ou scolaire et qui présente pour lui un intérêt purement personnel.

Le besoin professionnel qui apparaît comme la troisième motivation (10,91 % des réponses et 14,31 % de l'effectif total) est plus particulièrement ressenti par les demandeurs d'emploi, les agriculteurs, les ouvriers, les artisans, les cadres moyens, les employés, et surtout les professions libérales et cadres supérieurs.

Le besoin pratique (8,24 % des réponses, 10,81 % de l'effectif) est faible chez les scolaires, les étudiants, les enseignants et chercheurs. Il est plus fort en revanche chez les autres catégories socio-professionnelles.

Il est très net que la curiosité et l'intérêt personnel - motivation première de l'ensemble des catégories - sont avant tout le fait des "inactifs" (sans profession, retraités) et des employés ou cadres moyens. Les ouvriers sont sans doute les lecteurs pour qui cette motivation est, en revanche, la moins forte.

Cette ventilation socio-professionnelle des motivations justifie la coïncidence avec le tableau des centres d'intérêt relevés au § précédent. Le besoin scolaire et universitaire se manifeste avant tout en Sciences sociales/Sc. humaines, sc. exactes et en Philosophie/religions. Le besoin professionnel est plus marqué en Techniques et en Sciences sociales/droit. Le besoin pratique en Loisirs, tourisme, sports, Technique, histoire et géographie. Enfin la curiosité personnelle atteint son maximum en Généralités, et son minimum en Sciences sociales/droit.

Hiérarchie des intérêts, des motivations, et des catégories socio-professionnelles se recouvrent donc avec une certaine cohérence attendue.

Une semblable cohérence est décelable également entre les besoins à satisfaire à la BPI et les motivations habituelles de lecture. On note en particulier que les personnes qui lisent "pour occuper leurs loisirs ou par information personnelle" viennent à 83,57% à la BPI pour satisfaire cet intérêt personnel. En retour les personnes qui lisent "par besoin professionnel" satisfont à la BPI un besoin universitaire ou un besoin professionnel (72,17%). On remarque toutefois que ce chiffre ne recouvre pas totalement l'effectif des lecteurs "par besoin professionnel" : ce qui confirme une fois encore la présence à la BPI de professionnels hors du domaine de leur profession ou de leur spécialité universitaire.

27. La recherche de documents.

Rechercher un document, l'identifier, le trouver dans la bibliothèque apparaît chose facile à 71,23% de l'échantillon, c'est à dire à une large majorité de celui-ci. Il reste cependant que près de 30 % des lecteurs éprouvent de sérieuses difficultés à s'orienter et à découvrir l'information dont ils ont besoin. Ce chiffre doit d'ailleurs probablement être accru, compte tenu du mode de détermination de l'échantillon, qui, comme nous l'avons déjà signalé, privilégie les classes "intellectuelles" et les habitués.

Facilité ou difficulté à se procurer un document évoluent en fonction du degré de compétence culturelle des intéressés et de leur pratique des bibliothèques. Les ouvriers, le personnel de service, les artisans, les agriculteurs, les sans profession et les retraités sont ceux qui ressentent les difficultés les plus grandes. En revanche, les cadres, les étudiants, les scolaires, les enseignants, et même les employés, sont assez rapidement à l'aise dans la BPI. On notera que les demandeurs d'emploi sont les lecteurs qui évoluent le plus facilement dans la bibliothèque : c'est un signe à la fois de leur haut niveau d'études, de leur habitude des bibliothèques et de leur pratique régulière de la BPI.

En effet, un tableau croisé nous permet de constater que, si l'on ne trouve pas facilement ce que l'on cherche lors d'une première visite, une fréquentation régulière de la BPI permet bientôt de s'orienter sans trop de difficultés.

Il apparaît même que la déception éprouvée lors d'une première visite par un lecteur qui ne trouve pas ce qu'il cherche, est une cause non négligeable de refus de toute fréquentation ultérieure: si 73,24 % des personnes ayant l'intention de revenir à la BPI ont trouvé facilement l'information qu'ils recherchaient, ce chiffre se réduit à 33,33 % pour ceux qui n'ont pas déclaré qu'ils reviendraient. 10 % des lecteurs agacés par ces difficultés trouvent là un motif pour ne pas revenir à la BPI.

Les difficultés ne sont pas égales ni de même nature selon les domaines concernés : les reproches les plus nets sont faits en Généralités, Encyclopédies (classe 0), en raison probablement d'une fréquentation forte de "premiers visiteurs" (voir supra); en musique (à cause de la file d'attente et de la difficulté d'obtention d'un disque); et en Philosophie/religions : ce fait trouve peut-être son explication dans le niveau d'exigence des lecteurs de la classe 1-2, dans l'importance pour cette classe des périodiques (et l'absence d'un dépouillement) peut-être aussi le caractère strictement limité de cette classe (certains amateurs d'ésotérisme ou de sciences occultes s'attendent à y trouver des ouvrages classés en fait en 6)

Les Sciences exactes et les Langues et littérature, avec leur champ d'application bien défini, leur public studieux et habitué, semblent poser beaucoup moins de problèmes.

Les difficultés éprouvées varient enfin selon le moyen utilisé (ou les moyens utilisés) pour parvenir au document : quatre moyens essentiels sont à la disposition des usagers (et peuvent être employés conjointement) : le classement du libre accès, le catalogue auteurs, le catalogue matières, les services d'information. Les services d'information (41,78 % de l'effectif, 33,70 % des réponses) et le classement du libre accès (37,14 % de l'effectif, 29,95 % des réponses) arrivent très largement en tête devant le catalogue matières (14,46 % de l'effectif, 11,66 % des réponses) et le catalogue auteurs (12,25 % de l'effectif, 9,88 % des réponses). Ainsi le réflexe naturel est-il de se tourner avant toute autre consultation vers les services d'information, ou d'essayer de se repérer dans le classement décimal des documents. Des deux catalogues, le catalogue-matières est le plus utilisé : on trouve là une confirmation

de l'usage documentaire qui est fait de la BPI. Pour la majorité des lecteurs, il s'agit de "trouver des ouvrages sur.." et non de "trouver l'ouvrage de..". On observe cependant une variation des usages selon la compétence culturelle. Les enseignants et chercheurs utilisent moins que les autres les services d'information, et plus le classement du libre accès et les catalogues. L'employé utilise beaucoup le classement du libre accès, et fort peu le catalogue auteurs. Les ouvriers, le personnel de service, les retraités et les demandeurs d'emploi sont "clients" des services d'information.

Une sorte de "concurrence" s'établit entre l'utilisation du classement rationnel et des plots de renseignements. La proportion, favorable à ces derniers, s'inverse en faveur du libre accès à mesure que s'élève le niveau des diplômes. Les "sans diplôme" s'adressent avant tout aux plots d'information; les CEP, CAP, BEPC, BAC également mais le classement du libre accès est de plus en plus utilisé. Au niveau de la licence les deux usages se balancent à peu près également. Pour les lecteurs qui possèdent un diplôme supérieur à la licence, le classement rationnel des documents est le principal recours. Ces deux dernières catégories sont également celles qui fréquentent habituellement les bibliothèques universitaires et les bibliothèques de spécialistes. Il apparaît donc que plus le niveau de compétence culturelle est grand et la pratique importante, moins il est fait appel aux services de renseignements mis en place.

Il est évident en outre que les visiteurs du premier jour s'adressent plus naturellement que les habitués aux agents de l'accueil. Ils utilisent ensuite le libre accès, puis le catalogue auteurs (on souhaite souvent voir lors d'une première visite un livre qu'on connaît déjà et en vérifier ainsi la présence à la BPI. C'est une façon de mesurer a-priori l'importance des fonds), comme le catalogue matières. Au contraire, les "habitués" utilisent bien plus le catalogue matières et le catalogue auteurs; le libre accès, comme les services d'information, arrivent cependant toujours en tête.

On note enfin que les lecteurs qui ont recours au classement du libre accès sont ceux qui éprouvent le moins de difficultés pour trouver ce qu'ils cherchent. Le maximum de difficulté est atteint par les utilisateurs du catalogue-matières: l'absence à l'heure actuelle de renvois, la forme peu adéquate des suppléments à l'époque de l'enquête, le jeu parfois peu familier de construction des vedettes matière peuvent justifier cet embarras. Enfin l'utilisateur du catalogue matières (comme du catalogue auteurs) ne comprend pas toujours le jeu des cotes et la correspondance entre ce premier chiffre et la topographie générale de la bibliothèque. Il doit donc en ce cas avoir recours aux services d'information pour qu'ils lui apportent ce renseignement complémentaire mais indispensable.

28. Conditions et possibilités de travail.

Pour que la lecture et le travail soient satisfaisants, trois conditions doivent être réunies :

- . de bonnes conditions matérielles de lecture
- . un large choix de documents
- . un niveau culturel adapté aux besoins du public.

Une série de questions visait à éclaircir chacun de ces points.

Les conditions matérielles de lecture, si elles ne déclenchent pas un enthousiasme débordant, sont cependant jugées favorablement dans une large majorité de cas (excellentes : 18,87 %; Bonnes : 55,78 %; passables : 19,03 %; très mauvaises : 4,57%

Les scolaires, séduits par le modernisme du bâtiment, agréablement surpris par l'atmosphère "permissive" du lieu, et enthousiasmés par les moyens audio-visuels sont incontestablement ceux qui jugent le plus favorablement ces conditions de lecture (excellentes : 20,80 %; bonnes : 65,93 %). Etudiants et enseignants ou chercheurs sont plus sévères. D'une façon générale, moins la catégorie socio-professionnelle

est élevée, et plus les conditions de lecture sont jugées favorablement. En fait la hiérarchie des CSP recouvre ici la hiérarchie des pratiques antérieures de bibliothèques. Comme il est naturel, plus on a fréquenté de bibliothèques et plus on se montre critique sur les aménagements de la BPI. On le constate dans l'enthousiasme plus tempéré des demandeurs d'emploi et des femmes sans profession à l'égard de ces conditions matérielles. Ces deux catégories ne l'oublions pas, sont habituées respectivement aux bibliothèques universitaires et aux bibliothèques municipales.

L'esprit critique suit également, de façon assez amusante, une courbe des âges elle aussi assez significative : l'indulgence la plus grande vient des personnes âgées de plus de 60 ans, qui, contrairement à certaines attentes, sont peu choquées par l'architecture intérieure du lieu, et souvent séduites par des conditions plus agréables que celles qu'elles rencontrent habituellement dans les bibliothèques de quartier. Au contraire la classe d'âge 18-30 ans est la plus exigeante et la plus critique. Les jeunes de moins de 18 ans, eux, sont plus proches des personnes âgées et témoignent comme nous l'avons déjà vu d'une large faveur pour la BPI.

D'une façon générale l'étendue du choix des documents est jugée d'une façon analogue aux conditions de travail, avec toutefois une faveur légèrement moins grande (exceptionnelle : 15,30 %, très satisfaisante : 52,28 %, acceptable : 23,29 %, nettement insuffisante : 4,34 %). Les moins critiques en cette matière sont, encore une fois les scolaires dont l'exigence documentaire est faible, les cadres supérieurs et les patrons de l'industrie et du commerce -c'est à dire le sommet de la hiérarchie socio-économique-. En revanche le sommet de la hiérarchie intellectuelle se montre beaucoup plus exigeant : enseignants, chercheurs, personnel à vocation culturelle, étudiants, demandeurs d'emploi, femmes sans profession. On observe cependant une déception tout aussi marquée chez certains cadres moyens, chez les employés et chez les ouvriers.

Le tableau croisé "Jugement sur étendue du choix des documents" / "niveau de diplôme" précise clairement ce trait caractéristique du public de la BPI. Si, comme on peut s'y attendre, le taux de critique croît à mesure que s'élève le niveau du diplôme, une exception marquante est immédiatement décelable : les titulaires d'un CAP se montrent très nettement les plus critiques -plus encore que les titulaires d'un diplôme supérieur à la licence, si l'on en juge par les chiffres suivants :

CAP. : except.: 15,91 % très satisf. 36,36 % accept. 27,27 %
 et très nettement insuff. : 11,36 %

Tit. d'un diplôme supérieur à la licence : except. : 11,71 % ; très satisf.: 50,84 %
 accept. : 25,75 % ; nettement insuff. : 5,69 %

Ce fait est encore confirmé par un autre croisement (Jugement sur étendue du choix/besoin à satisfaire). Il est net que les lecteurs ayant à satisfaire un besoin professionnel sont ceux qui se trouvent le plus fréquemment déçus par les fonds de la BPI (11,70 % d'entre eux les jugent nettement insuffisants. Cette insuffisance est moins ressentie par les lecteurs ayant à satisfaire un besoin scolaire ou universitaire (5,53 %) et surtout par les lecteurs poussés par le seul intérêt personnel (3,91 % d'entre eux).

Il semble donc qu'il existe une certaine déception d'un public technique spécialisé devant l'insuffisance des fonds techniques et professionnels de la bibliothèque : la demande en ce cas va du manuel pratique à la convention collective professionnelle. Les fonds apparaissent à ces usagers trop "universitaires", trop généraux. Les services responsables de la BPI s'emploient à l'heure actuelle à combler ce manque. Il est cependant clair qu'il existe là un besoin réel, et qu'il s'agit là d'un terrain propice à un recrutement des catégories souvent exclues du monde des bibliothèques.

retransmission

A près de 80 % (79,83 %) le niveau culturel des documents proposés est jugé parfaitement adapté. Il ne serait donc raisonnable ni de baisser ce niveau ni de l'élever inconsidérément. Une frange de l'échantillon toutefois (4,19 % et 4,65 %) le jugent selon les cas ou "trop élevé, trop intellectuel", ou "trop bas, trop vulgaire". Les premiers sont en général des ouvriers ou des artisans, des retraités aussi surpris par l'aspect documentaire de la BPI; les seconds sont plus précisément des étudiants, des cadres supérieurs, et également certains ouvriers pour les raisons que nous avons aperçues plus haut : c'est une façon pour eux de manifester que les livres et les documents proposés par la BPI sont trop généraux, sont des documents de vulgarisation qui ne correspondent pas à leur besoin professionnel spécifique. Il existe d'ailleurs une correspondance assez frappante entre le public qui juge l'étendue du choix insuffisant et celui qui le juge "trop bas ou trop vulgaire".

Croiser le jugement sur l'étendue du choix et les centres d'intérêt nous amène à retrouver sous ces derniers les catégories socio-professionnelles : on se montre plus satisfait en loisirs, tourisme, sports (importance des scolaires) et en Généralités (personnes âgées); on est plus critique en Sciences sociales et droit (Etudiants, cadres supérieurs), philosophie/religions (enseignants, étudiants) et techniques (ouvriers, artisans, etc..)

Juger le choix suffisant, juger le niveau culturel adapté ne signifie pas pour autant que le lecteur est parfaitement à l'aise face à l'étendue des documentations proposées, et qu'il trouve aisément ce qui lui convient. 52,21 % de l'échantillon estiment nécessaire une initiation aux documents proposés (par exemple sous la forme d'une présentation hebdomadaire d'ouvrages sur un thème donné). 34,25 % estiment qu'une telle initiation n'est pas nécessaire, et 13,62 % restent sans opinion.

La nécessité d'une telle initiation est moins ressentie à mesure que s'élève le niveau de diplôme. Une exception toutefois; comme dans le cas précédents, les titulaires d'un CAP réagissent d'une façon assez voisine des titulaires d'un diplôme supérieur à la licence. Ils sont déjà "initiés techniquement" à leur spécialité professionnelle et désireraient simplement trouver plus d'ouvrages correspondant à cette spécialité.

Il est clair néanmoins que l'importance du choix est cause d'une certaine perplexité pour le public non-initié ou peu motivé. Il a besoin d'un guide qui l'aide à cristalliser une curiosité latente ou mal définie sur un objet précis, et qui lui permette de trouver des documents adaptés au niveau de "lisibilité" et "d'intelligibilité" qui est le sien. Il y a là matière à une animation "pédagogique" dans la bibliothèque. Elle viserait plus particulièrement les catégories qui ressentent le besoin d'une telle orientation : les scolaires, les employés, les artisans, les demandeurs d'emploi et les sans profession.

-o-o-o-o-o-

à croiser en qualitatif

-§ 3. PRATIQUES CULTURELLES DU PUBLIC HORS DE LA BPI.

Pour pouvoir apprécier correctement le comportement du public de la BPI, il était utile de connaître la nature et l'importance de ses autres pratiques culturelles, hors du Centre G.Pompidou. Il devenait ainsi possible de les comparer à celles de l'ensemble de la population française (1) et de mesurer le degré de spécificité éventuelle de ce public. C'était là l'objectif d'une série de 10 questions ayant pour objet :

- la pratique des bibliothèques
- les pratiques de lecture
- la pratique de la télévision
- la pratique musicale
- la pratique de la photographie et du cinéma amateur
- la pratique d'un violon d'Ingres.

31. La pratique des bibliothèques.

50,53 % de l'échantillon déclarent une pratique régulière et habituelle des bibliothèques, 31,20 % une pratique occasionnelle; 11,95 % reconnaissent qu'ils ne sont "presque jamais" allés dans une bibliothèque et 4,79 % avouent qu'ils n'y sont jamais allés. Ces deux dernières catégories représentent donc, réunies, 16,80 % de ce public. En tenant compte de l'imposition de légitimité propre à ce type de question, et de la surévaluation des catégories intellectuelles dans l'échantillonnage, on retrouve une fois encore un chiffre minimum de 40 % du public qui, auparavant ne fréquentaient pas ou fréquentaient très occasionnellement les bibliothèques. Ce chiffre n'a pratiquement pas varié depuis l'ouverture (en Mars, 36,27 % du public déclarait qu'ils ne fréquentaient pas les bibliothèques ou qu'ils les fréquentaient occasionnellement). Ce chiffre souligne une fois encore la faiblesse de la pratique des bibliothèques en France, et l'impact de la BPI, qui, en contribuant à modifier l'image de la bibliothèque, tend à débloquer cette situation gelée.

Si la pratique est forte ou relativement forte chez les enseignants, chercheurs, personnels à vocation culturelle et étudiants, elle est faible ou très faible chez les patrons de l'industrie et du commerce, les cadres moyens, les employés, les scolaires, les ouvriers... Cette ventilation correspond sensiblement à la ventilation générale de l'ensemble de la population française.

Les différents types de bibliothèques fréquentées par le public se répartissent selon le tableau suivant :

nature de la bibliothèque	% sur effectif	% sur réponses
Bib.municipales	54,26 %	32,37 %
Bib.de lycées et collèges	24,66 %	14,71 %
Bib.universitaires	45,36 %	27,06 %
Bib.centrales de prêt	6,24 %	3,72 %
Bib.de spécialistes	13,70 %	8,17 %
Bib.d'entreprises	6,54 %	3,90 %
Bib.de lecture pour tous	8,37 %	4,99 %

Les deux types de bibliothèques les plus fréquentées sont donc les bibliothèques municipales et les bibliothèques universitaires. Lorsque la fréquentation est régulière, il n'est pas rare qu'un même individu fréquente deux ou trois types de bibliothèques. On obtient ainsi des "constellations" récurrentes : municipales

(1) Pratiques culturelles des français, données quantitatives, Secrétariat d'état à la culture, service des études et de la recherche, 1974.

universitaires, municipales / lycées et collèges, municipales /centrales de prêt, universitaires / spécialisées, etc...

La répartition des catégories socio-professionnelles dans les diverses bibliothèques est sans surprise : les municipales sont plus particulièrement fréquentées par les scolaires, les employés, les artisans, les femmes sans profession, les retraités et les demandeurs d'emploi (ce sont des traits caractéristiques apparents dans l'enquête déjà citée de 1973-1974 sur les Bibliothèques de la Ville de Paris, voir supra p.5)

Les bibliothèques de lycées et collèges sont fréquentées par les scolaires ou ont été fréquentées par ceux qui sont aujourd'hui devenus étudiants.

Les bibliothèques universitaires sont le fait des enseignants, chercheurs, étudiants, demandeurs d'emploi, cadres supérieurs et professions libérales.

Les bibliothèques centrales de prêt attirent les personnels à vocation culturelle et les employés.

Les bibliothèques spécialisées les enseignants, chercheurs, professions libérales et cadres supérieurs.

Les bibliothèques d'entreprises touchent plus particulièrement les cadres moyens et les employés que les cadres supérieurs.

Enfin les bibliothèques de lecture pour tous recrutent principalement chez les femmes sans profession et chez les scolaires.

Les différents tris croisés effectués à partir de la variable "bibliothèques" mettent en lumière les faits suivants :

1. Les femmes fréquentent plus régulièrement les bibliothèques que les hommes : ce phénomène, déjà constaté dans les autres bibliothèques municipales de la Ville de Paris, ne se retrouve pas à la BPI où les deux sexes s'équilibrent plus nettement.
2. La fréquentation des bibliothèques est plus forte dans les 6 premiers arrondissements du Centre de Paris, que dans les 14 autres arrondissements; plus forte dans ceux-ci qu'en banlieue (bien que l'écart ne soit pas très important) et un peu plus fort en banlieue qu'en province. Cette répartition recouvre en fait la répartition géographique des catégories socio-professionnelles (importance des "bourgeois", des enseignants, des étudiants dans les 6 arrondissement du Centre de Paris), et manifeste l'hétérogénéité des équipements proposés à Paris, en Banlieue, en province (insuffisance de bibliothèques, etc...) En revanche les étrangers résidant à l'étranger affirment une pratique bien supérieure des bibliothèques, qui correspond à un phénomène bien connu des spécialistes de la lecture publique (importance de la lecture publique dans les pays anglo-saxons, etc...)
3. D'une façon générale la fréquentation des bibliothèques croît avec l'élévation du niveau de diplôme.
4. Fréquentation des bibliothèques et lecture varient de façon concomitante.
- + / + 5. Plus on fréquente les bibliothèques et plus on achète en librairie des livres vus dans une bibliothèque.

L'ensemble des pratiques apparaissent donc liées les unes aux autres.

32. Les pratiques de lecture

- Ces pratiques sont assez difficiles à estimer. Pour différentes raisons :
 - d'abord parce que sur ce point le souci de légitimité est très fort : chaque interrogé a tendance à grossir le nombre de livres qu'il lit chaque mois ou qu'il possède dans sa bibliothèque.
 - ensuite parce que, même si l'intéressé est sincère, il est très difficile de "s'estimer" correctement en cette matière. En outre, l'interrogateur est obligé de poser ses questions en "nombre de livres lus (par mois)", alors même que la production de livres aujourd'hui est plus faite pour la consultation que pour la lecture "de A à Z". Interroger en nombre de livres lus (comme nous l'avons cependant fait) c'est privilégier un type de lecture romanesque contre un type de lecture documentaire.
 - enfin, il est impossible de s'entendre préalablement sur le concept même de "livre" : un livre de cuisine, un livre scolaire, un guide touristique, etc... seront-ils ou non considérés comme des livres ? Le roman policier acheté dans une gare pour "passer" 4h de train sera-t-il considéré comme "une lecture" ? -Oui par certains interrogés, non par d'autres.

*hypothèse ?
si valides*

Il faut donc utiliser les réponses à ces questions avec une prudence relative, et conserver ces arguments présents à l'esprit pour pouvoir, dans tous les cas, les pondérer correctement.

Le nombre de livres lus par mois se situe en effet très largement au-dessus des moyennes nationales puisque :

- 9,21 % de l'échantillon lisent moins d'un livre par mois
- 40,64 % de l'échantillon lisent de 1 à trois livres par mois
- 23,52% de l'échantillon lisent de 3 à 5 livres par mois,
- 15,22 % de l'échantillon lisent de 5 à 10 livres par mois
- 9,89 % de l'échantillon lisent plus de 10 livres par mois.

La moyenne s'établit à 4 livres par mois et par personne. Il est présumable que se trouvent inclus ici des livres non lus dans leur totalité, des ouvrages pratiques, des romans de "transports publics".

Les proportions révèlent que les patrons de l'industrie et du commerce sont les usagers de la bibliothèque qui lisent le moins (suivis par les cadres moyens). Les plus gros lecteurs sont, de façon attendue, les étudiants et les enseignants ou chercheurs. On remarque également que les ouvriers fréquentant la BPI sont généralement de "gros lecteurs" : on voit là une confirmation de leurs besoins en matière de perfectionnement spécialisé, et des habitudes de fréquentation qu'ils ont acquises.

*BPI, temple
des
autodidactes ?
"high" à creuser
en qualité*

Dans une proportion très large, les usagers de la bibliothèque préfèrent lire des livres que des revues (75,11 % de l'effectif préfèrent lire des livres, 30,59 % des revues, rebut : 7,84 % : moins de 14 % de l'effectif a donc refusé de choisir). Cet attachement au livre peut paraître surprenant à une époque où la revue est de plus en plus diffusée et touche un très grand nombre de lecteurs. Il est éclairant de remarquer à cet égard que la revue fait son meilleur score chez les cadres supérieurs et les cadres moyens. Au contraire le livre est ardemment défendu par les femmes sans profession et les employés : c'est là le signe d'un privilège donné encore une fois fort probablement à la lecture de type romanesque sur la lecture de type documentaire. Il est possible donc d'estimer les capacités de lecture, mais il reste très difficile d'estimer avec précision les niveaux de lecture : que lit-on ? ON remarque en particulier que les personnes qui ne possèdent aucun diplôme ou qui sont titulaires d'un CEP lisent tout

de même considérablement : mais que lisent-elles ? C'est en cet endroit qu'il est nécessaire d'user de la prudence que nous rappelions au début de ce paragraphe.

Il était cependant possible de connaître les motivations essentielles qui poussent ces lecteurs divers à lire: besoin professionnel ? information personnelle, détente et loisir ? ou les deux à la fois ? Cette dernière réponse, une fois encore est apparue comme un "refuge" et 54,79 % de l'effectif s'y sont ralliés. Si l'on examine en revanche les réponses où un choix préférentiel a été effectué, on constate que le loisir, la détente, l'information personnelle mobilisent 37,98 % de l'effectif, contre 7,38 % pour les besoins professionnels. Ce besoin apparaît plus fort chez les enseignants et chercheurs, les patrons de l'industrie et du commerce et, pour des raisons sur lesquelles il est inutile de revenir, chez les ouvriers.

Il n'y a pas de corrélation entre la capacité de lecture et le nombre de livres possédés. Plus de la majorité des usagers de la bibliothèque possèdent entre 50 et 500 livres (50 à 100 livres : 20,47 %) (100 à 500 livres : 37,14 %) Ces proportions sont, là encore, assez supérieures à celles de l'enquête nationale sur les pratiques culturelles des français :

-possèdent des livres : 73,1 % dont -de 1 à 25 : 20,9 %
 -de 26 à 99 : 31,8 %
 -de 100 à 250 : 29,8 %
 -251 et plus : 16,6 %
 -indéterminé : 0,9 %

Les plus gros possesseurs de livres sont les enseignants, les chercheurs, les professions libérales, les cadres supérieurs et les patrons de l'industrie et du commerce. C'est là un trait qui reflète exactement les résultats de l'enquête nationale citée ci-dessus. Si l'on considère que, au vu des réponses précédentes, les patrons de l'industrie et du commerce sont parmi les moins gros liseurs, il faut admettre qu'il existe chez toute cette catégorie de population un usage symbolique du livre, considéré à la fois comme un signe social et une valeur de placement (livres achetés mais non lus, bibliothèque-vitrine).

On remarque que les étudiants, gros utilisateurs des bibliothèques, ne sont pas parmi les plus gros possesseurs de livres. Quant aux scolaires, ils ne possèdent généralement pas plus de 100 livres. Les retraités, les demandeurs d'emploi ont souvent des bibliothèques fort réduites. - ce point confirme une observation similaire de l'enquête du secrétariat d'état à la culture-. Enfin les ouvriers, bien que parfois assez gros lecteurs, sont les plus dépourvus de livres.

La possession de livres, subordonnée à des conditions socio-économiques, ne recouvre donc pas de façon adéquate le phénomène culturel de la lecture.

Dans l'achat et la consommation de livres, la bibliothèque joue un rôle ambigu. Pour une faible majorité des interrogés (52,36 %) la bibliothèque supplée à l'achat de livres . Toutefois, une autre pratique semble se généraliser : la bibliothèque permet de sélectionner et de consulter des livres qu'on achètera ensuite en librairie. C'est un comportement propre en particulier aux cadres supérieurs, aux professions libérales, et aux femmes sans profession. Au contraire pour les scolaires, les retraités, les ouvriers, la principale fonction de la bibliothèque est de permettre d'éviter l'achat.

+
 très important-
 (y. ex. et
 facile) - a
 creuser

33. Pratiques des moyens audio-visuels.331. La télévision.

La télévision, selon l'enquête nationale sur les Pratiques culturelles des français, est installée chez 86 % des foyers français. Le taux d'équipement parisien est plus bas (73,8 %) mais le taux d'équipement de la banlieue est plus élevé (89 %). Si l'on tient compte de la pondération respective des parisiens et des habitants de la banlieue dans notre échantillon, on aboutit à un taux qui est pratiquement celui que nous fournissent les réponses au questionnaire : 81,28 % des interrogés écoutent fréquemment ou occasionnellement la télévision. 17,12 % ne l'écoutent jamais (ou ne sont pas équipés de la télévision). La majorité de l'échantillon considéré déclare qu'elle ne regarde la télévision qu'occasionnellement. Ce chiffre n'est pas en accord avec celui de l'enquête nationale, qui constatait que 65,1 % des personnes qui regardent la télévision en ont une pratique régulière. Toutefois, il apparaissait dans cette enquête que les moins nombreux à regarder la télévision avec cette fréquence étaient :

- les 20-24 ans
- les prof.libérales et cadres supérieurs
- les parisiens
- les bacheliers et diplômés de l'enseignement supérieur.

Or, on se souvient de l'importance respective de ces catégories dans notre échantillon. Il faut en outre faire intervenir encore une fois le souci de légitimité, la télévision et sa pratique apparaissant toujours comme un "symbole de séduction vulgaire" (voir notre précédent rapport sur l'exposition "Du livre à l'audiovisuel")

La régularité plus ou moins grande d'écoute de la télévision selon les catégories socio-professionnelles, et selon le lieu d'habitation reflète parfaitement à l'échelle de notre échantillon les données nationales. En effet, on écoute moins assidument la télévision dans les six arrondissements du Centre de Paris que dans les quatorze autres, et moins dans ceux-ci qu'en banlieue et qu'en province.

Les téléspectateurs les plus assidus sont les scolaires, les retraités, les sans profession et les patrons de l'industrie et du commerce. A l'autre extrémité, on enregistre les plus basses fréquences d'écoute chez les enseignants, les professions libérales et cadres supérieurs, enfin chez les demandeurs d'emploi et chez les étudiants.

Ainsi la régularité de l'écoute baisse-t-elle à mesure que s'élève le niveau de diplôme. Mais même chez les titulaires d'un diplôme supérieur à la licence, le refus total de la télévision ne dépasse pas 27,42 %.

L'écoute varie également en fonction de l'âge des intéressés : elle est forte chez les personnes âgées de plus de 60 ans, et chez les jeunes de moins de 18 ans; elle est plus faible dans la catégorie 30-60 et plus faible encore chez les 18-30 ans. Or cette catégorie, ne l'oublions pas, représente plus de la majorité du public de la BPI.

Il n'y a pas toutefois contradiction entre la lecture et la pratique de la télévision. Si, bien sûr, les plus gros lecteurs négligent la télévision, on observe en revanche qu'une pratique occasionnelle de la télévision ne fait que peu baisser ce taux de lecture. Dans certains cas, il demeure même inchangé comme on peut en juger par le tableau ci-dessous :

Nombre de livres lus par mois	n'écoutent jamais la télévision	écoutent occasionnellement la télévision
moins de un	10,57 %	6,82 %
de un à trois	38,67 %	40,24 %

*important
(cf. ma typologie)*

*normal, car
occasionnel + 4 p
(cf. mon étude)*

de trois à cinq	18,68 %	25,94 %
de cinq à dix	17,78 %	17,38 %
plus de dix	13,78 %	9,89 %

Même dans le cas d'une pratique très régulière de la télévision, la lecture ne semble jamais devoir être totalement exclue. La possession de livres varie comme la consommation de livres en fonction de la pratique télévisuelle

Le seul fait à retenir dans l'analyse de cette pratique est sans doute qu'elle va de pair avec un goût pour l'actualité, pour l'information rapide, pour une certaine facilité d'accès (apparente ou réelle). Aussi l'attraction pour la télévision s'observe-t-elle plus nettement chez les personnes qui préfèrent les revues aux livres., et qui, dans la BPI s'intéressent aux Généralités, et Encyclopédies, et à l'Histoire et la géographie. Au contraire les amateurs de Sciences humaines, de philosophie, de Beaux arts et de langues et littératures sont, toutes proportions conservées, les moins favorables à un usage intensif de la télévision.

très importants à creuser (CEO + Hoise) voir les tableaux croisés

332. la musique et la Hi-Fi.

Le public qui porte intérêt à la musique et qui possède un appareillage d'une certaine sophistication n'est pas le même que le public de la télévision. Si l'usage d'un matériel Hi-Fi et l'usage de la télévision ne varient pas en raison inverse, ils ne suivent pas cependant une courbe parallèle. L'absence de téléviseur au foyer, ou le refus de toute écoute de la télévision accompagnent un certain regain d'intérêt pour la musique et un renforcement de cette pratique musicale.

69,48 % des interrogés déclarent posséder un matériel et en faire fréquemment usage. Ce chiffre est un peu supérieur à la moyenne nationale des possesseurs de disques et de bandes magnétiques enregistrées (66 % de la population). Cet écart trouve son explication dans l'importance du public de Paris et de la banlieue, et du public jeune, dans la BPI.

En effet l'écoute de disques et de bandes décroît avec l'âge, et atteint son maximum chez les moins de 18 ans. Elle est très forte chez les scolaires, les étudiants, les demandeurs d'emploi. Elle est très réduite au contraire chez les retraités, les agriculteurs, les enseignants.

Si l'on substitue à la ventilation socio-professionnelle, une ventilation par niveau de diplôme, on obtient une courbe qui culmine au niveau du BEPC ou du BET et qui, ensuite, décroît à nouveau.

333. la photographie et le cinéma-amateur

La pratique de la photographie et du cinéma amateur motive un public différent à la fois de celui de la télévision et de celui de la musique. Il est avant tout plus restreint en nombre, puisqu'il ne représente que 53,35 % de l'échantillon considéré. Ce chiffre est inférieur au chiffre national des possesseurs d'appareil photographique, mais supérieur au chiffre national des possesseurs d'appareils perfectionnés. Cette pratique est peu répandue chez les scolaires, les étudiants, les ouvriers, les retraités, les femmes sans profession. Elle est plus développée dans les autres catégories, en particulier chez les enseignants, les cadres supérieurs et surtout les cadres moyens. Comme dans l'enquête nationale, on observe que cette pratique croît avec le niveau de diplôme, exception faite des titulaires d'un CEP ou d'un CAP, chez qui "l'art moyen" de la photo ou du cinéma amateur est également

fortement développé.

La classe d'âge qui porte le plus d'intérêt à cette pratique est la classe des 30-60 ans, probablement en raison du coût que représente l'équipement photographique ou cinématographique.

C'est en partie pourquoi il n'y a pas concordance entre la pratique de la photo/cinéma, et l'écoute de la télévision, qui concernait avant tout, on s'en souvient, les personnes âgées et les scolaires.

34. Les violons d'Ingres ou les "hobbies".

Le violon d'Ingres, comme nous l'avions constaté dans un précédent rapport, est une "spécialité française". Une très forte majorité de l'échantillon considéré, soit 78 % , déclare qu'elle possède un violon d'Ingres ou un hobby . La notion souffre sans doute parfois d'élargissements abusifs, et il aurait fallu pouvoir mener une analyse plus fine sur la nature exacte de ce hobby. On peut cependant parier que le bricolage, le jardinage, et des pratiques comme la généalogie, la philatélie, etc... y tiennent une large place. Deux faits en tout cas sont frappants :

*rapport de cause à effet contestable - ?
il s'agit + d'un cumul d'activités que d'une corrélation d'activités*

- la pratique d'un Violon d'Ingres accompagne une hausse des capacités de lecture
Il semble que le hobby soit dans bien des cas l'une des motivations essentielles de lecture.
- la pratique d'un Violon d'Ingres est concomitante à la fréquentation régulière des bibliothèques. On peut donc penser que le besoin d'information documentaire sur ce violon d'Ingres est une puissante incitation à la fréquentation des bibliothèques.

Le "hobby" concerne l'ensemble de la population; il est plus spécialement important chez les scolaires, les artisans, les ouvriers, les demandeurs d'emploi et surtout chez les cadres moyens. Il est moins développé chez les enseignants, les patrons, les agriculteurs, les retraités et sans profession.

De l'ensemble de ces résultats ressortent quelques conclusions :

1. Le public de la BPI est un public spécifique qui ne recouvre ni le public des bibliothèques municipales de Paris, ni simplement celui des bibliothèques universitaires, même s'il a de nombreux points communs avec l'un et avec l'autre.
2. Ce public peut apparaître à bon droit hétérogène. En face d'un public "intellectuel" et, disons, traditionnel, apparaît un public "technicien" qui souhaite trouver une documentation approfondie de type professionnel.
3. Un certain "réflexe" du recours à la bibliothèque commence à jouer pour toute une série de préoccupations personnelles de l'ordre du "hobby" ou du "Violon d'Ingres". Ceux-ci constituent une motivation imprévue, même pour un public habitué à fréquenter des bibliothèques pour des motifs plus strictement universitaires ou professionnels.
4. Il ne suffit pas d'avoir analysé la composition du public, et d'avoir constaté l'apparition de nouveaux publics ou la permanence de telles ou telles catégories. Il faudrait pouvoir répondre à la cinquième des questions que posait autrefois Lasswell, en définissant tout processus de communication (1) : celle de l'"effet", de l'impact. Quel est l'effet, quel est l'impact des divers documents et des divers "messages de culture" transmis par la BPI à ses usagers ? Ces messages sont-ils reçus comme dans une bibliothèque traditionnelle ? N'observe-t-on pas une modification du comportement de lecteur ? La présence remarquable de personnes accompagnées, de familles, de groupes semble déjà être un signe : le signe d'un changement dans le mode d'appréhension des objets culturels. En fin de compte, il resterait à savoir si, lors même que le lecteur ne change pas, la pratique de lecture, elle, change.
Ce sera l'objet des études de comportement que nous comptons mener l'an prochain.

---oo0ooo---

(1) : Qui/dit quoi/ a qui / par quel moyen/ avec quel effet ?